7e ANNÉE — T. 13

N° 279 — 28 FÉVRIER 1925

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



Adveniat R gnum Tuum

PARAIT LE SAMEDI (46 fascicules par an; tables semestrielles)

PRIX DU NUMÉRO : 0 FR. 75

Abonnements : Six mois, 13 fr.; un an, 25 fr. Étranger, 16 et 30 fr.

BUREAUX : 5, RUE BAYARD, PARIS-VIIIe

(Chèques postaux : Maison de la Bonne Presse, Paris, Cte N° 1668.)

Les Questions Actuelles — Chronique de la Presse — L'Action Catholique — Rev. d'Organisation et de Défense Religieuse

Sommaire analytique

APOSTOLAT DE DÉFENSE ET APOSTOLAT DE CONQUÊTE

Le journal ne doit pas sacrifier à l'information la formation de ses lecteurs. La presse catholique ne peut borner son idéal à ne pas pervertir ni seulement à divertir. Elle a un rôle hautement éducatif à remplir. Et souvent la polémique s'impose : abdiquer la polémique, c'est désarmer devant un ennemi plus acharné que jamais.

R. P. Zocchi, S. J.,
ancien directeur de la « Difesa », de Venise.

Les âmes fortes et les esprits vigoureux s'affirment, sans exclusive hargneuse, et ils aiment sans devoir doubler leur amour d'une violence. Et c'est très catholique.

Pouvoir aimer le grand silence de minuit et pouvoir aimer tout autant la rumeur fiévreuse de la grande ville; admirer la science accumulée dans les in-folios séculaires et contempler joyeusement la jacinthe qui s'ouvre au soleil frileux de mars; aimer les grands sans mépriser les petits; respecter tous les pauvres sans vilipender la richesse; être accueillant à toutes les formes de beauté, bénir au nom de Dieu toutes les formes de vertu; faire crédit à tout effort sincère; encourager tout ce qui monte et ne refuser à personne l'aumône de son appui..., c'est le programme œcuménique, large comme l'esprit de Dieu, sans raideur arbitraire et sans brusquerie toujours étroite. Notre grand cardinal en a fait le programme de sa vie (1).

Pierre Charles, S. J.

(1) *Terre Wallonne*, 15 mai 1924, p. 104.

« LES QUESTIONS ACTUELLES » et « CHRONIQUE DE LA PRESSE »

LA PREUVE DU SANG

Livre d'Or du Clergé et des Congrégations (1)

La Documentation Catholique *a déjà fait connaître, à maintes reprises, à ses lecteurs le projet de* Livre d'Or du Clergé et des Congrégations, *dont la rédaction était confiée au Secrétariat de la* Documentation Catholique (2). *C'est dans ses colonnes que les premières statistiques officielles ont été publiées* (3).

Le premier volume de cet ouvrage de rigoureuse documentation vient enfin de paraître. Il contient plus de 12 000 notices individuelles de prêtres, séminaristes, religieux et religieuses des nations alliées, morts, cités ou décorés durant la guerre.

« S. Em. le cardinal Luçon, doyen des cardinaux français; S. G. Mgr Tissier, évêque de Châlons, et, en même temps, évêque du front durant toute la guerre; M. Henry Bordeaux, de l'Académie française, qui fut commandant au front et attaché au G. Q. G., ont bien voulu accepter d'en écrire, en quelque sorte, la triple Préface. Ces pages soulignent de façon saisissante le rôle du clergé, tant au front qu'à l'arrière, et font ressortir les fortes leçons qui se dégagent des beaux exemples de charité sacerdotale et de patriotisme donnés ainsi de 1914 à 1918. » (4)

La Documentation Catholique *se fait un devoir de conserver dans ses colonnes les pages écrites par* S. Em. le cardinal Luçon, *par* Mgr Tissier, *par* M. Henry Bordeaux, *ainsi que l'Introduction historique placée au début de l'ouvrage.*

On trouvera ci-après les trois premiers documents, le quatrième sera publié ultérieurement.

(1) *La Preuve du Sang. Livre d'Or du Clergé et des Congrégations* (1914-1922). Ouvrage en 2 volumes de 1 250 pages chacun, orné de 2 000 photos. Prix, 150 francs. Paris, 5, rue Bayard, 1925. — Seul le premier volume est paru ; le second est à l'impression.

(2) Cf. t. 1er, pp. 460-461, et t. 2, p. 520, l'annonce du *Livre d'Or* en voie d'exécution.

(3) Cf. t. 5, p. 278, les statistiques pour le diocèse d'Aire, pour les Trappistes et les Sœurs hospitalières de Saint-Charles de Nancy ; — t. 5, p. 192, les statistiques pour les diocèses d'Albi, d'Amiens et d'Angers, les Frères des Écoles chrétiennes et les Sœurs du Très-Saint-Sauveur de Niederbronn ; — t. 6, p. 256, les statistiques pour les diocèses d'Agen, Aix, Ajaccio, Alger et Arras, pour la Société de Marie (Maristes) et les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ; — t. 6, p. 330, les statistiques pour les diocèses d'Angoulême, Annecy, Auch, Autun, Avignon et Bayeux, pour les Augustins de l'Assomption, les Missions Africaines de Lyon et les Sœurs de Nevers ; — t. 6, pp. 490-491, les statistiques générales pour les 58 Congrégations françaises d'hommes ; — t. 8, col. 673-676, les statistiques générales pour tous les diocèses français.

(4) *Croix*, 11. 2. 25.

Lettre de S. Em. le cardinal Luçon sur le Clergé pendant la guerre

Les prêtres ne doivent pas faire le bien pour la gloire et les récompenses humaines. Mais, investis, pour le salut des âmes, d'une mission que nous tenons de Dieu même, nous avons besoin, pour l'exercer avec fruit, de l'estime et de la confiance des hommes. Nous avons donc non seulement le droit, mais le devoir de faire honorer en nos personnes le sacerdoce et l'autorité dont nous sommes investis et de les défendre contre ceux qui les attaquent. En les laissant discréditer, nous laisserions affaiblir l'efficacité de notre ministère, au détriment des intérêts de Dieu et du salut des âmes. En nous défendant, c'est l'autorité dont Dieu nous a revêtus que nous défendons ; en publiant les belles actions du clergé, c'est le sacerdoce de Jésus-Christ que nous exaltons. Si Notre-Seigneur a dit : « Gardez-vous de faire vos bonnes œuvres pour être vus des hommes », il a dit aussi : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » C'est pour satisfaire à ce précepte que l'on s'est résolu à publier le *Livre d'Or du Clergé et des Congrégations.*

Les raisons du « Livre d'Or ».

Et comment nous serait-il interdit de faire valoir nos mérites, quand nos ennemis ne cessent de nous calomnier ? Les ennemis de la religion s'acharnent sans relâche à exciter contre nous, par la parole, par la plume, par la caricature, par le théâtre, la méfiance, le mépris, la haine du peuple ; et ils n'ont que trop réussi, surtout auprès du peuple des villes et de la classe ouvrière. Beaucoup, trompés par eux, s'étaient éloignés de nous et de la religion. Avant la guerre, nous ne pouvions plus les approcher ni nous en faire écouter.

La guerre a été l'occasion providentielle qui devait rapprocher le peuple de la religion et le remettre en contact avec le prêtre ; et c'est l'application d'une loi de persécution qui fut le moyen de cet heureux rapprochement.

Assurément, Dieu ne pouvait pas approuver la loi qui assujettissait les ministres de son culte au service des armes. Elle était une grave atteinte à ses droits souverains et exclusifs sur les hommes qu'il s'était réservés et qu'il avait consacrés pour le service de ses autels et le ministère des âmes. Il laissa faire cependant ; mais il se vengea de l'injure qui lui était faite en tirant le bien du mal, et en faisant servir une loi inspirée par la haine du clergé et le mépris de la religion à l'avantage de la religion et à l'honneur du clergé.

La mobilisation du Clergé.

A l'appel de la patrie, tous les ecclésiastiques atteints par la loi partirent sans réclamation.

Les prêtres du clergé paroissial dirent adieu à leurs fidèles, à leurs églises, à leurs presbytères, et s'arrachèrent à leurs ministères, à leurs études, à leurs habitudes de vie sacerdotale.

Les missionnaires revinrent des missions lointaines où ils étaient allés porter, avec le flambeau de la foi et de la civilisation, l'amour de la France.

Ils franchirent les mers, ils traversèrent les continents, pour venir se ranger sous nos drapeaux.

Les religieux que les lois de persécution avaient dispersés ou réduits à s'exiler repassèrent la frontière et accoururent en hâte prendre place dans les rangs de nos armées. Oubliant les injustices dont ils avaient été les victimes, ils revinrent avec enthousiasme offrir leur sang pour la patrie toujours aimée et se mettre à son service: les uns comme soldats pour porter les armes et aller au feu ; les autres comme brancardiers pour aller relever les blessés sur les champs de bataille ; ceux-ci comme infirmiers pour les soigner dans les ambulances, les hôpitaux, les trains sanitaires ; ceux-là comme aumôniers pour exercer auprès des armées leur ministère spirituel.

Bien plus, on a vu des évêques quitter leurs diocèses pour se rendre aux armées et vivre de la vie des camps. La croix pectorale sur l'uniforme d'aumôniers militaires, ils se donnèrent avec entrain à leurs nouvelles fonctions. Quelle éloquente leçon de soumission aux volontés de la Providence, pour nos jeunes clercs et nos prêtres soldats !

Tous ont accepté généreusement cette épreuve que leurs devanciers n'avaient jamais connue.

Certes, il leur en coûtait d'abandonner leurs familles spirituelles à ces heures d'angoisse et de péril où elles devaient avoir plus que jamais besoin des consolations de leur ministère et du réconfort de leur parole.

Le bien accompli par le Clergé aux Armées.

Mais, si leur absence était douloureuse pour leurs paroisses, combien leur présence était désirée à l'armée, et comme elle fut acclamée par les familles, par les soldats et par leurs chefs !

Tous les hommes valides étant mobilisés, il fallait, afin de mettre à leur portée les secours de la religion qu'ils réclamaient, multiplier les aumôniers ; plus que cela, il fallait semer les prêtres dans les rangs des combattants. M. le comte de Mun, dès les premiers jours des hostilités, fit agréer du Gouvernement une initiative qui avait pour but de suppléer à l'insuffisance numérique des aumôniers titulaires par des aumôniers bénévoles. Grâce à cette bienfaisante innovation et plus encore au jeu de la loi qui, en assujettissant les prêtres au service armé, les mêlait dans le rang, partout où il y avait des soldats: au feu, à la tranchée, aux ambulances, dans les trains sanitaires, dans les cantonnements de repos, il y avait des prêtres à la portée des mourants, des blessés, de tous ceux qui pouvaient souhaiter leur assistance.

Quelle consolation pour les familles ! Quel réconfort pour nos soldats ! Et quelle revanche inattendue de la loi des « curés sac-au-dos » ! Ce n'était point, certes, le souci de pourvoir aux besoins spirituels des soldats, encore moins celui de faciliter aux prêtres leur apostolat près des armées, qui l'avait inspirée. C'est pourtant à quoi elle a servi, et d'une manière merveilleuse.

Dès le début de la guerre, il s'était produit parmi nos troupes un réveil du sentiment chrétien, un mouvement de retour aux pratiques religieuses qui semblaient tenir du prodige.

On se rappelle l'accueil respectueux, sympathique, cordial même, qui fut fait au prêtre à son arrivée au régiment ; l'empressement des soldats autour de lui, comme autour d'un ami dont la présence semblait une protection, une assurance des secours de la religion à l'heure suprême.

N'a-t-on pas vu, et bien des fois, au front, des groupes de combattants demander à genoux, leurs chefs en tête, au camarade sous l'uniforme que l'on savait être prêtre, une absolution collective avant de s'élancer à la charge ou à l'assaut ?

Dans les villes, dans les villages où nos troupes campaient ou cantonnaient périodiquement pour se reposer, les églises étaient trop petites, je dis ce que j'ai vu, et bien des fois, pour contenir la foule recueillie et grave des hommes qui s'y pressaient, afin d'assister à la messe ou à la bénédiction du Saint Sacrement. Officiers et médecins reconnaissaient à l'envi l'utilité de la présence du prêtre, de son ministère, de sa parole, pour maintenir le moral des soldats.

Comment le Clergé a rempli ses devoirs sacerdotaux et militaires.

Nos prêtres, de leur côté, étaient soutenus dans l'acceptation de leur épreuve par le double amour de la religion dont ils étaient les ministres et de la France dont ils étaient les enfants. Habitués à voir tout en Dieu, à la lumière de la foi, ils ont considéré dans ce changement de vie, qui venait bouleverser leur existence d'une façon si étrange, la volonté de Dieu. Ils sont partis avec la résolution très surnaturelle de bien faire leur devoir de prêtres et de soldats pour Dieu et pour la France. Et ils ont tenu leur promesse. Comprenant qu'on jugerait de la religion par ses ministres, en même temps qu'ils s'efforçaient de mériter la sympathie de tous par leur bonté et leur dévouement, l'estime par leur exactitude à tous leurs devoirs de militaires, ils eurent à cœur d'inspirer le respect par la dignité de leur tenue et la convenance de leur langage, la confiance par la fidélité à toutes leurs obligations de prêtres compatibles avec leurs devoirs de soldats.

Ils offraient à Dieu leurs fatigues, leurs privations, leurs souffrances pour la France, en expiation de ses fautes nationales, pour son retour à la foi de son baptême et à sa mission providentielle, en même temps que pour la victoire de ses armes. Combien d'entre eux, surtout parmi les jeunes, ont entrevu avec une sorte d'enthousiasme, tout à la fois patriotique et religieux, le sacrifice de leur vie par l'effusion de leur sang ! Et ils acceptaient d'autant plus généreusement ce sacrifice que si, comme soldats, ils aimaient dans la patrie la personnification des foyers et des autels, des traditions et des gloires nationales, comme prêtres ils voyaient en elle la nation choisie pour accomplir les gestes de Dieu à travers le monde, la Fille aînée de l'Eglise, l'apôtre de l'Evangile et le porte-étendard de la civilisation chrétienne ; en sorte que l'amour de la patrie se confondait chez eux avec l'amour de la religion elle-même. Ils comprenaient aussi que la victoire de l'Allemagne aurait été le triomphe du luthéranisme sur le catholicisme, triomphe par lequel nos ennemis avaient manifesté l'intention de célébrer en 1917 le quatrième centenaire de la révolte de Luther contre l'Eglise romaine, et c'était pour eux une raison de plus de souhaiter et d'espérer la victoire de la France.

Animés de ces sentiments, ils ont eu à l'armée, à des degrés différents, sans doute, soit dans le service armé, soit dans les services auxiliaires, une attitude qui leur a mérité les éloges les plus honorables.

Les citations dont ils ont été l'objet sont les témoignages authentiques de leurs mérites: elles célèbrent leur courage, leur sang-froid et leur héroïsme ; elles rappellent leurs nobles sentiments et leurs belles paroles ; elles rendent hommage à leurs vertus morales et militaires.

Soldats du service armé, ils ont donné simplement, sans ostentation, sans ambition, l'exemple de la discipline et de la fidélité au devoir, obéissant sans hésiter, avec entrain, les premiers à la fatigue, au danger, à la mort. Plusieurs se sont révélés des modèles de bravoure, de mépris du danger dans les circonstances les plus terribles. Souvent on les a vus s'offrir pour aller, sous des tirs de barrage violents, remplir des missions difficiles et périlleuses, ou s'élancer avec ardeur à l'assaut, entraînant à leur suite leurs camarades hors de la tranchée.

Brancardiers, ils affrontaient vaillamment tous les dangers pour aller, sous la pluie des obus et de la mitraille, relever les blessés sur les champs de bataille.

Infirmiers, ils se dépensaient sans ménagement et sans repos au soin des blessés dans les ambulances, les hôpitaux, les trains sanitaires. Traités en hommes de peine, ils acceptaient sans murmurer, et souvent prenaient spontanément pour eux-mêmes les besognes les plus répugnantes. Il en est qui ont poussé le dévouement jusqu'à donner de leur sang pour être transfusé dans les veines d'un blessé.

Mieux approprié à leur caractère sacré était le rôle des Aumôniers. Dans le ministère spirituel, ils se retrouvaient, en effet, dans leur élément propre. Avec un zèle infatigable, une abnégation et un dévouement de tous les instants, ils se tenaient toujours prêts à porter aux soldats les secours de leur ministère, offrant le Saint Sacrifice sur des autels provisoires, dans quelque coin de la tranchée, dans les bois, dans les caves de Reims ; entendant les confessions, distribuant la sainte Communion ; célébrant des services funèbres pour les morts et récitant sur leurs tombes les prières de l'Eglise. Et combien était apprécié le réconfort de la parole du prêtre, cette parole grave, sincère, convaincue, qui élevait en haut les esprits et les cœurs, qui réveillait dans les âmes les souvenirs les plus touchants et les plus sacrés de la vie !

Combien d'hommes aussi étaient heureux de pouvoir causer de temps en temps dans l'intimité avec le prêtre, épancher leur cœur dans le cœur de cet homme à qui l'on peut tout dire, qui tient du ciel, avec le don de compatir et de consoler, le pouvoir de pardonner ! Parce qu'il parle au nom de Dieu, sa parole a une vertu de réconfort que ne peut posséder au même degré nulle parole purement humaine. En mettant la paix dans les consciences, elle met dans les cœurs la joie et la confiance.

De quelle importance, même au point de vue militaire, est la présence du prêtre au milieu des troupes, les chefs l'ont bien compris. Que de fois, pour satisfaire aux besoins de leurs hommes, ils n'ont pas hésité à retirer du rang un soldat prêtre pour l'affecter d'office aux fonctions d'aumônier !

Le Clergé à l'arrière.

Les membres du clergé qui ne furent pas mobilisés ne se montrèrent pas moins vaillants dans l'accomplissement de leur devoir.

Les uns, lors de la brusque irruption des armées d'invasion, étaient restés en pays envahi, affrontant les incertitudes de l'avenir et les dangers de l'occupation ennemie, plutôt que d'abandonner leurs postes. Quatre ans durant, ils ont supporté sans défaillance les privations, les vexations, les humiliations, les amendes, les corvées, quelques-uns la prison et l'exil immérités. Ils se sont honorés par leur patience et leur courage, par la dignité et la fermeté de leur attitude en face d'un ennemi dont la théorie de guerre était de régner sur les populations civiles en les terrorisant. Ils ont été les consolateurs toujours, et souvent les défenseurs de leurs paroissiens contre ses injustes prétentions. Quelques-uns furent chargés des fonctions de maire, d'autres furent membres des Commissions de ravitaillement, ce qui leur procura le moyen de rendre de précieux services.

Les autres, ceux qui se trouvaient en France libre, notamment dans la zone des armées, exposés jour et nuit aux obus, aux torpilles, ont été aussi les soutiens de leurs populations. Ils se sont multipliés pour desservir les églises que la mobilisation avait privées de leurs pasteurs. Ils relevaient le courage de leurs paroissiens ; ils partageaient leurs dangers, leurs angoisses, leurs privations ; ils s'associaient à leurs peines, les consolaient dans leurs deuils et entretenaient en eux l'espérance. Au besoin, ils aidaient les aumônies militaires, en portant le secours de leur ministère aux blessés des ambulances ou aux combattants cantonnés dans leurs paroisses.

Enfin, nos prêtres prisonniers en Allemagne ont enduré avec courage la faim, le froid, les humiliations, les mauvais traitements auxquels ils étaient soumis dans les forteresses, dans les camps de concentration et surtout dans les camps de représailles : tels ceux qui firent partie des otages emmenés en 1918 à Vilna et à Milejgany. Plusieurs d'entre eux exercèrent auprès de leurs compagnons de captivité civils ou militaires un véritable apostolat. Non contents de leur assurer les bienfaits du culte, quelques-uns entreprirent de faire des cours d'instruction religieuse, de donner des conférences apologétiques, littéraires, scientifiques, fort goûtées de leurs auditeurs. Nous en connaissons à qui l'on offrit d'être hospitalisés en Suisse et qui poussèrent l'abnégation jusqu'à refuser cet avantage si envié, pour en faire bénéficier d'autres et pour ne pas abandonner les compagnons d'infortune dont ils étaient le soutien moral.

La guerre finie, tous ceux que le service militaire, l'émigration forcée ou l'évacuation d'office avaient arrachés à leurs paroises y sont rentrés dès qu'ils en eurent la possibilité. Ceux mêmes des paroisses dévastées où il n'y avait plus ni église ni presbytère se sont empressés de revenir donner à leurs chers paroissiens un gage de leur attachement en partageant leurs privations, en leur procurant les bienfaits de leur saint ministère. Nous pourrions en nommer qui refusèrent des postes avantageux que leurs évêques leur offraient en récompense de leur dévouement, afin de rester avec leurs paroissiens, logés comme eux dans de misérables baraques en planches où l'on gelait l'hiver, où l'on suffoquait l'été.

Enfin, ceux d'entre eux qui se trouvaient dans le voisinage des anciens champs de bataille et des cimetières militaires se firent les correspondants des familles à la recherche de la tombe de leurs morts. Ils assistèrent, au nom des parents, à l'ouverture des fosses et à la translation des corps. Ils donnèrent ainsi aux familles, qui leur en sont demeurées reconnaissantes, la satisfaction de savoir qu'un prêtre avait récité les prières de l'Eglise sur les ossements de leurs chers morts et veillé à la décence de leur exhumation et de leur transport, comme aussi à leur identification.

Magnifique dévouement des Religieuses.

Parmi les noms des prêtres et des religieux, le *Livre d'Or* contient un grand nombre de noms de religieuses : n'était-il pas juste que, ayant été à la peine, ces saintes filles fussent aussi à l'honneur ?

Plusieurs d'entre elles appartenaient à des Congrégations que les lois de persécution avaient chassées de leurs couvents et réduites à l'exil ; elles ne voulurent se venger qu'en venant mettre au service de la patrie, spontanément, sans y être contraintes, leur dévouement et leur vie : ce sont des âmes qui ne savent pas haïr, qui ne savent qu'aimer et se donner.

Et comment égaler la louange au mérite de ces nobles femmes ? Les unes, dans leurs couvents transformés en hôpitaux, les autres dans les ambulances de l'arrière ou du front, bravant la fatigue, le danger de la contagion, et parfois, dans le voisinage des armées, les obus et les torpilles, se dévouèrent pendant quatre ans jour et nuit, au service de nos blessés, ajoutant à leurs soins délicats et attentifs le réconfort de leurs douces paroles, de leur bon sourire, et la promesse toujours si appréciée de leurs prières.

Il en est dont les noms sont connus de tous, et passeront à la postérité dans l'histoire de la Grande Guerre. Nous ne nommerons personne, mais le lecteur reconnaîtra leurs noms avec plaisir dans le *Livre d'Or*.

Quelques-unes, à la frontière, se trouvèrent face à face avec l'ennemi. Elles ne se laissèrent pas intimider par ses rudesses et ses violences. Quand elles ne le gagnaient pas par leur bonté, elles lui en imposaient par la fermeté de leur attitude et la fierté de leur langage, elle le subjuguaient par leur audace, ou le désarmaient par leurs spirituelles réparties.

Combien de blessés prisonniers ont dû leur salut à ces interventions hardies : la force armée cédait à la faiblesse désarmée, parce que la faiblesse devient elle-même une force quand elle apparaît sous les traits du courage et de la générosité !

De tout cela aumôniers militaires, prêtres du service armé, brancardiers, infirmiers, prêtres des pays occupés, religieux et religieuses, n'ambitionnaient d'autre récompense, en attendant celle de Dieu, que le bon témoignage de leur conscience et la satisfaction du devoir accompli. Ce sont leurs chefs, leurs camarades, qui réclamèrent pour eux les distinctions que la patrie décerne à ceux de ses enfants qui se sont dévoués pour elle. Nombre de prêtres, de religieux, de jeunes clercs, ont été honorés de grades militaires, de citations, de décorations : croix de la Légion d'honneur, médaille militaire, croix de guerre, médaille des épidémies, etc. Tous ont mérité de leurs chefs, soit dans le service armé, soit dans les services auxiliaires, les témoignages les plus élogieux.

Relèvement du prestige du Clergé et de la religion.

Le résultat de tant de mérites et d'hommages fut le relèvement du prestige du clergé et de la religion.

Beaucoup de mobilisés ne connaissaient le prêtre que par les calomnies dont on leur avait rebattu les oreilles, et la religion que par la caricature odieuse et ridicule qu'on leur en avait mise sous les yeux.

A l'armée, à la tranchée, sur les champs de bataille, au cantonnement, ils ont vu nos prêtres de près. Ils ont été témoins de leur valeur et de leur dévouement. Leurs préjugés se sont dissipés. Leurs préventions sont tombées. Ils reconnurent qu'on les avait trompés. Par une réaction naturelle aux âmes droites, pour beaucoup la haine se changea en sympathie, le mépris en respect, les préventions en admiration. Et cette sympathie devint d'autant plus vive, ce respect d'autant plus profond, que la haine et le mépris dont ils les avaient poursuivis avant de les connaître avaient été plus injustes.

Cette religion dont on leur avait appris à se moquer, ils reconnurent l'élévation de sa doctrine, la vertu consolante et moralisatrice de ses enseignements, la beauté de son culte : ils ne l'avaient blasphémée que parce qu'ils l'ignoraient. L'instinct de l'âme naturellement chrétienne, la foi déposée en elle au baptême, les souvenirs d'enfance, se réveillèrent en eux, et ils nous donnèrent, à nous habitants de la zone des armées, le bonheur de contempler des spectacles que nous n'avions jamais vus : de vastes églises, remplies d'hommes, de soldats, d'officiers, venus là librement, pour prier, pour entendre la parole du prêtre, réciter avec lui le chapelet, recevoir la bénédiction du Dieu de l'Eucharistie. Pour bien des hommes, parmi les intellectuels surtout, peut-être, la guerre fut l'occasion du retour à Dieu. Bien peu de nos soldats refusaient les sacrements à l'heure suprême. La fréquentation du prêtre a même déterminé l'éclosion de nombreuses vocations sacerdotales.

Quand, après l'armistice, nos prêtres ont reparu dans leurs paroisses, ayant traversé avec honneur l'épreuve terrible de la guerre, un prestige nouveau s'ajoutait à celui de leur sacerdoce aux yeux de leurs fidèles.

Les évêques étaient fiers de leurs prêtres : de leur fidélité, de leur héroïsme et de l'esprit de foi qui en était le principe.

Rôle bienfaisant des évêques et du Pape.

Eux-mêmes, d'ailleurs, dans les diocèses du front, sont restés bravement à leurs postes, où ils ont été, par leurs exemples, leur parole, leur charité, les soutiens et les consolateurs de leurs peuples, quelques-uns les défenseurs de la cité. Ils ne quittèrent leurs villes épiscopales que forcés, et après qu'elles eurent été évacuées. Les évêques des diocèses occupés partagèrent le sort de leurs populations et les défendirent courageusement contre les vexations, les déportations dont elles étaient trop souvent les victimes.

Au sommet enfin de la hiérarchie de l'Eglise, le pape Benoît XV se montrait vraiment le Père commun de tous les peuples.

Sans parler des facultés d'ordre spirituel, qu'il accorda avec la plus grande largesse, pour faciliter aux prêtres la célébration du Saint Sacrifice, aux aumôniers l'exercice de leur ministère, aux soldats tous les secours de la religion ;

Il sut obtenir des Puissances belligérantes l'échange des prisonniers de guerre que leurs blessures rendaient incapables de reprendre les armes, et le rapatriement des otages et des prisonniers militaires ou civils, qui les uns à raison de leur âge, les autres à raison de leur sexe, étaient inaptes au service des armées ;

Il assura aux prisonniers le culte religieux et le repos complet du dimanche ;

Par ses soins, les prisonniers de guerre eurent la consolation de recevoir la visite de prêtres de leurs langues ;

Il obtint que 10 000 malades de chaque pays belligérant fussent hospitalisés en Suisse, où ils étaient mieux soignés, et où leurs familles pouvaient venir les voir.

De ces interventions et de ces mesures bienfaisantes, les prisonniers, les blessés, les malades, la Société de la Croix-Rouge, des pays protestants aussi bien que des pays catholiques, tous les Gouvernements l'ont officiellement remercié.

Ainsi, par la grâce de Dieu, la guerre qui nous a coûté tant de sang et nous a laissé tant de ruines, a du moins eu cet heureux résultat de rapprocher le peuple de la religion, en mettant en lumière la vertu bienfaisante de ses enseignements, et de le réconcilier avec le prêtre, en le remettant en contact avec lui.

Une nouvelle guerre religieuse est impossible.

Nous étions heureux de constater, après la guerre, que l'hostilité d'autrefois à l'égard du clergé avait disparu. Le pouvoir civil lui-même montrait envers la religion et ses ministres plus d'équité et plus de bienveillance. Mais ce qui nous réjouissait inquiétait nos ennemis et rallumait leurs anciennes colères. Parvenus à s'emparer du pouvoir par des manœuvres plus habiles que loyales, leur première parole officielle fut pour nous une déclaration de guerre.

Mais notre peuple se souvient. Il ne veut pas que l'on persécute à nouveau les prêtres et les religieux, dont il a éprouvé le dévouement et admiré le patriotisme, ni cette religion qui a été pour lui une source d'énergie morale et de consolation pendant la guerre, et dans laquelle il voit la condition nécessaire de son bonheur et de celui du pays en temps de paix.

Entre l'Eglise de Jésus-Christ, qui a civilisé le monde et l'a couvert de ses bienfaits, et la secte impie, qui se proclame ouvertement la *Contre-Eglise* mais qui n'a jamais rien produit d'utile pour l'humanité ; entre la religion catholique, qui a été pendant tant de siècles la religion de nos pères ; qui a été si intimement mêlée à notre histoire et à notre vie nationale ; qui a béni nos drapeaux avant toutes nos guerres et chanté le *Te Deum* de toutes nos victoires ; qui a planté la croix sur la tombe des glorieux morts qui ont donné leur sang pour le triomphe de la France dans la guerre mondiale ; entre cette sainte religion et la Franc-Maçonnerie, qui conspire de l'anéantir pour la remplacer et nous assujettir à son joug, le peuple de France n'hésitera pas : il ne reniera pas la religion de ses pères ; il restera fidèle au Christ, ami des Francs.

L.-J. card. Luçon,
archevêque de Reims.

Lettre de S. G. Mgr Tissier sur le « Livre d'Or »

Cher Monsieur l'Abbé,

Il y avait, dans l'épiscopat français, bien des voix plus autorisées que la mienne pour présenter non pas seulement à l'attention, mais à l'admiration publique, votre *Livre d'Or du Clergé et des Congrégations.*

Je dois à ma situation de guerre votre choix confiant. S'il m'honore parmi les évêques du front, en me plaçant au frontispice de votre ouvrage, tout près du glorieux cardinal de Reims, pour en ouvrir les pages sacrées, il m'offre une joie qu'au préalable je ne saurais taire ; car rien ne m'est plus doux que d'apporter à nouveau aux prêtres soldats que, quatre ans durant, j'ai tant aimés et voulu soutenir, le témoignage de ma profonde sympathie et le tribut reconnaissant d'une religieuse et patriotique louange.

Vous avez justement pensé qu'ils avaient trop fait pour la France, serviteurs si longtemps incompris des jours de paix, portés tout d'un coup par la guerre à l'avant-garde de tous les dévouements et de tous les héroïsmes, pour laisser leur grande m[é]moire aux risques et aux ingratitudes de l'oubl[i]. Et, tandis que partout s'élèvent des édifices nationa[ux] du Souvenir, ce n'est pas au marbre ou à la pierr[e] ni même au cœur si mobile de la foule respectueus[e] que vous avez cru suffisant de confier le monume[nt] français bien dû au sacerdoce de la guerre.

Les enthousiasmes publics, soulevés par les pl[us] beaux faits, bien vite en effet s'apaisent, et l[es] pierres les plus dures, qui relatent les service[s] rendus, s'effritent au long des siècles, quand l'hi[s]toire écrite et multipliée par la presse ne rend pa[s] jusque dans les détails de la gloire, éternelleme[nt] manifestes et palpables les sacrifices acceptés et l[es] immolations accomplies.

De combien de héros le lierre même des couronn[es] hâtives couvre les noms sur les stèles, et les ens[e]velit dans un hommage éphémère plus vite mêm[e] que la mousse qui efface tout ?

Et combien aussi, sans votre livre, qui seraient jamais perdus dans le triomphe anonyme de l'im[]mense hécatombe !

Pour qu'ils vivent toujours, tous et chacun, vou[s] venez de leur élever dans vos pages, avec leurs cit[a]tions glorieuses, un monument individuel impéri[s]sable qui se pourra renouveler, à mesure que s'e[n] disperseront les feuilles au vent de la renommée.

Magnifique en sa simplicité comme les exploits d[es] prêtres et des religieux modestes dont votre mai[n] patiente a recueilli et votre plume amoureuse a écr[it] les notices, il dira, sans se lasser, à la postérité q[ue] qu'en des jours de tourmente la religion méconnu[e] a fait pour la patrie menacée.

Hier peut-être, dans l'union sacrée de toutes l[es] mains jointes, on aurait pu juger cette sorte d'ap[o]théose inutile ; et le clergé même aurait pu r[e]pousser l'honneur de cette mise en relief de so[n] sacrifice, qui ne fut en somme, parmi tous les autre[s] que l'accomplissement d'un commun devoir.

Mais aujourd'hui que la foi des uns se trouve e[n] péril avec la liberté des autres, ce *Livre d'Or*, tou[t] plein d'oblations généreuses, n'est-il pas la plaidoir[ie] vengeresse qui convient à la justice de leur caus[e] et l'appel opportun à l'opinion nationale, qui, mis[e] en face de tant de milliers de services et d'hol[o]caustes, ne saurait permettre l'iniquité d'une nou[]velle persécution ou d'un nouvel exil ?

De telles pages sont ainsi, en même temps qu'un[e] protestation contre l'ingratitude humaine toujou[rs] possible, l'illustration victorieuse d'une défense d[u] bon droit et de l'honneur français.

En les lisant, on se sent pris, Monsieur l'abb[é] comme vous avez dû l'être, d'une émotion indicibl[e] à la pensée et au spectacle de tant de dévouemen[ts] obscurs, de tant de dons de soi fiers et joyeux, co[n]sentis sans autres témoins que la conscience et [le] ciel !

Ah ! que de passions longues et silencieuse[s] cachées sous ces humbles lignes, que de temps e[n] temps un éclair passager de gloire révèle derriè[re] ces noms accumulés comme des rançons choisies. Il en est qu'une mort particulièrement belle ou qu[e] des gestes épiques semblent parfois diviniser. San[s] que rien les détache des autres dans votre nomen[]clature volontairement égalitaire, ils grandisse[nt] quand même, jusqu'à leur vraie taille historique, [à] la seule étendue des petites lettres qui racontent leu[rs] faits d'armes.

Et les religieuses, négligemment mêlées, suivant [la] lettre alphabétique de leur nom, à leurs frères et

[l]eurs prêtres, y apparaissent, comme à la guerre, les hommes que de fait elles ont été, dans une gloire [p]areille, qu'on ne croyait plus, depuis les martyres, [r]éservée à leur sexe.

Mais ce qui dépasse toutes les beautés individuelles, c'est la splendide beauté de la foule, c'est toute cette floraison d'héroïsmes incomparables, devenus vulgaires à force de se répéter ; c'est la grandeur ineffable de cette race religieuse et sacerdotale qu'aucun sacrifice n'épuise et qui, décimée par la mort, se retrouve partout prête à de nouveaux exemples.

Si certaine rumeur, qu'on a dite infâme et qui le fut doublement, parce qu'elle pénétra de son injuste défaveur l'opinion même, mal renseignée, de quelques autorités, put montrer parmi les prêtres soldats quelques découragements et quelques faiblesses de l'arrière, c'est le sort de toute vie, qu'aucune livrée, même la plus sainte, ne met à l'abri des tentations.

Mais il faut avoir été, au voisinage habituel du danger, le témoin de leur piétié empressée à leur messe matinale, où ils puisaient le courage quotidien des plus humbles tâches ; il faut les avoir surpris dans l'intimité même d'un idéal qui s'épurait tous les jours en des milieux souvent si contraires ; il faut avoir reçu les confidences de leur abandon quelquefois et de leur solitude d'âme, pour estimer à sa juste valeur leur fidélité inlassable et croissante à leur vocation, pour juger à quelle élévation morale ils ont porté des vertus, inconnues de la foule, dont vos notices, exclusivement faites d'appréciations militaires, ne donnent qu'une incomplète et pâle idée.

Il faut les avoir vus, non plus seulement aux pages refroidies et au catalogue étroit de leur succincte histoire, mais aux matins comme aux soirs angoissés des départs et des relèves, sur les routes boueuses des tranchées meurtrières, ou bien aux heures lourdes et sombres des arrivées à l'ambulance, parmi les veilles douloureuses des jours de fièvre ou durant les insomnies des nuits d'épouvante, pour comprendre tout ce qu'il y a là, au fil sans fin de vos doubles colonnes, de rédemption cachée et de gloire entassée qui méritait un pavois.

Merci, au nom de tous ceux qui portent l'habit sacré du religieux et du prêtre, de l'avoir élevé si patiemment, si magnifiquement, pour une immortelle durée.

Bien d'autres enfants de France y ont droit : ne le ménageons à personne.

Leurs frères d'armes ne voudront pas se contenter pour eux d'une pierre silencieuse marquant, même sous l'Arc de triomphe, la place où dort comme un symbole le soldat inconnu. Ils écriront leur histoire mémorable, comme vous avez écrit celle-ci, Monsieur l'abbé, avec tout votre cœur. Mais il était juste qu'un monument ciselé par une main sacerdotale se dressât sous le soleil de France, pour magnifier, ainsi que vous l'avez fait, les prêtres et les religieux soldats.

Les morts dormiront mieux qu'ailleurs leur éternel sommeil dans votre *Livre d'Or* ; et les survivants, en y retrouvant, à toutes les occasions nécessaires, les rayons de leur gloire, s'y transfigureront encore pour tous les combats qui pourraient les attendre.

† JOSEPH-MARIE,
évêque de Châlons.

Châlons-sur-Marne, le 2 décembre 1924.

Préface de M. Henry Bordeaux
Le Sang des Prêtres

I. — Le Livre d'Or du Clergé.

C'est fait : le *Livre d'Or du Clergé et des Congrégations* dans la guerre est terminé. Deux volumes de mille pages chacun sur deux colonnes. Vingt-quatre mille notices où figurent, à l'exclusion des simples mobilisés, tous les ecclésiastiques et les religieux catholiques, cités, décorés et morts des pays alliés, c'est-à-dire : France, Belgique, Italie, Angleterre, Canada, Amérique et Pologne, plus les évêques et prêtres catholiques des rites orientaux exécutés par les Turcs. Il a fallu cinq ans pour mener à bien une œuvre d'une documentation aussi rigoureuse. Chaque notice individuelle comprend : la situation ecclésiastique ou religieuse, les mutations militaires survenues durant la guerre, la liste chronologique des différentes actions et le texte des citations et décorations. Chacune a été minutieusement contrôlée. Les Ordres et les autorités diocésaines les ont toutes revues. Rien que des faits et des textes officiels. Et il se trouve que ces faits et ces textes officiels disent, proclament, célèbrent, chantent l'épopée du clergé séculier et régulier et des religieuses durant la Grande Guerre. Une enquête, dit-on, est menée sur les Congrégations en France : en voici une, et qui doit passer avant toutes les autres.

Déjà l'on en soupçonnait le prodige. En 1917, M. Jean Guiraud avait publié un ouvrage (*Clergé et Congrégations au service de la France*) où il ramassait pieusement, comme des reliques, les récits et les documents alors connus. Il retraçait avec émotion les départs volontaires, les retours d'exil. Sur cette guerre sans précédent, de nations à nations, où le prêtre apparaissait pour la première fois les armes à la main, il apportait le témoignage de ces combattants destinés à l'œuvre de paix et qui acceptaient avec sérénité le voisinage de la mort. « J'ai tout abandonné entre les mains de Dieu, écrit à son maître des novices un Capucin, le Fr. Gobin, tué le 1er octobre 1914, et je m'en trouve si bien que, pour tout au monde, je ne voudrais pas ne pas l'avoir fait. » Un séminariste, tombé entre les lignes, abandonné les jambes brisées, trouve la force d'écrire sur son carnet ses adieux : « Par une ressemblance vraiment bien indigne avec mon doux Sauveur Jésus sur la croix, je suis vraiment cloué à ma croix, n'ayant pu bouger ma jambe d'un seul millimètre... » *Ils se clouent sur la croix et sur la terre de France*, dira plus tard Barrès. Ils acceptent non pas de prendre part à l'œuvre de mort, mais de prendre part à l'œuvre de vie qui est le salut du vieux sol français (*Pro Deo et libertate*, dira l'un d'eux), et ils ne se contentent pas du devoir : dans les intervalles du service ils visitent les blessés et recueillent les corps. Ils exercent autour d'eux une influence surnaturelle qui retire leurs camarades des plaisirs dégradants ou des pensées déprimantes.

Mais le livre de M. Jean Guiraud était écrit avec cette chaleur que donne à un sang généreux la contemplation de la beauté morale. On pouvait croire qu'il avait choisi ses exemples. Un Père de Gironde, un abbé Bocqueraz, sont des êtres exceptionnels, des hommes miraculeux, des saints en quelque sorte. On pouvait le croire prévenu. Or, voici un recueil de textes inertes, sans commentaires, sans éloquence, sans style, et il en sort une légion de héros, non pas de héros brillants, fastueux, empanachés et clinquants, mais d'hommes modestes, calmes, presque effacés, d'un dévouement et d'un courage sans

bornes dans toutes les tribulations, et jamais oublieux du grand souci des âmes.

Maurice Barrès s'intéressait à ce travail, dont il connaissait les préparations. Il avait promis d'en écrire la préface, puisque Albert de Mun, l'organisateur des aumôniers militaires, n'était plus là : « Jamais aucune armée n'a autant vécu par l'âme », écrivait-il dans *Les diverses familles spirituelles de la France*, ce livre précieux où, présentant à chaque Français son miroir intérieur, il pensait les réunir tous dans une France-Eglise où chacun garderait sa foi. « Vingt-cinq mille prêtres, ajoutait-il, sont un puissant levain d'idées dans une atmosphère si propre à la fermentation religieuse. » Il avait collectionné, au début de 1917, près de quatre mille citations de prêtres. Lui, si préoccupé de chercher la flamme dans les yeux et au fond des cœurs, voyait flamber des buissons ardents. Leur clarté s'était vue tout le long des lignes au Noël légendaire de 1914. Allait-elle décroître et s'éteindre ? « Des âmes bouleversées par la violence du choc et dont le fond avait monté à la surface, sont redevenues dormantes, et puis beaucoup des meilleurs sont couchés à cette heure dans la terre de France. Mais nul ne reviendra de cette guerre exactement pareil. » Pas exactement pareil, souhaitait-il : plus de luttes fratricides à l'intérieur, la France doit se souvenir qu'elle a été le champion du bien sur la terre. Et qui l'a dressée ainsi ? L'église du village peut dire : « C'est moi qui vous ai formés à la haute vie morale. » Cette haute vie morale, elle coule à pleins bords dans le recueil de ces textes officiels.

On ne succède pas à Barrès. Quand l'archiviste du *Livre d'Or* m'a demandé de suppléer tant bien que mal à son absence, j'ai commencé par m'étonner. Ah ! que mes détracteurs de droite qui me reprochent ces tâches d'apologistes à cause des analyses de passions que peuvent contenir des romans où l'auteur ne peut fermer les yeux sur les mœurs de son temps, ne s'imaginent pas que je les vais quêter ! Leurs objections, c'est moi qui les fais et qui, peut-être, ai plus qu'eux le droit de les soulever. Mais les robes noires, violettes ou rouges, et la suprême robe blanche enfin, ont plus d'indulgence. Elles se contentent de la bonne volonté et de la bonne foi. S'arracher à son œuvre de romancier est parfois plus méritoire qu'on ne suppose. Pouvais-je cependant refuser mon témoignage ? J'ai rencontré l'abbé de Beaumont, aujourd'hui évêque de la Réunion, au Bois-le-Prêtre en 1915, le P. Croizier, aumônier du 3e bataillon de chasseurs, au fort de Vaux en mars 1916, le tout petit, chétif et déjà bien âgé P. Dhalluin sur les pentes de l'Hartmann, où j'ai assisté à sa messe et compris ce qui, chez lui, suppléait à la force et à la jeunesse, et le P. Joyeux, aumônier du 4e zouaves, au fort de la Malmaison, en octobre 1917, où il fut décoré de la Légion d'honneur, et tant d'autres encore. Chaque fois que les hasards de la guerre m'ont mis en présence d'un prêtre, j'aurais pu le reconnaître à ce mélange de concentration et d'ardeur sur les traits où se pouvaient lire la volonté tendue vers un but unique et le don complet de soi-même. Alors, en parcourant ces notices, j'ai revu des visages illuminés. Puissé-je en donner le reflet !

Mais les chiffres eux-mêmes prennent la parole.

Détachez du tableau d'honneur catholique la part de la France. Sur 73 868 mobilisés, prêtres, religieux ou religieuses, la France s'inscrit pour 45 253, près des deux tiers, dont voici le dénombrement : clergé séculier, 23 418 ; clergé régulier, 9 281 ; religieuses, 12 554. Sur 6 098 morts, elle en donne 4 953 (3 101 du clergé séculier, 1 517 du clergé régulier, 335 religieuses), près des cinq sixièmes. Elle compte plus de 14 000 cités et décorés sur 17 000. Mgr Tissier, évêque de Châlons, peut écrire en toute vérité que l'opinion nationale, « mise en face de tant de milliers de services et d'holocaustes, ne saurait permettre l'iniquité d'une nouvelle persécution ou d'un nouvel exil ». Et maintenant, essayons de nous diriger à travers cette forêt de notices.

II. — Les revenants.

Les revenants, ce furent tous ces religieux expulsés de France qui, dès la mobilisation, repassèrent la frontière en hâte pour défendre le pays dont ils étaient exclus. Ceux du Luxembourg font en partie la route à pied jusqu'à Arlon, car les Allemands, déjà, violent les neutralités. Le maire, étonné, lève les bras au ciel : — Il en passe des curés ! Maintenant, Messieurs, la République ne trouvera plus que vous êtes de trop... Bénédictins, Capucins, Dominicains, Chartreux, Jésuites, Assomptionistes se précipitent. D'Angleterre, d'Italie, d'Espagne, de Belgique, ils accourent. Et de bien plus loin, de l'Orient et du bout du monde. Notre ambassadeur à Constantinople écrivait : « Une des particularités de la mobilisation en Turquie a été le grand nombre de religieux mobilisés... Sur certains bateaux, les religieux formaient le quart du contingent... On vit donc à Constantinople d'étranges processions ; à Jérusalem, ce fut bien autre chose. Là, les moines formaient la majorité des mobilisés. Il en est arrivé un si grand nombre au consulat général, venant de tous les coins de la Palestine, que notre agent demanda au chemin de fer un train spécial pour les conduire à Jaffa. On vit, ce jour-là, un retour de pèlerinage d'un genre tout nouveau dont on parle encore sur la ligne de Jérusalem : un train de moines chantant en chœur l'hymne de Rouget de l'Isle. » Même enthousiasme au départ de Beyrouth pour les religieux de Syrie. « Nous étions bien serrés sur le pont de l'arrière, écrit un Jésuite... Avant le départ, le consul de France vint à bord, fit l'appel, serra la main de chacun de nous et nous adressa quelques mots chaleureux... Nous lui répondîmes par le chant de la *Marseillaise* et les cris de : « Vive la France ! » Au port, sur le quai, une foule de Maronites ou de Syriens acclamaient la France comme leur patrie. A toutes les maisons flottait le drapeau français... L'élan était tel que trois volontaires libanais partirent avec nous. Des centaines auraient suivi cet exemple si on n'eût tâché de les calmer un peu. »

Cherchons maintenant dans le *Livre d'Or* ce qu'ont fait dans la guerre ces revenants. *Ab uno disce omnes*. Quelques-uns nous révéleront tous les autres. Je n'ai pratiqué des chemins que dans le premier volume, qui s'arrête à la lettre K. Le premier qui nous tombe sous les yeux est le P. Audren, des Missions étrangères, aujourd'hui au Kien-Tchang ; il part comme sergent, en août 1918 il est capitaine, chevalier de la Légion d'honneur, cinq citations. Il est à Charleroi, à Guise, aux Marais de Saint-Gond, à Arras, sur la Somme, à Juvincourt au 16 avril 1917, au Plessis-de-Roye (mars 1918), à la seconde Marne, sur l'Aisne, à l'attaque de la Hundingstellung (25 oct. 1918) ; où n'est-il pas ? Evacué ou blessé, il revient. Il est loué, dans ses citations, pour sa bravoure et pour son calme, pour la prise d'une position et aussi — détail que nous allons retrouver constamment dans les notices et qui, à la longue, leur donne un caractère particulier — pour être allé chercher un blessé entre les lignes, pour avoir ramené sous le feu un de ses soldats

blessés. Le prêtre se révèle sous l'officier à un goût spécial de charité qui se retrouve sans doute ailleurs, mais rarement à ce degré.

Le P. Catlin, des Pères du Saint-Esprit, professeur au Séminaire français de Rome, eût fait, lui, dans l'armée, une magnifique carrière. Mobilisé comme sous-lieutenant au 9e bataillon de chasseurs, il sera, à la fin de la guerre, capitaine avec le commandement d'un bataillon, et officier de la Légion d'honneur. Deux blessures et six citations: Vauquois, Verdun, la Somme, le Chemin des Dames, Priez. « Officier d'une haute valeur morale et *professionnelle.* » En effet, soit à la tête d'une compagnie, soit à la tête d'un bataillon, il prépare et réussit toutes ses opérations, prend des tranchées, atteint les objectifs assignés. Blessé, il reste à son poste. Dans l'assaut, il électrise ses hommes. « Le 29 septembre 1918, a entraîné son bataillon à l'attaque d'une position hérissée de défenses accessoires qu'il a enlevée. A continué la progression, pendant trois kilomètres, dans un terrain fortement organisé, capturant deux cents prisonniers, six pièces de 105, quatre de 77, vingt mitrailleuses, et a conservé la position conquise malgré plusieurs contre-attaques de l'ennemi. » Voilà, me semble-t-il, un beau chef de bataillon de 51 ans.

Mais il y a les vieux qui sont revenus volontairement. Le P. Alix, Capucin, a près de soixante ans, et vraiment il aurait droit au repos. C'est lui qui a fondé la Léproserie d'Harrar. L'empereur Ménélik l'a délégué auprès de Pie X. Il lâche ses ambassades et vient s'offrir comme aumônier. De ses quatre citations, dont une pour la Légion d'honneur, je donnerai celle-ci: « Engagé comme aumônier volontaire à l'âge de soixante ans. Deux fois blessé par éclat d'obus, sur le champ de bataille, dans l'exercice de son ministère ; a pris part aux grandes offensives de la Somme, du Chemin des Dames, de Lorraine et à toutes les opérations du 2e C. C. de mars à novembre 1918, prodiguant partout ses soins et ses consolations aux malades et aux blessés, s'imposant à tous en exemple par son grand cœur, ses rares mérites et son admirable dévouement, notamment dans les Flandres, dans la tâche singulièrement pénible de l'assainissement de champs de bataille longtemps délaissés et de l'identification des corps abandonnés. »

Le P. Delattre, Assomptioniste, est à peu près du même âge. Il a été aumônier du corps expéditionnaire français à Madagascar en 1895. Il veut servir encore. Lui aussi s'impose en exemple (six citations et la Légion d'honneur). Il ignore le risque, il exerce sur tous « la plus heureuse influence par ses chaudes paroles d'encouragement et par son attitude pleine de calme sous le feu ». Je n'ai pas connu ceux-là, et je les crois plus robustes que mon petit P. Dhalluin, qui ne pesait pas cinquante kilos, que son ordonnance portait comme une plume aux mauvais passages et qui portait, lui, toute la douleur de son bataillon de chasseurs, — plus robustes mais non pas, certes, d'une meilleure trempe spirituelle.

Le P. Chéruy, encore un Assomptioniste, est revenu de Jérusalem par Port-Saïd et Alexandrie. Il est brancardier: il ne laisse ni les blessés sans secours ni les morts sans sépulture (trois citations). De plus loin encore est accouru le P. Danigo, Eudiste du Canada, sur sa demande brancardier-aumônier (quatre citations). Dans les circonstances critiques on le voit toujours apparaître comme un réconfort et comme un exemple ». Le Fr. Duchêne s'est embarqué à Constantinople: soldat brancardier « aussi dévoué pour ses camarades que brave sur les champs de bataille ». Médaille militaire et trois citations. Et le P. Dufeu, Chartreux en Angleterre, médaille militaire et cinq citations, célèbre pour son obstination à la recherche des blessés et des morts, tué au Mort-Homme tandis qu'il cherche un refuge pour ses blessés. Et le P. Fontan, des Missionnaires de l'Immaculée-Conception de Lourdes, revenu d'Argentine, neuf fois cité, médaillé militaire et chevalier de la Légion d'honneur, qui, à l'explosion d'une mine, saute dans l'entonnoir, sauve un homme enseveli, qui rapporte successivement trois blessés sur son dos en franchissant les barrages, qui suit les patrouilles et les coups de main pour ramener les blessés ou secourir les mourants. Voilà ceux qui sont revenus...

III. — Les combattants.

Un très petit nombre de séminaristes avait suivi, pendant le service militaire, le peloton des élèves-caporaux. La plupart des prêtres furent donc mobilisés comme simples soldats, ou comme infirmiers ou brancardiers, quelques-uns seulement comme caporaux ou sergents. Je mets à part les aumôniers. Or, les officiers-prêtres tiennent une place importante dans le *Livre d'Or*. Et combien refusèrent un avancement dont ils n'avaient pas l'ambition, dont s'écartait leur modestie, et préférèrent demeurer dans la troupe, au bord des cœurs plus vite ouverts des camarades!

Des soldats ou sous-officiers, je feuillette les notices, m'arrêtant çà et là devant l'une ou l'autre: un abbé Amiot d'Angers, aujourd'hui professeur au Petit Séminaire de Beaupréau, sergent, qui reçoit la médaille militaire pour avoir forcé le passage de l'Aisne sous le feu de l'ennemi et pénétré dans le village de Balhan, « où il contribue largement à la capture de toute la garnison » ; un P. André, des Missions étrangères, aujourd'hui au Thibet, qui, le 29 septembre 1918, commande une patrouille d'avant-garde et maintient le contact avec l'ennemi malgré les feux des mitrailleuses et les tirs de barrage ; un Fr. Auberger, des Petits Frères de Marie, caporal, qui éteint un commencement d'incendie dans un abri à munitions ou qui prend le commandement de sa section, dont les chefs ont été intoxiqués, et parvient à la ramener ; un abbé Audrain, de Versailles, parti simple soldat, devenu aspirant, chevalier de la Légion d'honneur, six fois cité, deux fois blessé, qui, en août 1918, accompagne les chars d'assaut et pénètre avec eux dans les organisations ennemies ; un abbé Azaïs, d'Albi, aujourd'hui professeur à l'Ecole Sainte-Marie, interprète à l'armée anglaise, trois fois cité, et décoré de la médaille militaire anglaise, qui, à Sailly-Saillisel, le 27 février 1917, va chercher, en vue de l'ennemi, le corps d'un officier français, et qui s'offre volontairement pour des liaisons entre l'infanterie française et l'infanterie britannique...

Ceux-ci, du moins, sont rentrés. Le passé, dont ils ne parlent pas, leur confère une autorité secrète. Mais combien de jeunes prêtres sont restés sur le champ de bataille, qui manquent aujourd'hui à la vie spirituelle française, ou plutôt qui nous manqueraient si le sacrifice des morts ne contenait une vertu de rachat et d'exemple! Petits séminaristes zélés, clairs et joyeux, comme ce Babouard, de Poitiers, cinq fois blessé, tué, le 7 mai 1916, à la cote 304, ou comme ce Balança, de Marseille, « aussi modeste que courageux, toujours volontaire pour les missions périlleuses », excellent chasseur, puis caporal, puis sergent, quatre fois cité et médaillé militaire, qui s'empare de tranchées avec sa section et qui est broyé par un obus le 17 octobre 1918, à Seboncourt, presque à la veille de l'armistice. Ou

prêtres déjà engagés dans les charges du sacerdoce, déjà mûris par l'expérience et la direction des âmes, comme cet abbé Bocqueraz, directeur des œuvres diocésaines de Chambéry, que j'avais rencontré avant la guerre et dont j'ai pu recueillir sur place l'extraordinaire influence. Il n'avait pas de santé, mais il voulut accompagner partout le régiment de son pays, le 97e. Sergent, chef du groupe des brancardiers du corps, aumônier volontaire, il fut de l'offensive d'Artois, de la défense de Verdun, de l'offensive du 16 avril au Chemin des Dames, de la seconde Marne et de la Montagne de Reims, et, blessé, épuisé, ayant tenu jusqu'au bout, il mourut le 24 septembre 1918 dans une ambulance de Châlons-sur-Marne. Ses sept citations, dont une pour la médaille militaire et une pour la Légion d'honneur posthume, disent à peu près ce qu'il fut. On croirait lire les strophes d'un poème. Ou plutôt c'est l'*ex-voto* de tout un régiment suspendu à l'autel d'un saint. Il y est question de sa bravoure légendaire, de sa modestie, de son dévouement, mais surtout de son action bienfaisante autour de lui. Voyez ces adieux de la famille militaire au mort : « Ame d'apôtre, a exercé, par sa parole ardente, une influence considérable sur le régiment, ne cessant, par sa foi patriotique et religieuse, d'exalter en lui les plus nobles sentiments. D'une bravoure et d'une abnégation admirables, est parti volontairement dans toutes les attaques avec les vagues d'assaut, a passé les journées et les nuits de combats en premières lignes, relevant les blessés en avant même du front, réconfortant les courages, se donnant tout entier à sa mission. Terrassé par une existence sans ménagements, ne s'est laissé évacuer qu'à la dernière limite et est mort d'épuisement quelques jours après. Laisse au 97e régiment un souvenir impérissable. » Aujourd'hui encore, lorsque les anciens combattants du 97e prononcent son nom, ils le font suivre d'un silence. Pour la pensée de ce mort, il n'est pas de parole. Mais les yeux se mouillent. A distance, et de l'autre monde, il continue d'exalter, d'ennoblir.

Je n'ai feuilleté dans le *Livre d'Or* que les deux premières lettres, assez loin pour y rencontrer parmi les morts un abbé Bocqueraz. Je cherche maintenant les officiers. Ils sont sans nombre, et comme ce n'était point leur carrière, qu'ils étaient sans ambition, qu'ils avancèrent presque de force dans l'armée, ils composent une élite et le choix y est difficile. Les plus jeunes, on le sent, ont été pris davantage par leur vie nouvelle. Ils deviennent des professionnels étonnants : séminaristes artilleurs de tranchées ou commandants de batterie, comme un lieutenant Albouy ou un sous-lieutenant Dagouassat, Lazariste, sorti de Fontainebleau ; prêtres commandants de compagnie, comme cet abbé Aubin, de Nantes, qui reçut en décembre 1914 le sabre d'honneur offert par le *Figaro* à l'adjudant le plus méritant et qui fit mieux depuis lors, blessé grièvement et continuant de diriger sa section, puis commandant une compagnie de mitrailleuses de première ligne, quand celle-ci est décimée et ses pièces détruites, se repliant en combattant ; ou comme ce Bignonet, de Poitiers, professeur de collège, qui prend en plein combat le commandement de la compagnie après que le capitaine est tué ; ou ce Boulêtreau, d'Angers, qui pénètre le premier dans les villages pour les prendre d'assaut ; ou ce Brahic, vicaire à Aigues-Mortes, qui, déjà en 1914, sort de l'abri et se promène tranquillement sous le feu ennemi pour calmer l'énervement de ses hommes et leur donner plus de courage, et qui, les années suivantes, se révèle chef de premier ordre ; un professeur Bachelier, d'Angers, qui dirige un char d'assaut à travers le brouillard sur un nid de mitrailleuses, tombe sur un 77, reçoit trois obus à bout portan[t] dans son tank, saute, blessé, dans un trou avec so[n] mécanicien et trouve le moyen de ramener le char ; un Codol, vicaire intrépide ; un Condamin, minoré, spécialiste des coups de main ; un Cousin, vicaire, orgueil de son régiment ; un capitaine Delaitre, professeur, six blessures, tué à la cote 304 ; un Duval-Arnould, un de Gailhard-Bancel, noms connus, sang généreux, cœurs ouverts ; un Gaymard, des Missions Africaines de Lyon, qui tue, de sa main, l'officier ennemi : qui encore ? ils sont trop.

Mais une clarté, peu à peu, apparaît dans la forêt. Ces hommes ne cherchent pas la mort. La charit[é] les possède, et parmi les citations de ces officiers voici qu'un très grand nombre font allusion à des actes où se retrouve le prêtre. L'abbé Boismard, vicaire à Segré, est médecin. Il joint, dit une citation, « à la conscience du prêtre la probité du médecin et la bravoure du soldat ». Il est tué en soignant un blessé sur la ligne de feu. L'abbé Bouchard, du diocèse de Bourges, sous-lieutenant porte-drapeau, s'en va chercher les blessés sous le feu, les ramène sur son dos, sauve les ensevelis. L'abbé Boulan, lui, est vicaire à Notre-Dame du Sacré-Cœur à Valenciennes. Il est à son poste lors de l'invasion allemande (24 août 1914) et sauve quarante solda[ts] français, dont il favorise l'évasion. Puis il quitte la ville et va se mettre à la disposition du recruteme[nt] de Béthune. Caporal, sergent, sous-lieutenant, no[n] seulement il est un excellent chef, mais il a la fo[lie] du sauvetage : blessé à Verdun (24 oct. 1916), il n[e] s'occupe pas de lui-même, soutient et soigne u[n] autre blessé. A l'attaque d'une ferme (mai 1918), [il] se porte seul au secours de ses blessés et en sau[ve] deux. Médaille militaire, Légion d'honneur, se[pt] citations. Blessé de nouveau, cette fois mortellemen[t] le 9 août 1918, devant Le Frétoy (Oise), en entraînant sa section à l'assaut, il meurt le lendemain [à] l'ambulance du château de Plessis-Villette.

Je pourrais multiplier les exemples. Presque tou[-]jours, dans ces citations d'officiers ou de solda[ts,] prêtres, se retrouvent une soif particulière de sac[ri]fice, un élan de fraternelle charité vers ceux q[ui] souffrent.

IV. — Aviateurs.

Ne méritent-ils pas un chapitre à part, ces av[ia]teurs-prêtres ? Mais sur leurs notices, je vois presq[ue] toujours la petite croix indicatrice de la mort. Bi[en] peu ont survécu, et le plus grand de tous, le P. Bo[u]jade, vient de mourir au loin. Déjà dans son li[vre] *Clergé et Congrégations au service de la Fran[ce]* M. Jean Guiraud avait signalé le cas de ces moi[nes] ou de ces abbés emportés dans les airs. Il citait l'ab[bé] Michaud, officier d'artillerie, ordonné prêtre à [sa] première permission et s'offrant à son retour au fr[ont] pour le service d'observateur dans l'aviation, l'abbé Mirabail, professeur au collège de Sai[nt-] Caprais, qui passa, lui, sur sa demande, dans l'av[ia]tion de chasse, puis dans l'aviation de bombar[de]ment : il abat des fokkers, il bombarde Metz-Sablons et Karlsruhe ; au retour de cette derni[ère] expédition, qu'il a dû faire avec un seul mote[ur,] l'autre ne fonctionnant plus, il est obligé d'atte[rrir] à cause d'une panne et il a le sang-froid, avant [de] descendre, de démonter et jeter sa mitrailleuse, de détruire sa carte et ses papiers.

Mais les morts ! Le sous-lieutenant Cordonn[ier,] des Rédemptoristes, à 413 heures de vol sur [les] lignes, trente-trois combats, cinq avions à [son] compte. Au bois des Grands-Usages (16 avril 19[..]) il attaque un drachen à 200 mètres d'altitude,

malgré les mitrailleuses et les canons qui croisent leurs feux sur lui, il l'abat en flammes. Il descend presque au ras du sol pour bombarder un train en arrière des lignes ennemies et les cantonnements. Le 5 septembre 1917, il part de nuit sur un appareil de chasse, descend à 400 mètres au-dessus de son objectif et fait exploser le dépôt de munitions de Thourout. Ces périlleuses descentes, ces attaques au sol des rassemblements ennemis, il s'en fait une spécialité. Le 30 mars 1918, il abat un avion allemand dans ses lignes. Le 20 avril, troisième victoire. Le 4 mai, au nord-est de Montdidier, il attaque six monoplans et abat son 4e avion, qui tombe en flammes. Après dix-huit mois de combats ininterrompus et une cinquième victoire, il est tué en l'air le 28 juillet 1918, dans un combat contre quatre adversaires.

En voici d'autres. Le séminariste Delin, des Eudistes, est mobilisé à la sous-intendance de Rouen. Il demande à s'en aller au front. Comme brancardier, il est cité trois fois pour être allé chercher des camarades en avant des tranchées françaises, pour avoir pansé des blessés sur place dans la bataille de Verdun, « sous des bombardements d'une violence inouïe », pour réclamer les missions dangereuses. Ce n'est pas assez : il sollicite l'aviation, fait un stage à Pau, entre dans une escadrille de chasse, y devient sergent-pilote. « Modèle de courage et d'abnégation », il est tué en combat aérien le 15 août 1918 et tombe en terrain ennemi à l'ouest de Moronvilliers.

On ne sait auquel donner la palme. Le P. Garin, des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, revient de la Nouvelle-Guinée. Il est mobilisé comme caporal-fourrier, mais il devient bien vite sous-officier mitrailleur. A la bataille de la Somme, il porte sa section de mitrailleuses en pleine nuit « en avant de Bouchavesnes dans un terrain rempli d'Allemands », s'y établit, s'y maintient, assure l'occupation de la ferme du Bois-l'Abbé. Ses mitrailleuses lui valent trois citations. A la fin de 1917, il demande à passer dans l'aviation. Le voici pilote de chasse au début de 1918. Il abat successivement trois drachens malgré la présence de toute une escadrille qui le poursuit. Lui-même est abattu, le 29 octobre 1918, en combat aérien, au cours d'une patrouille, comme il fonçait sur un avion ennemi.

Lequel préférer ? Tout de même, le P. Bourjade, avec ses vingt-quatre victoires remportées sur des appareils ennemis et officiellement homologuées, avec ses quinze citations et sa rosette d'officier de la Légion d'honneur, les surpasse tous. Sa flamme brille plus haut. Elle est plus brûlante et son éclat porte plus loin. Comme le P. Garin, le P. Bourjade est missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun à la Nouvelle-Guinée. Mobilisé comme brigadier d'artillerie, bientôt maréchal des logis, il passe sur sa demande dans l'artillerie de tranchée. Il est à Charleroi, il est à la bataille de la Marne, il est à l'offensive d'Artois, il est à Verdun, il est sur la Somme. Déjà cité comme artilleur, il réclame l'aviation. Là, il fait merveille. Sous-lieutenant, puis lieutenant à titre définitif, il abat quatre drachens en peu de temps, puis dans l'espace de quatre jours deux drachens et un avion, puis en huit jours six drachens. Spécialisé dans l'attaque des ballons d'observation ennemis, il les chasse infatigablement, les oblige à disparaître, à descendre en hâte ou, le plus souvent, les incendie. Le 18 juillet 1918, il remporte sa 14e victoire ; le lendemain 19, sa mitrailleuse s'étant enrayée au cours d'une nouvelle attaque de drachens, il réussit à désenrayer pendant que le ballon est ramené vers le sol, l'attaque une seconde fois et le brûle à moins de 500 mètres, mais lui-même est blessé par une balle tirée de terre. A peine remis, il recommence. Le perfectionnement de la défense antiaérienne ne l'arrête pas. Il passe au travers des barrages. Les 1er et 4 septembre, il incendie deux ballons d'observation, deux autres en un jour le 16, deux encore le 1er octobre, un le 3, un le 4, un le 8. L'armistice l'arrête sur sa 24e victoire. Sa citation d'officier de la Légion d'honneur résume : « Officier de la plus haute valeur, pilote de chasse d'une héroïque bravoure, spécialisé dans l'attaque des ballons d'observation ennemis, a rendu d'éclatants services, tant par le nombre de ses victoires que par l'exemple magnifique donné personnellement. Quatorze citations. Une blessure. »

De tels hommes ont-ils été révélés par la guerre ? La guerre a pu révéler chez des sédentaires, des employés, des commis, des paysans, des ouvriers, une énergie cachée, une aptitude à la clairvoyance, à la décision prompte, au commandement, quand, au contraire, des sportifs n'ont pas donné ce qu'on attendait. Chez ces prêtres, rien de pareil. Ils sont à la guerre ce qu'ils sont dans leur vie habituelle : attentifs à l'examen intérieur, et donc naturellement lucides, accoutumés à se passer de confort, oublieux d'eux-mêmes, aptes à servir et donc à accepter toutes les missions, les périlleuses, les difficiles comme les autres. Songez à ce que représente la vie d'un missionnaire dans la Nouvelle-Guinée, au Thibet, en Chine. Il ne sera pas dépaysé dans les airs, car rien ne l'étonne. Et, dès lors, estimez à leur véritable valeur les services que ces mêmes hommes rendaient et pouvaient rendre longtemps encore à leur pays qu'ils faisaient connaître et aimer au loin, à la religion, à la civilisation. Il est des héros de la guerre qui, rendus à la vie « quotidienne », ne la trouvent plus à leur taille et deviennent aisément des aventuriers ou des jouisseurs. En voici d'autres qui étaient destinés à enrichir cette existence ordinaire parce qu'ils y introduisent le ferment d'une passion divine.

V. — Aumôniers et brancardiers.

Là, nos prêtres sont tout de même plus à l'aise. Aumôniers, brancardiers, soulager les faibles et les désespérés, assister les blessés, secourir les mourants, ensevelir les morts : mission de paix qui est naturellement la leur. Petits vicaires ou curés déjà mûrs, religieux de tous Ordres, professeurs, maîtres des novices, tous se donnent à cette tâche avec un dévouement sans bornes. Et comme ils aident les camarades, dans cette guerre atroce, à porter leurs croix ! Leurs citations se ressemblent comme leurs services. « Courageux et simples », disent-elles la plupart du temps : pas d'emphase chez eux, pas de grands mots, pas de gestes, sauf le signe de croix, mais une égalité d'humeur dans les pires traverses, une douceur, une fermeté, une charité continue.

En vérité, on ne sait qui choisir. L'abbé Léon Badré, sorti de l'Institut catholique de Paris, est mobilisé au 148e régiment d'infanterie, puis il passe au 9e tirailleurs algériens. Blessé à Berry-au-Bac en octobre 1914, il a les deux jambes brisées par un obus à la dernière offensive de Champagne le 3 octobre 1918 et meurt le même jour à l'ambulance de Bussy-le-Château. Cinq citations et la médaille militaire. Il n'y est question que de son « admirable courage », prodiguant ses soins en première ligne aux blessés de son régiment. « Sur sa demande, est allé sous le feu de l'ennemi rechercher le corps de son chef de bataillon. D'autre part, comme aumônier auxiliaire, a, pendant deux jours et deux nuits, parcouru la première ligne sous un violent bom-

bardement pour donner aux blessés les secours de son ministère. »

Tous sont ainsi, à des degrés différents, penchés sur les détresses, les douleurs et les agonies. Cherchez dans les notices le Trappiste Aurelle ; le Lazariste Barbet du 4e, puis du 2e zouaves, qui a sauvé plusieurs zouaves abandonnés, faisant sans arrêt le trajet entre la ligne de feu et le poste de secours, échappant lui-même par miracle à la mort ; le Sulpicien Chéné, professeur à l'Ecole supérieure de théologie du Séminaire d'Issy, qui répond aux conseils de prudence : « Je ne suis pas combattant, il y a trois ans que je fais cela », et cela, c'est accompagner la première vague d'assaut et ramasser les blessés sous le feu, les porter sur son dos, et recommencer sans cesse comme un Samaritain héroïque ; et ce vicaire du diocèse d'Orléans, Fauvin, 9 citations, médaille militaire et Légion d'honneur, cueillies au Bois-le-Prêtre, à Vaux-Chapitre, à Château-Thierry, sur la Marne, où il assure seul dans une barque l'évacuation des blessés sous le feu des mitrailleuses ennemies, en Champagne enfin, caporal-brancardier d'une audace et d'une intrépidité inouïes, à qui des blessés sans nombre doivent leur salut.

Le ministère des aumôniers est d'un ordre plus purement spirituel, à peine différent. Voyez l'abbé Amann, de Nancy, aumônier du collège Stanislas, à Paris, exempté de toute obligation militaire, s'offrant dès le mois d'août 1914, débutant par Arras, partant le 16 avril 1917 à l'attaque de Juvincourt avec la première vague, blessé et fait prisonnier, interné à Mayence, rapatrié par échange, revenant au front immédiatement. Le Jésuite Amblard, prédicateur connu, aumônier volontaire lui aussi, déjà blessé à Verdun, déjà chevalier de la Légion d'honneur pour son admirable conduite, est au château de Vandières-sous-Châtillon, le 15 juillet 1918, quand les armées allemandes, clouées devant l'armée Gouraud, progressent à notre gauche jusqu'à la Marne. Au moment de l'assaut qui mit fin à la lutte sur place, « pour éviter un massacre des défenseurs par un ennemi arrivé au paroxysme de la fureur sous l'influence des pertes qu'il avait subies », c'est lui qui s'interpose et qui réussit à se faire écouter. Calculez combien de vies il a sauvées. Interné à Rastadt, où il prend la diphtérie, il est rapatrié à la veille de l'armistice. Le vicaire Andanson, du diocèse de Clermont, est tué le 11 avril 1918, s'étant porté en plein jour au secours des blessés tombés entre les lignes : à trente mètres des tranchées ennemies, il achevait tranquillement un pansement quand il fut frappé. Voici l'odyssée d'un autre vicaire, l'abbé Andrieux, de la cathédrale de Reims : pris en otage au moment de la Marne (12 septembre 1914), il est condamné à être pendu ; le retour de l'armée française (13 septembre) le sauve ; il assiste à l'incendie de la cathédrale, dont il sauve sous le feu le trésor. Puis le voilà aumônier au 2e régiment des fusiliers marins, dans les boues des Flandres : « a sauvé de la mort plusieurs blessés graves en allant les chercher sous le feu de l'ennemi ». Jusqu'à la fin de 1917, il prend part à toutes les actions de son régiment. Puis il est embarqué sur le *Gueydon* à destination d'Archangelsk, dans la Russie septentrionale, où il reste du 1er septembre 1918 au 31 mars 1919. Officier de la Légion d'honneur. N'est-ce pas là une belle biographie de guerre ? Pas plus belle cependant que des centaines d'autres ; l'abbé Barrandon, de Montpellier, qui est partout où il y a du danger ; l'abbé Beaugeard, professeur au Petit Séminaire de Rennes, « admirable figure de prêtre et de soldat », aumônier légendaire, huit citations ; l'abbé Belleney, de Belley, dont la foi facilite le commandement ; le P. Berchon, Dominicain, qui sauve son colonel ; l'abbé Borda, missionnaire diocésain, qui, par son exemple, maintient le moral de ses camarades ; l'abbé Carrère, curé d'Ayzieu, aumônier volontaire au 1er zouaves, blessé en sauvant deux zouaves qu'il écarte d'un engin éclaté, sept citations et la médaille militaire ; le chanoine Clère, chancelier de l'évêché de Besançon, qui, volontairement, a pris part à toutes les opérations d'une division d'élite ; le Lazariste Constant, professeur au Séminaire Saint-Etienne de Strasbourg, qui marche avec les colonnes d'assaut pour assister plus vite les blessés ; et l'abbé Feivet, vicaire à Rambervillers, dix citations, chevalier de la Légion d'honneur, « soulevant l'enthousiasme des combattants, dont il fait l'admiration » ; et l'abbé Foll, professeur à l'Institution Saint-Vincent de Quimper, qui ramasse les blessés sous le nez de l'ennemi, sept citations et la Légion d'honneur ; et l'abbé Gas, secrétaire de l'Union des Patronages du Sud-Ouest, qui n'est pas jeune, et qui, avec deux confrères, part volontairement avec la 1re division de marche du Maroc. « Resté seul vivant, dit une de ses dix citations (officier de la Légion d'honneur) des trois aumôniers partis de Bordeaux en août 1914. A participé à toutes les affaires de la division. A conquis, à force de bravoure, de simplicité et de bonté, l'admiration, le respect et l'affection de tous. Vivant symbole de l'union sacrée des champs de bataille qui subsiste après la bataille. » Qui devrait subsister après la bataille. Et, pour couper court, j'ai négligé volontairement les biographies connues, celles des évêques et des prélats, Mgr Binet, évêque de Soissons ; Mgr Cabanel, de Montpellier (neuf citations, officier de la Légion d'honneur) ; celle du P. Gilbert de Gironde, qui fut un saint ; celles de l'abbé Bergey, curé de Saint-Emilion, aujourd'hui député, qui, son chapeau traversé et la tempe gauche atteinte, continue tranquillement son chemin sous le feu, reçoit trois nouvelles blessures et refuse de faire demi-tour, souvenir qui doit l'aider à supporter les vacarmes de la Chambre ; du P. Brottier, des Pères du Saint-Esprit, vicaire général de Mgr Jalabert, au Sénégal, et secrétaire de l'Œuvre du Souvenir africain, aumônier volontaire , détaché au 121e régiment, arrivant des premiers dans les lignes ennemies ; du P. Dou-cœur, enfin, Jésuite, officier de la Légion d'honneur, dont la réponse au message ministériel a été affichée sur tous les murs de France, mais qui a négligé de la faire suivre du texte de ses citations où l'on aurait vu pourtant que, refusant de quitter le champ de bataille, il avait, en effet, acquis le droit de refuser de quitter la terre de France.

Il faut s'arrêter. Aussi bien l'héroïsme devient-il monotone. Et pourquoi parler d'héroïsme à propos de ceux qui ont accepté, une fois pour toutes, le don de soi à une œuvre sacrée ?

VI. — Religieuses.

Encore une histoire d'aumôniers avant de passer aux religieuses. A l'offensive du 16 avril, la 2e division devait avancer sur Craonne et, plus à l'Est, sur Corbény. Elle s'empara aux ailes de deux lignes de tranchées, malgré les mitrailleuses qui, des bords du plateau, foudroyaient les fantassins, mais son centre ne put progresser. Plus tard, un peintre de batailles retiendra, parmi les épisodes de cette formidable et pathétique offensive de l'Aisne, celui du bataillon marocain qui escalada les pentes du Chemin des Dames, atteignit le sommet, et là, se mettant à genoux, entonna la prière à Allah. Mais aux passionnés de vie intérieure le 110e régiment offre da

ces mêmes journées des trésors religieux qui, pour être plus discrets, ne sont pas moins riches d'émotion.

Au 110e, la tradition orale, que j'ai recueillie toute fraîche, célèbre les deux aumôniers qui se succédèrent dans la mort. L'un était sergent-major, l'autre brancardier volontaire. Le brancardier, l'abbé Antheunès, professeur à l'Institution Notre-Dame, à Roubaix, fut tué le 15 avril, veille de l'assaut, dans l'accomplissement même de son devoir de prêtre. C'était un apôtre, « d'une héroïque simplicité », dit une citation, qui ne vivait que pour secourir les blessés, assister les mourants, ensevelir les morts. Dans la bataille de la Somme, on le voyait partir tout seul, sans aucun souci des obus et des balles, avec une pioche et des croix de bois dans les bras. Il allait recueillir les cadavres qu'on ne pouvait ramener, et bénir la terre qui les recevrait. Le régiment n'a pas laissé un seul mort à l'air. Donc, le matin du 15 avril, comme les artilleries écrasaient le sol, il apprit qu'un agent de liaison venait d'expirer. Il se mit aussitôt en marche avec une croix de bois, rendit les derniers devoirs au défunt et, comme il tenait la croix des deux mains pour la planter en terre, un obus éclata près de lui et le tua sans délier l'étreinte des doigts sur la croix.

Or, il n'y avait qu'un autre prêtre dans le régiment, un petit Basque nommé Lacroutzet. A vrai dire, il fallait connaître son caractère sacerdotal, que nul n'eût soupçonné : joueur de pelote, braconnier ou contrebandier, oui, mais curé, allons donc ! C'était le modèle des troupiers ; toujours astiqué, reluisant, pimpant et gai, champion du lancement de grenades, hardi, trapu, prêt aux reconnaissances périlleuses, le premier à l'assaut, le dernier au retour. Sergent-fourrier pendant la bataille de la Somme, aux pires jours de misère, le lendemain de Combles, comme tout le monde était couvert de terre, dégoûtant, les joues salies et une barbe de quinze jours, on le vit surgir avec des molletières intactes et le visage rasé de si près que la peau en était bleue.

— Rasé, fourrier ? remarque-t-on.

— Parbleu ! un lendemain de victoire...

Avait-il, à défaut d'eau, trempé son blaireau dans un quart de vin, comme le colonel Macker avant de partir à l'assaut du bois des Corbeaux ? Cependant, ce petit homme terrible perdait tout son aplomb dès qu'il entreprenait de dire la messe. Alors on le voyait presque tremblant, avec une figure tout illuminée. Le colonel l'avait nommé sergent-major, ce qui excita sa colère :

— Ah ! non, trop de papiers, j'aime mieux une section...

En qualité de sergent-major, il devait rester au train du combat pendant l'attaque. Le soir du 15 avril — donc veille de l'offensive, — il apprend la mort d'Antheunès. Aussitôt il écrit au colonel et fait porter sa lettre par une corvée : « Mon camarade Antheunès, disait-il à peu près, a été tué. Je suis le seul prêtre désormais dans le régiment. Ma place est au feu avec mes camarades... »

Ces prières-là ne se refusent guère. Le colonel l'autorise à rejoindre. Il se met en marche la nuit même et rattrape les brancardiers. Comme son bataillon, le 16 au matin, s'engouffre dans la tourmente, il sort de son poste :

— Où vas-tu ? lui demandent les camarades. Tu vois bien qu'il y a des barrages. Attends : nous irons après.

Il se tourne vers eux tranquillement et il leur dit, et personne n'a plus entendu le son de sa voix :

— Vous, vous devez attendre. Mais moi, on m'attend.

Il s'avança seul, et il mourut.

Je regrette d'avoir empiété sur la part que je comptais réserver aux religieuses. Ces modestes filles ne demandent qu'à être ignorées. Pourtant, ne convient-il pas de rappeler qu'il y en eut au front, ou dans les hôpitaux, 12 554 ; que 335 furent victimes de leur dévouement et 3 891 citées ou décorées ? Voici la Sœur Firmin (Marie Aclocque), des Servantes du Sacré-Cœur de Versailles, supérieure de l'hôpital d'Hazebrouck, où elle reçoit avec « une imperturbable bonne humeur et un dévouement sans bornes » des milliers de réfugiés à qui elle donne asile à toute heure de jour ou de nuit, nourriture et vêtement. Pendant les bombardements, elle aide à opérer les blessés. C'est un chef : son calme et son autorité agissent efficacement sur tout son personnel, sur les réfugiés, sur les malades, sur les blessés. La Sœur Marguerite Barer, Franciscaine, elle aussi prodigue ses soins sous les obus. Une autre Franciscaine, la Sœur Alice Berthet, pareillement, « à maintes reprises, sans souci du danger, s'expose courageusement pour panser les blessés aux emplacements de combat ». A la croix de guerre habituelle elle ajoute celle du théâtre des opérations extérieures pour sa conduite au siège d'Ourfa en Cilicie, dont la garnison française fut massacrée par les Turcs dans un guet-apens. La Sœur Stanislas Berthier, des Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, était infirmière à l'ambulance de campagne française au front russe en août 1914 ; faite prisonnière le 12 février 1915, elle est libérée trois mois après et affectée à l'hôpital français de Pétrograd, où, « comme elle l'avait fait au milieu des dangers courus journellement au front, dit l'une de ses citations, elle continua à donner en territoire étranger un nouvel exemple du dévouement et de l'abnégation des femmes de France ». C'est ainsi, en effet, que nos religieuses nous font connaître partout où elles vont.

Les grandes cornettes, les Filles de la Charité, ne sont pas en retard, on le pense bien. En voici deux, prises au hasard. La Sœur Bouillon, supérieure de l'Hôtel-Dieu de Crécy-sur-Serre, a reçu la médaille de la Reconnaissance française avec ce libellé : « Au début des hostilités, a, comme supérieure des religieuses infirmières à l'Hôtel-Dieu de Crécy-sur-Serre, soigné les blessés français avec zèle et dévouement. Lors de l'occupation allemande, elle recueillit les enfants et les vieillards et les protégea contre les mauvais traitements de l'envahisseur. Sa conduite et son courage sont l'objet des plus vifs éloges de ses concitoyens. En septembre 1917, évacuée dans l'Aisne avec ses malades, la Sœur Bouillon parvint, au prix des plus grandes difficultés, à emporter le linge qui leur était nécessaire, ainsi que des objets de ravitaillement qu'elle avait pu dissimuler aux Allemands. Envoyée en Belgique avec son personnel, elle est revenue à Crécy en avril 1919, où elle continue à diriger l'Hôtel-Dieu, qu'elle subventionne de ses deniers. Cette religieuse a été un modèle de vertus civiques. » Tout pareil est le rapport consacré à la Sœur Brasseur, infirmière à l'hôpital de Compiègne, qui, pendant l'occupation allemande, sauvegarda son établissement et fit échapper des soldats français.

La Sœur Cadiot, des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ; la Sœur Charton, des Sœurs de Sainte-Chrétienne de Metz, à Epernay, ont supporté, elles aussi, les bombardements. Et combien d'autres, sans compter la Sœur Mélanie Brun, qui transmit aux Belges des renseignements provenant d'aviateurs français descendus près de Chimay et qui reçut les félicitations du maréchal Pétain pour les précieux services qu'elle rendit au cours de la guerre !

A la vérité, il n'en faudrait point détacher de la

masse. Toutes se sont dévouées de toutes leurs forces. Et il est impossible de calculer ce que nous devons à leur divine charité exaltée par la passion française.

Toutes se sont dévouées. Et c'est pourquoi la catholicité a appris avec étonnement le départ des Clarisses d'Alençon et la menace d'expulsion qui pesait sur les Clarisses d'Evian. Leurs Sœurs d'un autre couvent, se solidarisant avec elles, ont fait entendre un appel qui, pour être discret et voilé, est d'un accent si direct, si plaintif et si fort qu'il a retenti dans le pays comme ces notes prolongées du rossignol dont la nuit semble remplie.

M. Herriot disait à Meaux : « N'oublions pas que nous sommes tous fils d'un même pays qui n'est pas tellement nombreux qu'il puisse se diviser contre lui-même. » Nous ne sommes pas tellement nombreux, en effet, que nous puissions encore nous diviser sans danger. La guerre avait fait l'union sacrée. La paix va-t-elle nous précipiter les uns contre les autres ? Seulement, les hommes et les femmes de France ne sont plus ce qu'ils étaient avant la guerre. Les hommes et les femmes de France ont supporté la guerre. Ils ne sont pas disposés à supporter beaucoup d'autres choses. Une recherche de division religieuse entre Français serait beaucoup plus grave qu'avant 1914. On ne peut savoir où elle aboutirait. Celui qui en prendrait la responsabilité pourrait bien plier un jour sous le poids. Voici que sous la robe de bure des Clarisses on trouve des héroïnes. Ecoutez, en effet, leur petite histoire et méditez-la :

« Nous aussi avons fait la guerre, d'abord en souffrant beaucoup du feu des canons et des mitrailleuses, de la terreur de l'invasion et de toutes sortes de vexations et privations de la part d'un ennemi vainqueur et cruel pendant trois ans et demi. Mais aussi en nous dévouant sans compter pour soigner les blessés français restés sur le champ de bataille après la débâcle du 23 août 1914, à D... (Belgique), où nous étions exilées.

» Jusqu'ici, nous avons fait silence sur ces actes de charité et de dévouement, que nous avions accomplis pour le bon Dieu et la patrie ; mais, devant la menace faite à nos Sœurs d'Alençon, nous trouvons à propos d'élever la voix.

» Nous avons, nous, pauvres Clarisses exilées par les lois injustes de 1901, sauvé la vie à plus de quatre-vingts blessés français restés sur le champ de bataille. Les Allemands nous l'ont dit franchement : « Si vous ne les recueillez pas, ils vont mourir là. » Aussi, nous les avons tous recueillis, ces blessés, et soignés comme des frères. Comme la ville de D... était complètement pillée et aux trois quarts brûlée, nous avions les plus grandes difficultés pour le ravitaillement ; nous avons été trois jours sans manger, ne buvant que de l'eau fraîche, pour donner ce qu'il fallait à nos blessés, et avons été de dix à douze nuits sans nous coucher que sur la terre nue ou le plancher, la tête appuyée sur une chaise ou une marche d'escalier, quand nous avions un moment de répit : nous n'avions plus un matelas, plus une paillasse, plus une couverture ; tout, absolument tout, était sous nos blessés.

» Les Belges nous lançaient cette apostrophe :

» — Ah ! vos Français qui vous ont chassées, ils sont contents de vous trouver, maintenant, pour les soigner !

» Nous avons même poussé le patriotisme jusqu'à nous exposer à être fusillées en aidant des prisonniers français évadés à regagner le front français par la Hollande, en leur procurant des adresses et des vêtements civils que nous confectionnions la nuit en mettant des couvertures dans nos fenêtres pour cacher la lumière, qui nous était interdite par les autorités occupantes.

» Un de ces prisonniers était de Reims, il errait depuis un an par la Belgique ; un autre, de Bégard (Côtes-du-Nord), qui errait également depuis trois mois. Nous nous exposions d'autant plus que les Boches nous avaient prévenues que nous ne devions recevoir aucun soldat français ni belge sous peine de mort.

» Et maintenant que nous avons été rapatriées par la Suisse et par les Allemands en 1917, un an avant l'armistice, et reçues très bien par la France (nous le disons à la louange du Gouvernement français de ce temps-là), le Gouvernement actuel voudrait-il se couvrir de la honte de récompenser notre patriotisme par l'expulsion ? En tout cas, qu'il sache que nous ne sortirons que par la force ; il pourra, s'il le veut, nous transporter dans la rue de la même manière que nous avons transporté les blessés français du champ de bataille à notre couvent pour les soigner ; comme cela le contraste sera plus frappant...

» Les Religieuses Clarisses de S... »

Nous faudrait-il assister les bras croisés à ce spectacle ? Ces religieuses qui ont transporté de leurs frêles mains les blessés français, qui les ont nourris en mourant de faim, qui les ont couchés en se privant de paillasse et de couverture, quelqu'un se chargera-t-il de les traîner dans la rue ? Pas d'anciens combattants, je suppose. Et vous entendez les ricanements du monde entier apprenant ce bel exploit ? Non seulement du monde catholique stupéfait et consterné, mais de l'Angleterre et de l'Amérique, mais de l'Allemagne même. Où serait cette liberté au nom de laquelle s'est faite la Révolution ? Où serait cette humanité dont nous avons la bouche pleine quand il s'agit de nos ennemis ?

Les couvents de Clarisses sont généralement d'une pauvreté lamentable. Les femmes qui s'y rassemblent pour prier maintiennent chez nous un peu de cette vie intérieure si compromise et bousculée aujourd'hui, et sans quoi rien, pourtant, ne s'est jamais accompli de grand, ni de noble, ni de généreux, ni de poétique, ni de bienfaisant dans le monde. Elles ont réduit la matière au minimum. Quand elles n'ont plus rien, elles sonnent tout doucement leur cloche. De braves gens comprennent leur détresse et leur envoient un peu de pain en échange de leur mystique et précieuse intervention.

Cette fois, la cloche sonne à grandes volées. C'est la faim des âmes qu'elle sonne. Tous ceux qui ont une âme — et pas seulement ceux qui ont une âme religieuse — l'entendront.

VII. — La vie surnaturelle.

Si j'ai tiré du *Livre d'Or du Clergé et des Congrégations* des exemples, si j'ai cité des noms et résumé en quelques traits hâtifs des biographies de la guerre, ce n'était que pour mieux fixer l'attention. Elle s'égare si vite quand elle se détourne des visages ! Pour se fixer, il faut qu'elle soit retenue précisément par cette flamme qui court sur un front ou sur des lèvres, qui luit au bord des yeux. Mais ces noms, je les ai dû cueillir presque au hasard, et uniquement dans le premier volume, seul entièrement imprimé. Il s'arrête à la lettre K. L'alphabet ne choisit pas. Sur 12 000 notices que j'ai parcourues, en ai-je retenu plus de cent ?

Evoquons pieusement la foule anonyme de ces 23 418 prêtres, de ces 9 281 religieux, de ces 12 554 religieuses qui ont apporté aux armées, dans les ambulances, dans les hôpitaux, avec leur dévoue-

ment et leur zèle, une vie surnaturelle. Vie surnaturelle dont on peut bien s'affranchir dans les circonstances ordinaires, dont on sent le rayonnement et la caresse quand la chair crie et quand le cœur se serre, dans l'horreur sanglante et la menace de la nuit. Alors l'homme intérieur apparaît : il entend le langage qui vient de plus loin, et d'au delà de sa misère, et qui lui parle de devoir, de sacrifice, de renoncement, d'acceptation. Sa douleur prend un sens. Il ne souffrira pas, il ne mourra pas en vain. Ces prêtres penchés sur les agonies, bénissant la terre qui reçoit les morts, soutenant ou portant les blessés, accompagnant les combattants ou prenant place parmi eux, il faut bien qu'ils soient eux-mêmes soutenus par une force mystérieuse pour qu'ils s'oublient quand la mort trace autour de chacun son cercle d'isolement.

Ils ont été cela. Maintenant ces textes, ces documents officiels fixent à jamais leur conduite dans la tourmente qui menaça pendant plus de quatre ans notre existence nationale. Textes et documents officiels qui ne donnent de toute évidence qu'une bien faible image de la réalité.

La guerre a charrié à la fois tous les bons et tous les mauvais sentiments humains. La vanité, l'amour-propre, l'intrigue, peu à peu, après la période quasi mystique de 1914, ont reparu. Or, ces hommes, sortis de leur cellule ou de leur presbytère, désaccoutumés des préoccupations de carrière, n'étaient pas aptes à tirer parti de leur valeur. Il a fallu qu'on les sortît de l'ombre. Nul doute qu'on les dut chercher un à un pour les mettre en évidence, pour les citer, pour leur donner des galons. Ils se sont, la plupart du temps, dérobés, tout comme ce petit paysan qui me disait un jour en riant qu'il ne travaillait pas dans les citations. Le *Livre d'Or* a été écrit presque malgré eux. Il a fallu pour le rassembler une patience inouïe, car ils s'y prêtaient mal et tenaient peu à y figurer. Il a fallu leur opposer un intérêt, un but religieux qui les dépassait tous.

Ce but religieux ne pouvait être, quand l'ouvrage fut entrepris, que la constitution d'archives destinées plus tard à l'histoire. Il ne serait plus possible, quand on rassemblerait les documents de la guerre, de méconnaître la part du clergé catholique. Mais les temps ont marché. L'union sacrée, conclue dans le sang et sous la menace de l'ennemi, a été rompue. Des paroles sacrilèges ont été prononcées. Dès lors, la publication du *Livre d'Or* vient à son heure. Il barre la route à toutes expulsions éventuelles. Il rend inexécutables toutes mesures de rigueur. Comment invoquer des lois de circonstance, jamais intangibles, en présence du fait de guerre ? Prêtres, religieux ou religieuses, qu'ils fussent en France ou hors de France, tolérés ou chassés, ont tous couru à leur poste dans le danger. On ne peut les renvoyer ni les méconnaître, le danger éloigné. Nous serions alors la risée du monde. Ceux qu'on vit passer en août 1914 aux frontières d'Espagne, d'Italie, de Belgique, aux ports de Douvres ou de Folkestone, comment les verrait-on maintenant s'en aller ? Ils se sont soumis à la grande loi, à la loi essentielle, celle qui réclame la vie pour le bien de tous et la durée du pays.

Mais le *Livre d'Or* nous adresse encore d'autres paroles. Jamais on n'avait poussé aussi loin que dans la dernière guerre la puissance des armements. La prétendue civilisation avait donné toutes ses inventions et ses raffinements pour perfectionner l'art de détruire. Elle avait multiplié les engins sur terre, dans les airs et dans la mer. Elle avait répandu les poisons, supprimé les distances, combiné les explosifs. Il semblait que la force matérielle dût tout emporter et tout écraser. Et pourtant, que restait-il, en fin de compte, quand les destructions paraissaient définitives ? Un homme dans un trou. L'homme de la Marne. L'homme de Verdun. L'homme de la campagne de France. Un homme ? Plus et moins ensemble.

Que pouvait être un pauvre petit corps fragile, si vite percé par les balles ou déchiqueté par les obus, en face du déchaînement de toutes ces dominations infernales ? Rien, sans ce qu'il contenait. Et ce qu'il contenait, c'était une âme, maîtresse de ce corps, l'obligeant à demeurer, l'obligeant à marcher, maîtresse de l'espace, maîtresse du temps, maîtresse de la victoire, maîtresse du monde. « Les héros, où sont-ils, se demandait l'un d'eux, le capitaine Belmont, tué à l'Hartmann. Ils n'ont ni galon ni médaille ; ils sont invisibles et innombrables ; chaque jour ils renouvellent sans bruit leur sacrifice admirable. Personne ne les regarde ni ne les aime ; ils le croient du moins, parce qu'ils ne peuvent pas deviner. Il faut aller, ils vont ; il faut souffrir, ils souffrent ; ils sont blessés, ils meurent ; leurs corps parfois sont abandonnés, perdus, anéantis, personne n'est là pour voir, pour savoir, pour comprendre... » Personne ? Le prêtre est là. Il fut là sur tous les champs de bataille. Il sait, lui, que l'âme est la maîtresse du monde, de la victoire, du temps, de l'espace, que l'âme est la maîtresse du corps. Il sait qu'un peuple vaut ce que vaut une âme. Cette âme, il la veut, il la désire, il la convoite pour l'offrir à Dieu. Il n'y a pas de grand peuple sans la vie surnaturelle...

HENRY BORDEAUX,
de l'Académie française.

BIBLIOGRAPHIE

Les Symboles de l'Ancien Testament, par D. BUZY. — Un vol. in-12 de VI-423 pages. Gabalda, Paris. 1923.

« Sur Les Symboles de l'Ancien Testament et principalement des Prophètes, le P. Denys Buzy a composé un beau livre, très substantiel. J'ai beaucoup goûté le chapitre préliminaire où l'auteur, d'une part, note les observations concernant le nom, la nature, la réalité, la publicité, l'efficacité des symboles, et, d'autre part, groupe les remarques relatives à la méthode d'exégèse symbolique. Ce chapitre a été rédigé avec un grand bon sens et une claire logique : l'écueil était de s'embrouiller sous le fatras des observations qui peuvent naître d'un sujet aussi vaste et de situation assez complexes ; le P. Buzy a su l'éviter avec un bonheur enviable. Je regrette seulement qu'en définissant le symbole : *un signe, acte ou vision, ayant pour but de présager un événement futur*, il ait introduit la notion *de futur* ; le premier symbole d'Osée ne rentre plus dans cette définition, puisqu'il symbolise l'infidélité *actuelle* d'Israël. [...]

» Mais ce qui intéresse le plus dans ce chapitre préliminaire, c'est la recherche des critériums qui permettent de discerner un symbole réel d'une simple parabole. Le P. Buzy rejette à bon droit le critérium *esthétique*, critère qui demeure négatif et par trop subjectif. Le critérium de l'*impossibilité* ne peut servir qu'à discerner le caractère irréel de certains symboles ; lui aussi est négatif. Le critérium de l'*efficacité* fournit en faveur de la réalité du symbole une bonne présomption : un symbole qui pour être plus efficace, plus impressionnant, demande à être réalisé a toute chance d'avoir été réel, mais la présomption ne saurait constituer une règle absolue

et universelle. A défaut d'un critérium infaillible, où trouver une règle qui nous mette à même de discerner le symbole véritable de la pure fiction ? « Elle n'est pas à chercher ailleurs que dans les *indications formelles du texte sacré.* Tantôt le prophète nous avertit qu'il a été favorisé d'une vision : croyons-le sur parole, et gardons-nous de prêter la réalité à des scènes qui n'ont pas été traduites en actes. Tantôt il nous avertit qu'il a réalisé un symbole : n'allons pas lui infliger un démenti, et interprétons ce tableau comme un acte dûment accompli. » (P. 17). Quand ces indications manquent, on peut les combler par l'analogie des autres symboles appartenant au même cycle et par les critériums partiels déjà signalés (impossibilité, efficacité). « Un symbole non réalisable doit être tenu pour une fiction, qu'il s'agisse d'une impossibilité physique ou d'une impossibilité morale. Toutes choses égales d'ailleurs, un symbole auquel la fiction enlèverait son intérêt ou son efficacité doit être de préférence regardé comme réel. » (P. 19.) — Ces règles, le P. Buzy les complète par ces deux constatations : « 1° Lorsque l'enseignement symbolique ne s'adresse qu'au prophète, il est toujours contenu dans une vision. 2° Lorsque l'enseignement est destiné à la multitude, la vision est généralement remplacée par un acte, à moins que celui-ci ne soit impossible ou inutile. » (P. 21.)

» La section consacrée à la question de la méthode d'exégèse symbolique (pp. 22-32) applique aux symboles la méthode qui sert à l'interprétation des paraboles et que le P. Buzy a exposée longuement déjà dans la *Revue Biblique* (1). Cette méthode se ramène à ce principe très simple : « Le symbole n'étant comme la parabole qu'une comparaison développée, il n'y a qu'à le ramener aux deux termes d'une comparaison pour que le symbolisme jaillisse de ce rapprochement. » (P. 23.) Le P. Buzy recommande, en outre, de ne pas procéder *a priori*, ou de supposer des traits sous-entendus, de tenir compte à la fois du tableau et de son application, de ne pas transporter à d'autres prophètes les conclusions obtenues pour l'un d'eux, de ne pas confondre les développements formés par le prophète avec le symbole même.

» Je ne pense pas que le P. Buzy soit dupe de cette synthèse. Elle lui apparaît certainement négative aussi bien que positive. Négative, en ce qu'elle rejette surtout l'apriorisme, qu'il s'agisse de déterminer le symbole et son réalisme, ou qu'elle serve à fixer le terme auquel s'applique le symbole. Positive, en ce qu'elle vise à mettre en première valeur le texte et le contexte et à juger d'après les paroles mêmes du prophète ce qu'il a voulu dire, faire et signifier. La méthode qu'il préconise est un appel à une saine interprétation dégagée de tout subjectivisme. Et je ne puis assez le féliciter de ce point de vue où il s'est placé.

» Peut-on conclure de là que le P. Buzy est un partisan du réalisme des symboles de l'Ancien Testament ? Je ne le crois pas. Il est partisan de ce à quoi aboutit son exégèse. Cette exégèse aboutit-elle à la réalité des actions des prophètes ? Alors il est réaliste. Cette exégèse montre-t-elle l'irréalité des symboles ? Alors il est idéaliste, si l'on me permet ces vocables. En fait, l'exégèse ayant comme résultat de montrer que telle action a, selon toutes vraisemblances, été réalisée et que telle autre n'a pas pu l'être, le P. Buzy, au terme de son analyse, où je me plais à signaler beaucoup de nuances et de souplesse, est réaliste ou antiréaliste, suivant le cas.

» Mais voici où se trouve la pierre d'achoppement : certains symboles avaient été considérés jusqu'à présent par nombre de commentateurs comme irréels ; le P. Buzy y voit au contraire des actions qui ont été vraiment exécutées : réelles, les aventures familiales d'Osée ; réelles, les démonstrations que fait Isaïe dans un costume sommaire ; réelles, certaines manifestations de Jérémie, comme l'enfouissement de sa ceinture à l'ouady Fara, ou encore la mise sur ses épaules d'un joug de laboureur ; réels encore, les actes symboliques d'Ezéchiel (cordes, mutisme, croquis du siège de Jérusalem, immobilité sur le côté, nourriture rationnée, pain composite, galette souillée, cheveux du prophète, bagage d'exilé, les deux chemins, mort et femme d'Ezéchiel, les deux bâtons). [...] — P. SYNAVE. » (*Revue des sciences philosophiques et théologiques*, janv. 1924, pp. 96-98.)

(1) D. BUZY : « Pour commenter les paraboles évangéliques », dans *Revue Biblique*, 1916, pp. 406-422 ; « Enseignements paraboliques », dans *Revue Biblique*, 1917, pp. 168-207.

Le droit, la justice et la volonté, par GEORGES RENARD. — Un vol. 19 × 12 cm. de XII-344 pages. Librairie de la Société du Recueil Sirey, 22, rue Soufflot, Paris.

« Sous ce titre, notre ami Georges Renard, professeur à la Faculté de Droit de Nancy, vient de réunir douze conférences données, durant l'hiver dernier, à des étudiants et au public.

» Elles répondent à cette double question : Qu'est-ce que le Droit ? Quelle est la valeur de la science juridique ?

» Le vulgaire se figure que « le Droit, c'est la loi » ! Comme si, au-dessus de la volonté des législateurs, il n'existait point une justice suprême ! Comme si la justice n'était rien autre chose que l'équilibre fortuit et instable des appétits rivaux ou un mythe sentimental, bienfaisant peut-être, mais inconsistant ! Il faut en finir avec pareils préjugés qui n'ont que trop longtemps encombré nos écoles de Droit.

» La loi n'est que l'interprétation d'une justice antérieure, et le législateur n'est qu'un interprète, entre beaucoup d'autres, d'une norme qu'il n'a point le pouvoir de transgresser.

» Sans doute, la loi édictée par le Gouvernement établi doit être présumée conforme à cette justice ; elle ne peut pourtant prévaloir en définitive contre la Justice. Dans le conflit du droit positif et du droit naturel, la victoire doit demeurer à ce dernier. La loi juste doit être obéie non par crainte du gendarme, mais par devoir de conscience. Aucune obéissance n'est due à la loi injuste...

» Tel est l'enseignement de la philosophie traditionnelle. Longtemps les jurisconsultes l'ont perdu de vue. Fascination du droit romain, fascination de la philosophie révolutionnaire, fascination du positivisme d'Auguste Comte, d'Emile Durkheim et de Léon Duguit ; ils ont donné dans toutes les illusions, depuis le mysticisme le plus étrange jusqu'au matérialisme destructeur de l'idée même de Droit.

» Georges Renard appartient à la phalange des maîtres qui, sous l'impulsion de M. Hauriou, l'éminent doyen à la Faculté de Droit de Toulouse, et de son propre beau-frère et doyen M. François Gény, ont entrepris de rétablir la science juridique sur ses bases métaphysiques. Mais, tandis que ses aînés ont écrit de préférence pour les hommes du métier, Georges Renard a voulu faire œuvre de large propagande. Il s'est appliqué à rendre accessible à tous l'enseignement des grandes vérités philosophiques auxquelles s'appuie nécessairement tout ordre juridique : le commerce privé et les rapports administratifs, le gouvernement intérieur des nations et les relations des Etats entre eux.

» Car le Droit, dit-il, est un comme la Justice ; ses disciplines multiples ne se diversifient que sur le plan superficiel de la technique ; elles se remembrent sur le plan profond de la moralité.

» La science allemande répugne à cette pénétration ; aussi, dans son ensemble, elle nie le droit naturel. Il n'y a peut-être point de Codes mieux rédigés, au point de vue de la technique, que ceux de l'Allemagne ; il n'y a point de conception du Droit plus lamentable que celle de ses juristes... — JACQUES DERVAL. » (*Aube Nouvelle*, oct. 1924, pp. 274-275.)

VERS L'UNION DES ÉGLISES

Notes sur l'Église anglicane et sa crise actuelle

(*Suite.*) (1)

L'anglo-catholicisme.

Le 1er septembre 1839, Newman, consulté par Manning, sur le cas d'une dame tentée de se faire catholique romaine, lui répondait par une lettre où nous lisons ces lignes : « ... Nous devons dire hardiment à la fraction protestante de notre Eglise : « Vous êtes cause de tout ceci ; vous devez faire » des concessions, être conciliants ; vous devez rendre » l'Eglise plus efficace, plus conforme aux besoins » du cœur, plus appropriée aux besoins extérieurs. » Donnez-nous plus de services divins, plus de vête» ments et d'ornements religieux ; donnez-nous des » monastères ; donnez-nous les signes d'un carac» tère apostolique, les gages que l'Epoux du Christ » est parmi nous. Jusque-là, vous aurez de conti» nuelles sécessions vers Rome... » (2)

Ces lignes prophétiques contiennent en germe et par avance toute l'histoire et l'explication des controverses religieuses qui se sont déroulées au sein de l'Eglise d'Angleterre, de 1841 à nos jours. L'histoire du ritualisme, qui tient la scène pendant la seconde moitié du XIXe siècle, a été contée et bien contée par M. Thureau-Dangin et par le P. Ragey (3). Il nous reste à donner un aperçu de l'anglo-catholicisme, héritier direct du ritualisme et qui fait actuellement beaucoup parler de lui en Angleterre.

L'anglo-catholicisme et le Mouvement d'Oxford.

Les anglo-catholiques se glorifient d'être les descendants des grands Tractariens (4): Newman, Pusey, Keble ; et, de fait, si on réfléchit un instant, le Mouvement d'Oxford ne pouvait pas ne pas faire naître le besoin d'une rénovation du cérémonial qui a été la caractéristique du ritualisme, puis le désir de se rapprocher en tout, même par la doctrine, de l'Eglise romaine, qui distingue les adeptes de l'anglo-catholicisme en ce premier quart du XXe siècle.

Les *Tracts* n'éveillaient-ils pas la curiosité des choses catholiques et le souhait de se rattacher aux traditions d'avant la Réforme ? Ne ravivaient-ils pas le sens perdu du symbolisme liturgique, la notion du surnaturel et du mystère, surtout la foi à la Présence réelle et la pensée de rendre au sacrifice des autels l'honneur et l'éclat qui lui étaient dus ?

Or, comme les églises froides et dépouillées du protestantisme anglican se prêtaient mal à satisfaire ces aspirations catholicisantes ! Plus d'autel, dans ces églises, qui pût rappeler l'idée du sacrifice, mais, perdue derrière les bancs à dossier des fidèles et presque inaperçue, une simple table de bois où l'on prenait un repas commémoratif de la passion du Sauveur.

Les chefs du Tractarianisme restèrent cependant étrangers aux débuts du ritualisme ; Pusey ne lui donna son nom qu'en 1866. Il y eut tout d'abord une différence très nette, presque tranchée, entre les grands *scholars* d'Oxford qui avaient lancé le *Movement* et le soutenaient de leurs publications savantes, et les clergymen ritualistes qui, dans les paroisses de banlieue, propageaient le renouveau liturgique. Les uns étaient des universitaires graves, mesurés, solennels, qui s'adressaient à une élite ; les autres étaient des hommes d'action, munis d'un bagage scientifique modeste, mais animés d'un zèle ardent, intrépide, qui ne craignait ni la raillerie ni les persécutions, et ces apôtres s'adressaient au peuple des quartiers ouvriers. Leur action devait conserver longtemps ce caractère démocratique. Ils avouent eux-mêmes que dans leur armée la bataille est livrée par les soldats. Aucun chef parmi eux n'a réussi à s'imposer, et celui de leurs hommes qui s'est le plus signalé à l'attention est un simple prêtre de paroisse resté jusqu'à la fin de sa vie vicaire coadjuteur (*assistant curate*): nous avons nommé Arthur Henry Stanton (1). Un peu avant lui Mackonochie et après lui Dolling se sont distingués moins par leur science livresque que par les initiatives et les succès de leur apostolat dévoué.

Cependant, à l'heure actuelle, l'armée anglo-catholique compte des champions dans tous les milieux ; on le verra plus loin par le récit du congrès qu'elle a tenu à Londres en 1923. Sur 23 *papers* ou rapports lus aux séances d'études, neuf portent la signature d'*Oxfordmen* ou de professeurs qualifiés, parmi lesquels figure le nom bien connu de Charles Gore (2), en qui l'Eglise anglicane voit une de ses lumières.

---

(1) Voir le début de ce dossier dans *D. C.*, t. 12, col. 673-702 et 1139-1151.

(2) THUREAU-DANGIN, *La Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle*, tome Ier, p. 185.

(3) *La crise religieuse en Angleterre.* Le même auteur a aussi écrit *Les Missions anglicanes* et *L'Anglo-catholicisme.*

(4) Les Tractariens, on le sait, sont ainsi nommés du mot *tract*, forme d'apostolat religieux et doctrinal à laquelle ils recouraient fréquemment. Remarquons, toutefois, que par « tract » les Anglais désignent des études qui, toutes brèves soient-elles (*short treatises*), ne sont pas, comme en France, de simples feuilles volantes.

(1) Fils de Charles Stanton, d'Upfield (Gloucestershire), Arthur Henry fit ses études à Rugby et à Trinity College (Oxford), où il conquit son doctorat (M. A.). L'église de St Albans, Holborn, fut ouverte en 1862 ; le jeune clergyman y fut *curate* depuis cette date jusqu'à sa mort, le 28. 3. 1913.

(2) Charles Gore, né en 1853, est fils de Charles Alexandre Gore et de la fille du 4e comte de Bessborough, veuve du comte de Kerry. Elevé à Harrow et Balliol College (Oxford), où il conquit ses grades en lettres (M. A.) et en théologie (D. D.), le Rev. Gore fut successivement agrégé à Trinity College (Oxford), sous-directeur de Cuddesdon College, bibliothécaire de Pusey Library (Oxford), *vicar* de Radley, chanoine de Westminster Abbey (1894-1902), supérieur de la communauté de la Résurrection à Mirfield, bishop de Worcester (1902-1904), de Birmingham (1905-1911), d'Oxford (1911-1919). (Cf. aussi *D. C.*, t. 11, col. 137, note 1). Directeur de *Lux Mundi*, où il publia, en 1890, *The Holy Spirit and Inspiration*, il est l'auteur d'ouvrages théologiques importants, dont voici les principaux : *The Church and the Ministry*, 1889 ; *Roman Catholic Claims*, 1889 ; *Leo the Great*, 1890 ; *The Mission of the Church*, 1891 ; *Bampton Lectures*, 1891 ; *Dissertations*, 1895 ; *The Creed*

Tribulations, puis succès des Ritualistes.

Mais ce succès, ils l'ont acheté au prix de longues persécutions, qui ne sont pas encore complètement terminées. Un groupement *evangelical*, la *Church Association* (1), leur a intenté de multiples procès devant les tribunaux : Cour des Arches, Conseil privé, Chambre des Lords (2). Ils ont été souvent condamnés, astreints à payer les frais ruineux des p cédures, dépossédés de leurs bénéfices, jetés prison ; ils ont montré tant de courage et de té cité qu'ils ont fini par gagner en partie leur ca devant l'opinion publique. Le *Public Worship Reg lation Act*, cette loi forgée contre eux en 1874 qui attribuait la connaissance des délits cultuels première instance à un tribunal diocésain releva de l'évêque, et la sentence en appel à un ju laïque nommé par les deux archevêques d'York de Cantorbéry (1), s'est émoussée à force de l être appliquée. On a renoncé en partie (2) à

---

of the Christian, 1895 ; *The Sermon on the Mount*, 1896 ; *The Epistle to the Ephesians*, 1898 ; *Prayer and the Lord's Prayer*, 1898 ; *Epistle to the Romans*, 1899 ; *The Body of Christ*, 1901 ; *Spiritual Efficiency*, 1904 ; *The Permanent Creed*, 1905 ; *The New Theology and the Old Religion*, 1908 ; *Orders and Unity*, 1910 ; *The Question of the Divorce*, 1911 ; *The Religion of the Church*, 1916 ; *The Epistles of St John*, 1920 ; *Christian Moral Principles*, 1921 ; *Belief in God*, 1921 ; *The Deity of Christ*, 1922.

(1) La *Church Association*, fondée en 1865 pour endiguer les progrès du ritualisme, groupait les éléments *Low Church* et se donnait pour mission de combattre les tenants du culte nouveau par tous moyens, même par des mesures de coercition, notamment les poursuites judiciaires. Elle a même mérité à l'époque le surnom de *Persecution Company Limited*. Son siège actuel est 13-14 Buckingham Street, W. C. 2 ; son secrétaire, le capitaine J. W. D. Barron.

(2) Les tribunaux compétents en matière cultuelle étaient primitivement : 1. le tribunal de l'archidiacre (*archdeacon's Court*), où siégeait l'archidiacre ou, à son défaut, un official qu'il nommait pour le remplacer ; cette juridiction, la plus humble, était parfois exclusive de celle du *bishop*, parfois marchait de pair avec elle ; Henri VIII (statut 24, c. XII) décida qu'on pourrait faire appel de la sentence de l'*archdeacon* à celle du *bishop* ; 2. le tribunal du *bishop* (*consistory Court*, *chancery Court*), avec juridiction sur toutes les causes ecclésiastiques du diocèse, et comme juge ordinaire le chancelier de l'évêque ou son substitut ; on pouvait faire appel des sentences rendues à l'*archbishop* de la province ; 3. La Cour des Arches (*Court of Arches*), ainsi appelée parce qu'elle s'est tenue longtemps à St Mary-le-Bow (*Sancta Maria de Arcubus*), célèbre par les arcs-boutants de son clocher et par les arceaux de pierre sur lesquels fut bâtie l'église du XIe siècle détruite par le grand incendie de Londres, en 1666 : c'est la Cour d'appel de la province de Canterbury, présidée d'abord par le premier official des Arches, plus tard par le *dean of the Arches* ; 4. la Cour des exempts (*Court of peculiars*), annexée à la Cour des Arches, dont la juridiction s'étendait à St Mary-le-Bow et à douze autres paroisses du diocèse de Londres exemptes de l'autorité de l'Ordinaire, et à toutes les autres paroisses de la province de Canterbury exemptes de l'autorité épiscopale ; le juge s'appelait le *dean of the Arches* ; on en appelait de sa décision à celle du premier official ; plus tard, les deux charges furent réunies, et l'appel se fit au Pape ; Henri VIII y substitua un appel au roi d'Angleterre dans sa chancellerie. Citons enfin en matière testamentaire la *prerogative Court* : l'*archbishop* de chaque province nommait un juge qui appelait à son tribunal les procès concernant les testaments quand le décédé possédait dans deux diocèses différents des biens meubles d'une valeur d'au moins cent shellings ; l'appel traditionnel au Pape fut supprimé par Henri VIII et remplacé par un appel au roi (statut 25, c. XIX).

Des modifications nombreuses ont eu lieu depuis que l'Eglise d'Angleterre est séparée du Saint-Siège. L'appel au Pape étant supprimé, Henri VIII créa une sixième Cour de justice ecclésiastique (*Court of delegates*), où en son nom des juges commissionnés par lui (*iudices delegati*), et la plupart laïques, jugeraient en dernier ressort les personnes et les causes ecclésiastiques ; bientôt, une Commission (*Commission of reviews*) fut chargée de reviser les sentences de cette sixième Cour. Elisabeth créa la *Court of the King's high Commission in cases ecclesiastical*, qui jugeait en appel les « erreurs, hérésies, schismes, abus, offenses, mépris et énormités » : ce dernier tribunal commit, spécialement contre les catholiques, des violences inouïes ; Charles Ier le supprima (statut 16, c. XI). La Cour des Arches perdit aussi son juge ecclésiastique, qui fut remplacé par un laïque.

Guillaume IV (statuts 2 et 3, c. XCII, et 3 et 4, c. XLI) transféra les causes ecclésiastiques en appel au Com judiciaire du Conseil privé (*judicial committee of Privy Council*), tribunal purement civil et même à t dance politique (cf. *D. C.*, t. 12, col. 680, note 1). C tains procès aboutissaient à la Chambre des Lords, siége comme Cour suprême de Cassation. (Cf. JOHN WIL WILLIS, *Cathol. Encyclop.*, t. 9, p. 70 ; FRANCIS AVELI *Cath. Enc.*, t. 1er, p. 695.)

(1) Actuellement c'est le *Right Worshipful* (Très hon rable) Sir Lewis Tonna Dibdin, D. C. L. (docteur en dr civil). Né le 19. 7. 1852, fils d'un clergyman, a étu à St John's College (Cambridge), où il conquit la maîtri puis a été inscrit au barreau de Lincoln's Inn en 18 Marié en 1881 à Marianne Aubrey Pinder, fille d'un cl gyman, il fut nommé en 1901 conseiller du roi et c chevalier en 1903. Successivement chancelier des div diocèses de Rochester, d'Exeter, de Durham, conseil l'*attorney-general* pour les fondations charitables, memb des Commissions royales sur la discipline de l'Eglise, s le divorce, juge à la Chancery Court d'York, prem commissaire des biens d'Eglise, Sir Lewis est à la f juge des Cours provinciales de Canterbury et d'York doyen de la Cour des Arches. Membre de l'Athenaeum du conseil de Lincoln's Inn, il a publié plusieurs ouvra de droit ecclésiastique. Sa résidence officielle est à Mort Tower, Lambeth Palace.

(2) Nous disons « en partie », car les procès antiritu listes sont encore chose bien connue du public angla M. G. Coolen a raconté dans le détail (*Revue pratiq d'Apologétique*, 1. 12. 20 ; 15. 12. 20 ; 1. 1. 21) poursuites intentées et la destitution infligée au Rev. Sa dys Wason, *curate* (vicaire) de Cury, diocèse de Tru et au Rev. Reginald Wynter, *vicar* (curé) de St John Taunton, diocèse de Bath and Wells, coupables tous de d'avoir introduit l'usage de la bénédiction du Saint-Sac ment dans leurs paroisses. Il est vrai que dans ces de cas récents le tribunal qui a instrumenté est une sorte d'o cialité épiscopale, la *Bishop's consistory Court*.

MM. Wason et Wynter ne seront pas les dernières v times de ces poursuites. La presse londonienne a na tout au long les démêlés du recteur de St Magnus-t Martyr (Lower Thames Street, E. C. 3, Londres) av plusieurs de ses paroissiens et ses procès d'abord devant chancelier du diocèse de Londres, M. Francis Henry Lau celot Errington (né en 1854, fils d'un général, marié 1884 à Louisa Parnell, fille du 3e baron Conglet étudiant à Hertford College, Oxford, inscrit en 1882 barreau, successivement chancelier des diocèses de Rochest de Bath et Wells, de Newcastle, de Londres en 19 membre du conseil de Lincoln's Inn et de l'Athenaeu lieutenant-colonel pendant la Grande Guerre, auteur d' commentaire sur la loi de 1892 concernant la discipline clergé), puis devant la Cour des Arches.

Il s'agissait d'une demande faite par le recteur et *churchwardens* (marguilliers) de l'église de St Magnus-t Martyr à l'effet d'obtenir l'autorisation d'opérer quelq changements et d'ajouter quelques ornements à la église. Les modifications dont il s'agissait consistaient

1) agrandir le sanctuaire ;

2) substituer des chandeliers de bois d'un dessin p approprié aux anciens chandeliers en cuivre ; placer l'autel une croix incrustée de nacre ;

3) élever et restaurer le retable, qui avait été fort muti en compléter l'étage supérieur en y ajoutant les pers nages du crucifiement et les images sculptées des sai patrons des paroisses fusionnées (la paroisse actuelle résu

[pou]rsuivre pour s'être servis de chandelles allumées [et] d'encens, pour avoir célébré la communion debout [et] le dos tourné au peuple, pour avoir mêlé de l'eau [au] vin et pour s'être revêtus d'ornements sacrés.

[...] la fusion de plusieurs anciennes paroisses : St Magnus-[the]-Martyr, St Margaret, New Fish Street et St Michael, [Cr]ooked Lane) et de la chapelle de St Thomas-on-the-[Bri]dge;

[4]) ajouter deux autels, qu'on placerait aux angles que [fon]t les murs Nord, Est et Sud-Ouest des bas-côtés ;

[5]) construire pour ces autels supplémentaires deux [ret]ables où l'on verrait une représentation sculptée de [Sai]nte Marie avec l'Enfant divin (retable du côté Nord), [et] une peinture ou une statue de Notre-Seigneur (retable [du] côté Sud) ;

[6]) placer du verre uni à montures de plomb à deux [fen]êtres ;

[7]) substituer des bancs ouverts aux grands *box-pews* [act]uels ;

[8]) restaurer la chaire autant que possible dans son état [pri]mitif ; placer un crucifix sur la colonne d'en face ;

[9]) remettre les fonts baptismaux dans leur position pri[mit]ive ;

[10]) améliorer l'éclairage ;

[11]) suspendre aux murs des tableaux communément [ap]pelés « stations (du chemin) de la croix » ;

[12]) suspendre à un endroit convenable un tableau de [Sai]nte Marie avec le saint Enfant.

[I]l y avait opposition de la part de M. W. C. W. Vincent, [sur]tout à propos des deux autels supplémentaires, du [cru]cifix en face de la chaire, des « stations de la croix » [et] de l'icone ou tableau de la Sainte Vierge. Selon lui, il [éta]it fort probable que ces ornements serviraient à un [usa]ge superstitieux, vu la grande place donnée dans cette [égl]ise aux dévotions en l'honneur de la Vierge Marie : [« D]ans la série des offices qui ont été célébrés du [..]novembre 1923 au 23 mars 1924, disait-il, on constate [qu]e l'exposition du Saint Sacrement a eu lieu deux ou [tro]is fois par semaine ; beaucoup des offices annoncés [éta]ient en l'honneur de la Vierge Marie et intéressaient la [con]frérie de « Notre-Dame du *Salve Regina* », confrérie [qui] existait avant la Réforme et qu'on a ressuscitée dans [la] paroisse. Le 26 novembre 1923, il y a eu « vêpres [s]olennelles, matines et laudes des défunts et obit pous tous [l]es confrères et consœurs trépassés » ; on a chanté le [*Av*]*e* et dit une messe mensuelle de la Sainte Vierge. [Un] petit autel portant une statuette de la Vierge sert de [cha]pelle aux membres de l'association ; on y brûle des [ch]andelles bleues et blanches, on y chante des hymnes. »

[D]ans sa sentence, le chancelier du diocèse de Londres [ac]cordait en général les autorisations demandées ; en par[tic]ulier, il permettait le crucifix, mais il refusait d'ap[pro]uver le chemin de croix, parce que d'origine purement [ro]maine et « lié avec des exercices de dévotion d'origine [ill]égale ». Sur les deux autels supplémentaires, il n'auto[ris]ait que celui du côté Nord ; il permettait l'icone de [Sai]nte Marie, mais sans autel et sans rien qui pût prêter aux [dé]votions. Il émettait, en terminant, un vœu : « Ne [ser]ait-il pas possible de prévoir en cette église au moins [un] service dominical qui n'offense pas par sa forme exo[tiq]ue la conscience ou les préjugés d'un certain nombre de [par]oissiens ? » Par ailleurs, il suggérait à ces paroissiens [de] ne pas mettre tout leur zèle à découvrir la « main [cac]hée » (la petite bête) dans des offices qui peuvent [prê]ter à critique au point de vue de l'agencement, mais [qu]i ont au moins ce mérite de viser à introduire dans la [...] des fidèles un esprit de dévotion et de ferveur religieuse. [(Cf]. *Times*, 14. 4. 24.)

Mais les opposants ne se tinrent pas pour battus. Ils [fir]ent appel de la sentence du chancelier devant le *dean* de [la] « Court of Arches ».

Sir Lewis Dibdin décida que la statue de la Vierge devait [dis]paraître de l'église, à cause du danger de superstition et [d']idolâtrie qu'elle faisait courir, chose clairement affirmée [pa]r le vingt-deuxième article de la doctrine anglicane. « Et ce danger d'idolâtrie existe clairement, parce qu'il [est] prouvé que, dans la paroisse anglicane de St Magnus-[the]-Martyr, il s'est fondé une certaine confrérie religieuse [sur] le modèle des confréries d'avant la Réforme ; or, les membres de cette confrérie ont pris l'habitude de faire des prières devant ladite statue. » Il faut donc que la statue disparaisse !

Pour le crucifix, il n'y a pas lieu d'être aussi inexorable. Sans doute, il faut veiller... Si des abus du genre de ceux que la statue de la Vierge a occasionnés se produisaient, on y mettrait bon ordre. Mais enfin, pour le moment, ces abus n'existent pas : donc, on lui accorde les circonstances atténuantes ; on peut le laisser, pour le moment, là où il est. (Cf. *Croix*, 25-26, 12. 24.)

Ce jugement a déplu au pasteur de St Magnus, M. H. J. Fynes-Clinton, qui écrit au *Times* (27. 10. 24) une lettre indignée et d'une doctrine solidement appuyée :

« La question de la légalité des images et de leur usage dans l'Eglise anglicane n'est pas aussi simple que pourrait le faire croire l'article de fond paru dans votre numéro du 22 octobre. Les légistes d'Eglise ont, comme on sait, varié sur le point de savoir si les images sont légales *per se* ; le doyen des Arches vient de déclarer d'une manière définitive qu'elles sont légales *per se* et que leur licéité dépend de la probabilité d'un usage superstitieux.

» La vraie question qui est en jeu est de savoir si l'Eglise d'Angleterre doit accepter une définition de la « superstition » telle que la formulent [des avocats laïques], Lord Penzance et les légistes, ou si elle doit suivre l'enseignement de l'Eglise elle-même donné en 787 au VIIe Concile général de Nicée [décret 7 : cf. DENZINGER-BANNWART, n°s 302-304]. Ce Concile décrète : « Nous définissons avec
» toute certitude que les images vénérables et saintes... de
» Notre-Seigneur..., et de notre Dame immaculée la sainte
» Mère de Dieu..., et de tous les saints..., doivent être
» vénérées... Ceux qui les regardent sont pieusement portés
» à se souvenir de leurs prototypes et à leur donner
» honneur et culte... non pas le culte divin... Et ainsi à la
» sainte croix, aux saints Evangiles et autres véné-
» rables mémoriaux on peut offrir l'encens et les lumières
» pour leur faire honneur, ainsi que c'était la coutume
» chez les anciens... Telle est la tradition de la sainte
» Eglise catholique...

» En conséquence, ceux qui osent penser ou enseigner
» autrement, ou mépriser la tradition ecclésiastique pour
» suivre les impies hérétiques..., ou rejeter de l'Eglise les
» Evangiles, la croix, les images et les reliques..., s'ils sont
» évêques ou clercs nous ordonnons de les déposer, et s'ils
» sont laïcs qu'ils soient excommuniés. »

» Pour des catholiques [il veut dire anglo-catholiques], le jugement de la Cour des Arches, qui est en contradiction formelle avec un Concile général et avec l'enseignement constant de l'Eglise, ne peut être considéré que comme une sentence hérétique rendant toute la province de Canterbury complice du déshonneur qu'elle inflige à la Mère de Notre-Seigneur. »

Le *Times* du 30. 10. 24 publiait une réplique suggestive, datée du 28 octobre, du Rev. Henry Edward Nolloth (né en 1846 à Bexley Heath, élevé à Worcester College, Oxford, D. D., *vicar* de Christ Church, Chesham, et, de 1880 à 1921, de Beverley Minster, co-directeur de la collection *The Lay Folks Catechism*, et membre important, depuis 1901, de la *Early English Text Society*, dont Miss Mabel Day est secrétaire). Pour ce théologien anglican, spécialisé dans l'étude des textes primitifs de la Réforme anglicane, c'est bien à tort que le recteur de St Magnus s'appuie sur le 2e Concile général de Nicée : l'Eglise universelle n'a jamais reçu et approuvé que six Conciles œcuméniques, et parmi les 39 articles, auxquels le Rev. Flynes-Clinton a prêté serment, le 21e dit : « Les Conciles généraux ont erré, même en ce qui concerne Dieu » ; et le 22e : « La doctrine romaine..., soit sur le culte et l'adoration des images et des reliques, soit sur l'invocation des saints, est une vaine et folle invention, qui ne s'appuie sur aucune garantie de la Sainte Ecriture, mais qui répugne plutôt à la parole de Dieu. »

Le Rev. Flynes-Clinton est toujours secrétaire du *Committee on the Relations of the Church of England with the Eastern Churches* ; de 1906 à 1920, il était secrétaire

---

Car telles sont les innovations que, en dépit de l'esprit puritain qui a si profondément pénétré l'Angleterre, le ritualisme anglo-catholique a réussi à s'introduire dans des centaines d'églises angli-

canes. Tout en faisant profession de suivre le *Prayer Book*, il a travaillé à ressusciter les cérémonies dont ce livre ne faisait pas mention et qui lui semblaient impliquées dans son esprit, sinon dans son texte. « Qui ne dit rien consent. » Et ainsi est-on parvenu à cette étonnante transformation qui fait qu'aujourd'hui à Londres il est des églises anglicanes qu'on a peine à distinguer des églises catholiques.

Le crucifix reparaît sur l'autel entouré de cierges ; le pasteur anglican, qui a repris le nom de prêtre, célèbre un office divin qui tient le milieu entre le « service de la communion » (1) et la messe romaine ; assez souvent il porte la chasuble et près de lui le diacre est revêtu de la dalmatique, le sous-diacre de la tunique ; quelquefois même, les chantres s'essayent aux neumes pieux du chant grégorien, tandis que les enfants de chœur, ou les grands jeunes gens qui en remplissent les fonctions, évoluent dans un nuage d'encens (2).

---

général de l'*Anglican and Eastern Churches Association*, qu'il avait fondée ; il fut aussi promoteur et, durant trois ans, directeur de la revue le *Christian East*. Accusé d' « esprit catholique », traité en suspect par les plus influents des dignitaires anglicans, classé par le *Church Times* (27. 6. 24) parmi les *no loyal english Churchmen*, il a dû céder la direction de l'association et de la revue à des anglo-catholiques plus réservés. Il n'en continue pas moins son œuvre de rapprochement de l'Eglise anglicane avec les Eglises schismatiques orientales. En 1922, lors du synode de l'Eglise nationale orthodoxe de Serbie, le patriarche Dimitri lui conféra le titre d'archiprêtre, et le recteur anglican en revêtit publiquement les insignes : la ceinture et la croix.

Il a eu comme prédécesseur, de 1564 à 1566, un ennemi déclaré des traditions ecclésiastiques, le fameux Miles Coverdale, qui est, du reste, inhumé à St Magnus. Né en Angleterre en 1488, ordonné prêtre en 1514, il passa à la Réforme. En 1535, il publia, à Zurich, la première traduction protestante de la Bible en français ; en 1539, la Bible dite de Cranmer ou *Grande Bible* ; de 1557 à 1560, il collabora à la Bible de Genève. Aumônier de Catherine Parr, dernière femme de Henri VIII ; en 1551 évêque intrus d'Exeter, où il se rend très impopulaire ; déposé en 1553 à l'avènement de la reine Marie, réfugié en Danemark et en Suisse, il rentre en 1558, à la mort de Marie, en Angleterre, devient recteur de St Magnus et meurt en 1568.

(1) L'office qui tient lieu de la messe catholique porte dans le *Prayer Book* le titre de « *the order for the administration of the Lord's Supper or Holy Communion* : rituel pour l'administration de la Cène du Seigneur ou Sainte Communion ».

(2) Ce qui est plus surprenant encore, c'est que ce courant ritualiste s'est communiqué même à certains milieux dissidents.

Le Dr William Edwin Orchard, ministre congrégationaliste depuis 1914 de la King's Weigh House Church, Duke Street, à Mayfair, le centre du commerce de luxe à Londres, préconise ce qu'il appelle le « catholicisme libre ». Né le 20. 11. 1877 à Rugby, élevé à l'école communale, puis dans sa famille, il étudia ensuite à Westminster College (Cambridge), fut ordonné à Enfield en 1904, se maria la même année, fut reçu en 1905 bachelier en théologie (B. D.) à l'Université de Londres, docteur (D. D.) en 1909, et depuis il publie des ouvrages religieux très personnels et des volumes de sermons éloquents. Il paraît avoir adopté plusieurs des doctrines catholiques. Il ne semble pas douteux que, postérieurement à la cérémonie d'Enfield, il ait reçu l'ordination sacerdotale de quelque évêque schismatique mais validement consacré. On raconte qu'il se sert d'un livre de prières avec différentes sortes d'offices, depuis le service qui équivaut pratiquement à la messe jusqu'au plus glacial des offices non conformistes. Il dit la messe chaque jour, donne la bénédiction avec le Saint Sacrement et reçoit les confessions.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'une fois par mois ce ministre tient, après le service du soir, un office qui s'appelle « la simple observance de la Sainte Cène », rite conçu sur le type de la « communion no[n] conformiste ». Sans doute le Dr Orchard ne voit-il da[ns] cette fonction que l'agape primitive, et c'est, en eff[et] tout ce à quoi se borne la « communion » dans les Eglis[es] libres. (Cf. *Catholic Herald*, de Londres, 26. 1. 24.)

Progrès de l'anglo-catholicisme.

M. Wynter, l'ancien pasteur anglican déjà nomm[é] converti depuis au catholicisme, décrit ainsi l[es] résultats, immenses autant qu'incontestables, q[ui] ont été obtenus en quatre-vingts ans par le par[ti] anglo-catholique :

Que ces résultats soient magnifiques et de portée con[sidérable], on ne saurait le nier. Excepté le clan extrêm[e] du parti protestant anglican, qui d'ailleurs perd beaucou[p] de son importance (1), il n'y a pas de recoin où [il] n'ait fait sentir son influence bienfaisante. Les évêque[s] ont été contraints de se considérer comme des chefs sp[i]rituels et non pas simplement comme des fonctionnaire[s] de l'Etat. Les églises ont été ornées et embellies. De nom[breuses] confréries pour l'organisation et le développemen[t] de la vie spirituelle sont florissantes. Les missions et l[es] retraites se succèdent sans interruption. Les communaut[és] religieuses des deux sexes sont reconnues et même appro[u]vées par les autorités (2). Des milliers de fidèles regarde[nt]

---

(1) Nous reviendrons plus loin sur ce point. Malg[ré] les tendances romanisantes de divers membres de [la] Haute Eglise, le courant d'opposition au ritualisme re[ste] toujours très puissant. Les décisions officielles reste[nt] uniformément dans le sens protestant ou Basse Eglise. [En] 1909, dans le cas *Bishop of Oxford* versus [*contre*] *Hen[...]* la réserve du Saint Sacrement et la cérémonie de la bén[é]diction sont déclarées illégitimes ; le défendeur, qui [du] reste ne se présente pas, est privé de son bénéfice. [Le] bishop de Zanzibar, dans sa lettre ouverte à son collèg[ue] de St Albans sur le scandale de Kikuyu (cf. *D. C.*, t. [...] col. 697-699), rappelle aussi comment le Dr Langfo[rd] James fut déclaré suspens de tout ministère dans le dioc[èse] de St Albans parce qu' « il avait invoqué Notre-Dame [et] deux autres saints », et comment le bishop avait ajou[té] qu' « il refuserait aussi bien l'ordination que la ju[ri]diction à quiconque se permettrait semblables invocations ». La solution du cas de Kikuyu n'est pas plus favorable [au] ritualisme. On peut même se demander si l'empressem[ent] de plusieurs autorités à discuter la revision du *Pra[yer] Book* ne vient pas du secret dessein de mettre au po[int] la rubrique concernant les ornements pour arrêter défi[ni]tivement les pratiques romanisantes des anglo-catholiqu[es]. (Cf. GERALD SHAUGHNESSY, *Cath. Enc.*, t. 17, p. 641.)

(2) Le Rev. How, supérieur de l'Oratoire du Bo[n] Pasteur (anglican), disait au Congrès de juillet 192[...] « Nous louons Dieu pour ces 1 500 femmes qui se so[nt] dévouées à Le suivre. Quelques-uns parmi nous ont [eu] l'occasion de voir de quelle manière elles sacrifient le[ur] vie et avec quel zèle elles se consacrent à la prière. No[us] louons Dieu pour nos communautés d'hommes. Qui pe[ut] estimer à sa juste valeur la dette que nous avons [envers] Cowley, Mirfield, Kelham, Plaistow Pershore ? Ces homm[es] ont accompli une œuvre héroïque dans le domaine de [la] vie active, mais sans rien retrancher à leur vie [de] prière et de contemplation silencieuse. » (*Report A. C.* [...] pp. 125-126.)

Depuis le mouvement d'Oxford, environ 55 comm[u]nautés de religieuses anglicanes ont été fondées ; on r[en]contre des titres aussi peu protestants que *Sisterhood [of] St Mary the Virgin*, *Community of the Blessed Vir[gin] Mary*, *Holy Name of Jesus*, et même, en 1907, à Cow[ley] (Oxford), une communauté cloîtrée, intitulée *Order [of] the Love of God*. Le *Dictionary of English Church Hist[ory]* va jusqu'à prétendre qu'en 1912 il y a en Angleterre p[lus] de religieuses anglicanes qu'au moment de la suppress[ion] des couvents par Henri VIII : 1 300 contre 745. Le c[ar]dinal Gasquet *Henri VIII and the English Monaster[ies]* (p. 360) indique pourtant 1 560 moniales à l'époque [de] Henri VIII. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la po[pu]lation de l'Angleterre est bien supérieure de nos jour[s à] celle du XVIe siècle. M. H. Cox (*Edinburgh Review*, [...] 1920, cité dans le *Times* du 19. 12. 24) donnait les chif[fres]

l'usage du sacrement de pénitence comme une exigence normale de leur vie religieuse, plusieurs milliers reçoivent la sainte communion chaque semaine, et même la communion quotidienne devient de jour en jour moins rare. A Londres seulement, cinquante églises ont la réserve sacramentelle (1), et dans beaucoup d'entre elles il y a, une ou deux fois par semaine, des exercices publics d'adoration devant le Saint Sacrement en présence des fidèles assemblés, le cérémonial ordinaire de l'Eglise catholique est observé et reçu avec faveur.

Le boulevard de défense de toute cette organisation qui, à l'occasion, se transforme en un puissant moyen d'attaque, est l'*English Church Union* (2) avec ses 50 000 membres, sans compter les sociétés analogues telles que la *Confraternity of the Blessed Sacrament*, la *Federation of Catholic priests*, la *Guild of the Love of God*, et la plus avancée et la plus combative de toutes, la nouvelle *Federation of catholic Laity* (1).

---

suivants : population de l'Angleterre et du pays de Galles en 1701 : 6 millions 45 mille ; en 1801 : 8 893 ; en 1851 : 17 928 ; en 1901 : 32 528 ; en 1911 : 36 070. En 1921, le recensement indiqua 37 885 242 habitants (*Statesman's Year Book for 1924*, p. 13). (Cf. Gerald Shaughnessy, *Cath. Enc.*, *loc. cit.*)

(1) En 1916, une pétition en faveur de la réserve a été signée par 1 000 ministres.

(2) L'*English Church Union*, fondée en 1859 par la concentration de diverses associations locales préexistantes, avait dans son programme « d'apporter conseil et protection à toutes personnes, laïques ou clercs, injustement attaquées ou entravées, en matière spirituelle ». Elle résume aujourd'hui son programme en ces quelques mots : « L'*E. C. U.* a pour but de défendre et de maintenir le caractère, la doctrine et la discipline catholiques [*sic*] de l'Eglise partout où ils sont attaqués. » Elle a pour président d'honneur Charles Lindley Wood, 2e vicomte Halifax (baronetage en 1784, vicomté en 1866), né à Londres le 7. 6. 1839 du 1er vicomte (mort en 1885) et de Mary (fille du 2e comte Grey), élevé à Eton et à Christ Church (Oxford), où il prit son M. A., marié en 1869 à Lady Agnes Elizabeth Courtenay (fille du 11e comte de Devon, morte en 1919), membre de la Commission de l'Eglise anglicane depuis 1886 (sur la famille du vicomte Halifax, cf. aussi *D. C.*, t. 11, col. 136, note 3 ; de nombreux membres de son entourage, chapelains et parents, se sont convertis à l'Eglise catholique ; le 30. 4. 24, M. Reginald G. Webb, M. A., converti lui-même, *curate* à St Joseph's, Brighton, recevait dans l'Eglise une de ses nièces, Miss Adeline Thellusson) ; — pour président actif Antony Ashley-Cooper, 9e comte de Shaftesbury (créé en 1672), né le 31. 8. 1869, petit-fils par sa mère du 3e marquis de Donegall, élevé à Eton et à Sandhurst, héritier de la pairie en 1886, marié en 1899 à la fille du comte Grosvernor et petite-fille du 1er duc de Westminster, général de brigade, gouverneur du comté d'Antrim, chambellan de la reine (1910-1922), majordome de la maison du roi depuis 1922 ; — et pour secrétaire le Rev. Arnold Theophilus Biddulph Pinchard, élevé à Shrewsbury School et à Durham University, ordonné en 1886, recteur de Holy Trinity Church à Buenos-Ayres en 1889, chanoine de Christ Church Cathedral aux îles Falkland, président de la *Church Socialist League* (1909-1911), chapelain à Tanger, *vicar* de St Jude's à Birmingham, fondateur des *Pilgrim Players* et auteur de pièces théâtrales. (Bureaux de l'*E. C. U.* : 31, Russell Square, W. C. 1). — Dès 1865, en opposition avec l'*English Church Union*, se constituait la *Church Association*. (Cf. ci-dessus, col. 547, note 1).

Ajoutons ce dernier renseignement : l'anglo-catholicisme a deux organes importants : le *Church Times* (7, Portugal Street, W. C. 2 ; hebdomadaire : 2 *d.*) et le *Guardian* (39, King Street, W. C. 2 ; hebd. : 3 *d.*). Il est intéressant de rappeler que le fameux P. Henry James Coleridge (1822-1893), S. J., auteur de la grande Vie de Notre-Seigneur (*The Life of Our Lord*) et fondateur en 1865 du *Month*, a été, avant sa conversion, un des plus ardents partisans du mouvement tractarien ; il joua un rôle principal dans la fondation du *Guardian* et fut quelque temps le représentant de la direction du journal à Oxford.

L'*English Churchman* (74, Strand W. C. 2 ; hebd. : 2 *d.*) combat les tendances anglo-catholiques. Signalons enfin le *British Weekly* (Warwick Square, E. C. 4, hebd. : 2 *d.*) et le *Record* (2, Red Lion Court, E. C. 4, hebd. : 2 *d.*).

(1) *Revue pratique d'apologétique*, 1. 5. 21, « De l'anglo-catholicisme à Rome », p. 144. — Pour marquer dans tous les domaines leur réaction contre les idées de la Réforme, les anglo-catholiques ont repris les pèlerinages. Le *Times* du 26. 4. 24 annonçait le départ d'un de leurs groupes pour la Terre Sainte :

« Les pèlerins quitteront Londres mardi et arriveront mercredi à Marseille. Ils espèrent débarquer en Terre Sainte mercredi 7 mai. Le bishop de Nassau conduit le pèlerinage, assisté par le Rev. G. Napier Whittingham et par le Rev. Maurice Child. Les pèlerins remettront, à l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, un panneau de cuivre repoussé figurant saint Georges tuant le dragon. Le jour de leur arrivée, ils seront salués par le bishop de Jérusalem sur le mont des Oliviers. Le lendemain, le patriarche orthodoxe les recevra. Puis ils feront le tour de l'église du Saint-Sépulcre sous la conduite du clergé grec. Bethléem, Nazareth, Jéricho, le Jourdain et la mer Morte, seront visités par eux et ils suivront la Via Dolorosa.

» Les pèlerins sont au nombre d'environ 230, parmi lesquels 45 prêtres et 2 bishops, à savoir le Dr Roscow George Shedden [né le 13. 5. 1882, élevé à Winchester et au New College (Oxford), ordonné en 1907, *curate* à Leicester et à All Saints', Margaret Street (Londres), chapelain militaire (1909-1919), élu en 1919 *bishop* de Nassau (Indes occidentales), diocèse qui compte 23 clergymen], et le Dr Ernest Shayler, *bishop* de Nebraska (E. U. A.). »

Sous le titre « Rome ou Jérusalem », le R. P. Pierre Charles, S. J. (*Terre Wallonne*, 15. 6. 24), nous donne la chronique du pèlerinage :

« Le 28 avril dernier, dans l'église anglicane de *All Saints'*, à Margaret Street, en plein centre de Londres, on pouvait contempler une cérémonie liturgique assez bizarre. Le bishop de Willesden [Dr William Willcox Perrin, né le 11. 8. 1848, élevé à King's College (Londres) et à Trinity College (Oxford), ordonné en 1870, *curate* et *vicar* à Southampton jusqu'à 1893, bishop de Columbia (Canada) de 1893 à 1911, bishop suffragant de Willesden (Londres) depuis 1911, recteur de St Andrew Undershaft depuis 1912], remplaçant l'évêque anglican de Londres, Winnington Ingram, distribuait à un groupe compact de 240 personnes... de belles coquilles Saint-Jacques, bien propres, percées de deux trous de suspension avec un grand ruban rouge passant dans les trous et une croix, rouge aussi, peinte très visiblement sur la coquille. En remettant à chacun ce petit dépôt, l'évêque prononçait une formule de bénédiction : « Recevez cet insigne du » pèlerin, marqué de la sainte croix, au nom du Père et » du Fils et du Saint-Esprit. » Il paraît que l'excellent Father Pinchard avait eu de la peine à rassembler tous ces coquillages. La partie concave est abondamment représentée dans l'outillage culinaire ; mais personne ne se sert de la seconde valve, qui est toute plate, et qu'on ne trouve pas dans le commerce. Bien nettoyée, proprement peinte, attachée à son ruban rouge, elle devenait, le 28 avril 1924, l'insigne des pèlerins anglicans partant pour la Terre Sainte. On leur demandait de la porter en sautoir, depuis l'heure du départ jusqu'au retour, prévu pour le 28 mai.

» Le pèlerinage avait comme chef spirituel le Rev. Shedden, bishop anglican de Nassau, dans les Indes occidentales. L'évêque de Nebraska l'accompagnait, ainsi que Germanos, métropolite de Thyatire, qui représentait l'Eglise grecque orthodoxe.

» Inutile d'ajouter que les pèlerins se recrutaient parmi les anglicans les plus « anglo-catholiques », c'est-à-dire qu'ils appartenaient tous à l'aile droite de la *Church of England* et que le problème de la « réunion des Eglises », comme on dit couramment, était une de leurs grandes préoccupations.

» De Marseille, on se rendit en Palestine. La première escale était Alexandrie. Tous les détails de la réception dans cette ville sont significatifs. Le Dr Gwynne, bishop de Khartoum [Dr Llewelyn Henri Gwynne, né le 11. 6. 1863 près de Swansea, élevé à St John's Hall, Highbury, *vicar*

Le nom de « anglo-catholique ».

On aura remarqué qu'il n'est plus question de ritualistes, mais d'anglo-catholiques. Ce nom est fait pour nous surprendre, nous les catholiques du continent qui pensions que les anglicans se faisaient gloire d'être protestants. Or, les anglo-catholiques repoussent avec indignation ce rapprochement. « Nous ne sommes pas des protestants — écrit l'un » d'entre eux dans le *British Weekly* du 15. 7. 23, —

à Nottingham, part pour Khartoum en 1899, *archdeacon* du Soudan en 1905, chapelain militaire, puis aumônier général des troupes anglaises en France en 1914, bishop d'Egypte et du Soudan en 1920], vint recevoir les pèlerins dans l'église de Saint-Marc. De là, processionnellement, on partit pour le Patriarcat. Les rues étaient en fête, non à cause des nouveaux venus, mais à cause des solennités musulmanes du Baïram. Théophane, métropolitain de Tripoli, entouré de tout son clergé, accueillit les Anglais au son de la musique et des cloches. On les encensa, on les salua, on écouta les discours. « Pour bien vous montrer » qui nous sommes, disait le chef du pèlerinage, l'évêque de » Nassau, nous vous remettons ici même un exposé de » notre foi. Il est signé par notre fameux théologien et » bishop Charles Gore, et par 3 000 prêtres et évêques » anglicans. Vous y verrez ce qui, d'après nous, repré- » sente la doctrine officielle de notre Eglise. Il est vrai » que, chez nous, tous ne partagent pas nos vues, mais » nous croyons que ce document contient le témoignage » historique de notre communion, pour le passé et pour » l'avenir. » Ce n'était peut-être pas très clair, mais tout le monde s'entendit pour prier aux intentions de King George et de l'Angleterre. Les pèlerins reçurent la bénédiction, puis, en autos, on courut chez le patriarche copte. Là, tout recommença. On ajouta même une procession solennelle, et la vénération des reliques de saint Marc. Le patriarche grec Photios était absent. Il envoya un message. Le même soir, le patriarche arménien reçut les pèlerins au couvent du *Catholikon*. L'évêque de Nassau se revêtit de la chape arménienne, coiffa la mitre, prit en mains la crosse (ce que n'ont pas encore osé faire les évêques anglicans), et, montant à l'autel, tout illuminé de cierges, chanta la bénédiction pontificale... en anglais.

» Grecs, Coptes, Arméniens, tout le monde avait traité les anglicans comme des frères. On les avait admis, aussi largement que possible, à toutes les cérémonies religieuses, même sacramentelles. Ne pouvait-on pas conclure que les différences doctrinales étaient secondaires et n'entamaient pas, dans la pensée des Orientaux, la foi de l'église anglicane ? Celle-ci n'a-t-elle pas droit dès lors à s'appeler elle aussi « catholique », au même titre que sa sœur l'Eglise de Rome ? C'est toujours à cette conclusion que tendent les anglicans. Pour la rendre acceptable, aucun effort ne leur coûte. Il est certain qu'à ce point de vue le pèlerinage dont nous parlons marque un succès. Et il est superflu de noter que cet avantage anglican est une menace pour nous. Le jour où la *Church of England* pourra se glorifier d'être reconnue par toutes les Eglises orthodoxes d'Orient ; le jour où les luthériens de la *Hochkirche* la traiteront en sœur ; le jour où Sa Grâce l'archevêque de Canterbury, dont relèvent déjà plus de trente sièges épiscopaux hors d'Europe, sera salué par des voix chrétiennes venues des quatre coins du monde, il sera bien difficile aux Romains, pensent les anglicans, de contester à l'Eglise d'Angleterre la note de catholicité. Aujourd'hui déjà, depuis Zanzibar et l'Egypte, en passant par l'Ouganda ; depuis Osaka et la Perse, en passant par la Chine, Hong-Kong et Singapore ; depuis l'Athabaska jusqu'à Sydney ; depuis Calcutta jusqu'au Zululand, on trouve plus de cent sièges épiscopaux appartenant, en dehors de l'Angleterre, à la *Church of England*. Presque chaque année leur nombre s'accroît.

» Mais revenons à nos pèlerins.

» A Jérusalem, on fêtait le Trebi-Musa, c'est-à-dire la mort de Moïse, sorte de fête un peu artificielle que les musulmans ont inventée, il n'y a pas bien longtemps, comme contre-partie de la Pâque chrétienne. Le patriarche grec de Jérusalem, Sa Béatitude Damianos, congratula les pèlerins et se réjouit de ce nouveau progrès dans la voie de la réunion des Eglises. Au Saint-Sépulcre, l'archimandrite Kyriakos y alla aussi de son petit discours et compara, en dépit de la boussole, les pèlerins anglais aux mages d'Orient. Une phrase de cette allocution vaut surtout d'être retenue : « Mes chers frères, dit l'archimandrite, » la Mère des Eglises est heureuse de souhaiter aujourd'hui la bienvenue aux enfants d'une Eglise-sœur » (*sister Church*) qui apportent avec eux la paix et l'amour » du Christ ressuscité. » Il ne faut pas chicaner. L'archimandrite, qui avait mis l'Angleterre à l'orient de la Palestine, pouvait bien parler de la *Church of England* comme de la sœur de l'*Eglise-Mère*. Un peu d'incohérence dans l'expression cache ici beaucoup de netteté dans la pensée. La suite du discours le prouve abondamment. L'Eglise-Mère, c'est l'Eglise universelle ; les Eglises-sœurs, ce sont l'Eglise d'Orient, l'Eglise d'Angleterre et sans doute aussi l'Eglise romaine et quelques autres, passées, présentes ou futures. Jérusalem deviendra le symbole visible de la grande unité chrétienne. Rome ne gardera plus son privilège. Ce n'est pas le Vatican, c'est le Saint-Sépulcre, c'est le Mont des Oliviers, qui sera le centre du monde catholique.

» Il semble indéniable que, malgré la piété très sincère des pèlerins anglais, cette arrière-pensée stratégique les ait poussés vers la Palestine. Pour abattre les « prétentions romaines », il n'y a rien de tel, pense-t-on, que d'isoler « l'Eglise du Pape ». Quand tout l'Orient sera d'accord avec York et Canterbury, qui donc fera figure de petite Eglise particulière ? Ce sera Rome. Hâtons-nous de le dire : ces anglicans sont d'une parfaite courtoisie. On leur a reproché d'avoir manqué de tact en pénétrant processionnellement dans l'église du Saint-Sépulcre. Ils s'en sont défendus avec feu et ils ont donné des explications. Ce qui est sûr, c'est qu'ils ont tenu à saluer le patriarche latin de Jérusalem, Mgr Barlassina [cf. *D. C.*, t. 13, col. 335, note 3]. Les évêques anglicans, en rochet et en cape rouge, se présentèrent devant lui. « Nous ne pou- » vons pas quitter Jérusalem, déclarèrent-ils, sans rendre » visite à celui qui représente ici le premier patriarche » de la Chrétienté, le Pape et évêque de Rome. » Puis on parla de la Transjordanie, des Melchites, des boy-scouts et des musulmans... Au moment de prendre congé, les évêques anglicans s'agenouillèrent et demandèrent la bénédiction du patriarche. Celui-ci s'en tira de la manière la plus inattendue : « Mes chers Pères, leur dit-il, » relevez-vous : un évêque ne bénit pas d'autres évêques ; » c'est Notre-Seigneur qui doit vous bénir. » Réponse digne de l'oracle de Delphes. Est-ce qu'il nous considère comme de vrais évêques, se demandaient les anglicans, ou bien a-t-il parlé *ad hominem* ? Mgr Barlassina s'était éclipsé dans un sourire.

» Les pèlerins sont rentrés à Londres. Une chose leur reste sur le cœur. La voici : Jérusalem possède avec tous ses patriarches un évêque anglican, relevant de Canterbury, le Rev. MacInnes [Dr Rennie MacInnes, né le 23. 7. 70, fils d'un membre du Parlement, a épousé la fille du *canon* Carr, de Holbrook Hall (Derby), élevé à Brighton, Harrow, Trinity College (Cambridge), ordonné en 1896, *curate* à Bayswater, entre dans la *Church Missionary Society*, est envoyé au Caire en 1899, est *canon* honoraire de St George's Collegiate Church, Jérusalem, en 1909, *bishop* de Jérusalem depuis 1914]. Ce n'est un secret pour personne que ce dignitaire ecclésiastique appartient à la portion la plus « protestante » de son Eglise. Il n'a aucune sympathie pour les anglo-catholiques. Il a toléré que les pèlerins célèbrent leur « messe » et entendent les confessions dans sa cathédrale de Saint-Georges, mais il n'a que du dédain pour les rites orientaux et de l'aversion pour les Romains. Chaque dimanche, dans l'église du Saint-Sépulcre, on célèbre la messe en cinq rites différents, représentant autant de communautés chrétiennes distinctes et même hostiles. Le Rev. MacInnes les méprise toutes les cinq.

» Et nos pèlerins anglo-catholiques se demandent ce qui se passerait là-bas si l'évêque anglican, au lieu d'être un protestant plein de préjugés, était un clergyman de la Haute Eglise, sympathique aux Orientaux et comprenant les Romains. Ils entrevoient déjà Jérusalem comme le point de convergence de tous les vrais efforts de réunion chrétienne et, sous l'égide du gouvernement britannique, la Palestine redevenant la Terre Sainte de tous les disciples du Christ.

» Il importe de ne pas perdre de vue ces espoirs et ces

» nous soutenons que l'Eglise d'Angleterre n'a » jamais été protestante. Nous regardons la Réforme » comme une faute. » L'épithète d'anglo-catholique n'a cependant rien qui effarouche nos voisins d'outre-Manche. Il faut savoir qu'il est courant là-bas parmi les anglicans de considérer l'Eglise universelle comme un arbre à trois branches : l'Eglise romaine, l'Eglise grecque orthodoxe et l'Eglise d'Angleterre. Fondés sur cette théorie, les anglicans revendiquent fréquemment pour eux-mêmes le titre de catholiques. C'est, certes, un spectacle peu banal de voir les Orangistes d'Irlande eux-mêmes s'attribuer comme un bien de famille qu'on n'a jamais renié et dont on n'a jamais rougi le beau nom de « catholiques » :

Les archevêques et les évêques de l'Eglise protestante d'Irlande ont publié une protestation contre ce qu'ils appellent « l'abus du terme « catholiques » employé sans aucune addition particulière pour désigner uniquement le groupe de chrétiens qui reconnaissent la suprématie de l'évêque de Rome » :

« Si nous délaissons notre titre de membres de l'Eglise catholique et l'abandonnons exclusivement à ceux qui reconnaissent l'autorité d'un évêque particulier [*sic*], nous abandonnons un point important de cette foi qui a été jadis transmise aux saints. » (1)

Aussi les vrais évêques catholiques sont-ils obligés de protester contre ces fantaisies propres à induire en erreur les âmes simples et sans défiance :

On a beaucoup abusé du mot « catholique », écrit l'évêque de Salford (2). C'est une mode de parler de telle chose qui est « catholique » ; on dit d'un homme qu'il est « de mentalité catholique » alors qu'on veut simplement dire qu'il est « indifférent » ou de « mentalité large ». On emploie le mot dans d'impossibles combinaisons

---

tentatives. Elles peuvent, malgré la sincérité de tous, aboutir, si on n'y prend garde, à de redoutables confusions. [...] »

On se souvient que le vote du bill établissant un évêque protestant à Jérusalem (octobre 1841) fut pour la foi anglicane de Newman « le commencement de la fin » (*Apologia pro vita sua*, Londres, Longmans, 1890, pp. 146 et 149) : le bishop devait être alternativement choisi par l'Angleterre et par la Prusse, consacré par les bishops anglicans et exercer sa juridiction sur les protestants de toutes dénominations, sans que ceux-ci fussent pour cela obligés d'adhérer à l'Eglise d'Angleterre. « Cette atroce affaire de l'évêché de Jérusalem », comme disait Newman encore anglican, s'est renouvelée bien souvent depuis, par exemple à Kikuyu (cf. *D. C.*, t. 12, col. 697-699). Cette « Eglise de compréhension » qu'est l'Eglise d'Angleterre accepte dans son sein les tenants de toutes les opinions opposées ; elle ne répugne pas aux plus disparates assemblages autour du Calvaire. Mais qu'en pensent les pèlerins anglo-catholiques ?

Leur piété, en tout cas, fut incontestable. Ils se sont unis, pour la plupart, au chemin de croix prêché par les Pères Franciscains. Le dimanche qui suivit leur arrivée, ils assistèrent nombreux au sermon du Père Godric Kean (cf. *D. C.*, t. 13, col. 335, note 3), à « Marie Réparatrice », sur « l'unité de l'Eglise et le schisme anglican » ; plusieurs assistaient quotidiennement dans cette chapelle à la bénédiction du Saint Sacrement (*Tablet*, 31. 5. 24, p. 737). Un Père Dominicain de Jérusalem put dire, au témoignage du *Church Times* : « Ils prient comme des catholiques. »

Un incident fut soulevé par leur entrée solennelle à Bethléem. Avant leur arrivée, le P. Kean, au nom de Mgr Barlassina, s'était entendu avec Sir Herbert Samuel, haut commissaire, et Sir Ronald Storrs, gouverneur de Jérusalem, pour éviter toute infraction au *statu quo* des Lieux Saints : seuls les catholiques latins (à l'exclusion des uniates), les Grecs orthodoxes et les Arméniens orthodoxes, et dans une mesure plus limitée les Coptes orthodoxes, ont le droit d'officier au Saint-Sépulcre et à la basilique de Bethléem ; jamais les anglicans n'ont obtenu cette autorisation. On sait que la moindre innovation peut susciter des émeutes, et que l'une d'entre elles a donné naissance à la guerre de Crimée.

A peine arrivés à Jérusalem, les anglo-catholiques, qu'un jour de retard dans leur programme empêcha de visiter aussitôt le Saint-Sépulcre, se rendirent à Bethléem ; ils firent leur entrée dans la basilique en habits sacerdotaux et pontificaux : c'est, du moins, ce qu'explique un correspondant du *Tablet* (31. 5. 24) ; M. Maurice Child, un des directeurs du pèlerinage, a protesté (cf. *Tablet*, 14. 6. 24) : le clergé anglican portait l'habit de chœur, tel qu'il est fixé par les canons réformés de la Church of England ; les deux évêques avaient revêtu le rochet et la *chimere* (simarre, robe avec manches de batiste réservée aux bishops anglicans, dans le genre de notre *mantelletta*) ; mais il n'y avait ni mitres, ni chapes, ni crosses : c'est le costume que portent les prélats anglicans à la Chambre des Lords, aux assemblées synodales, aux cérémonies de la Cour, celui-là même qu'ils revêtirent à Jérusalem pour se rendre au *garden party* du Dr MacInnes et à la réception de Mgr Barlassina. Le cardinal Vannutelli et les évêques catholiques présents au Congrès eucharistique de Londres, en 1908, avaient agi de même, observe M. Child ; ils avaient marché en rochet et en *cappa* quand on leur défendit la procession du Saint Sacrement et le port des habits pontificaux ; aux attaques de la presse protestante, les accusant de mauvaise foi, ils répondirent en distinguant « l'habit de ville et le costume ecclésiastique » — M. Child devrait dire le costume de chœur et les vêtements liturgiques.

Quoi qu'il en soit, Mgr Barlassina fut aussitôt averti de l'incident ; il envoya une protestation à Sir Ronald Storrs, qui, de son côté, était déjà intervenu auprès des directeurs du pèlerinage. Le port du rochet et de la *chimere* fut défendu, et le lendemain matin les clergymen et les prélats, qui, de crainte de voir méconnaître la validité de leur ordination sacerdotale et de leur consécration épiscopale, refusaient d'entrer au Saint-Sépulcre en costume de ville, revêtirent les toges universitaires auxquelles leur donnent droit leurs titres d'*Oxfordmen* ou de *Cambridgemen*.

« Les Franciscains, nous l'espérons, calmèrent leurs appréhensions, continue M. Child ; le spectacle fut de toute façon plus éclatant : une débauche de rouge et de violet. » Des procès-verbaux furent dressés au Haut Commissariat, l'incident de Bethléem déclaré une infraction au *statu quo* des Lieux Saints, et l'assurance donnée au patriarche latin qu'il ne se renouvellerait pas (cf. *Tablet*, 31. 5 et 14. 6. 24).

(1) *Catholic Herald* (de Londres), 16. 2. 24.

(2) Lettre pastorale pour le Carême 1924 (cf. *Tablet*, 29. 3. 24, p. 422). — Mgr Louis Charles Casartelli, né le 14. 11. 1852 à Manchester, est mort dans la même ville, le 18. 1. 1925. Son père, Joseph Casartelli, est venu de Côme s'établir à Manchester. Louis Charles fit ses études à Ushaw College (Durham) et à l'Université de Louvain ; il prit son M. A. à Londres en 1873, et en 1884, à Louvain, son doctorat en langues orientales ; en 1909, au jubilé de l'Université de Louvain, il fut nommé D. D. « honoris causa ». Ordonné prêtre le 10. 9. 76 par le cardinal Vaughan, il fut successivement professeur et directeur de St Bede's College à Manchester, puis professeur de zend et de pehlvi à l'Université de Louvain (1900-1903). Elu 4e évêque de Salford le 28. 8. 03, sacré par Mgr Bourne le 21. 9. 03, il fit des conférences sur les langues iraniennes à l'Université de Manchester, fut nommé président de nombreuses sociétés savantes de Manchester et du Bureau de l'éducation catholique dans les Universités. On lui doit des *Lectures on Commercial Geography*, 1884 ; *La Philosophie religieuse du mazdéisme sous les Sassanides*, Louvain, 1884 (traduit depuis en anglais par un prêtre parsi) ; *Traité de Médecine mazdéenne, traduit du pehlvi*, Louvain, 1886 ; *Sketches in History, chiefly ecclesiastical*, 1906 ; *Moods and Tenses*, deux vol. de vers, 1906 ; *Leaves from my Eastern Garden, translations from sanskrit and avestan*, 1908 ; *The Popes in the Divina Commedia of Dante*, 1921 ; des articles dans les *Illustrated Catholic Missions*, le *Muséon*, de Louvain, le *Babylonian and Oriental Record*, la *Dublin Review*, la *Catholic Encyclopedia*, la *Hasting's Encyclopedia of Religion and Ethics*.

comme « anglo-catholique » ; car ce qui est universel ne peut-être restreint à une race ni à un pays ; en Allemagne et en Suisse, on parle de « vieux catholiques », alors que ce qui est universel ne peut être restreint ni au temps passé ni au temps présent. Pour le même motif, nous répugnons à nous entendre appeler « catholiques-romains ». Il y a un sens dans lequel cette épithète pourrait être admissible, à savoir pour désigner ces chrétiens qui sont unis et soumis au Pape qui est l'évêque de Rome. Mais ceux qui ont inventé ce mot et ceux qui s'en servent de nos jours ont en vue quelque chose de plus : ils veulent dire que nous ne sommes qu'un groupe de catholiques, les « Romains », pour nous distinguer des « catholiques » anglais, grecs, orientaux, tous formant, comme ils disent, des « branches » de l'unique Eglise. C'est la négation même du mot catho'ique dans son sens réel (1).

(1) L'expression « catholique-romain », en anglais *roman catholic*, par abréviation *R. C.*, est courante en Angleterre dans les documents officiels, et d'un usage fréquent chez les catholiques eux-mêmes. L'autorité ecclésiastique a protesté, à maintes reprises, contre son emploi. Le catholique s'appelle catholique romain (*catholic roman*) (de même, en Hollande, certaines œuvres fonctionnant sous la direction de l'épiscopat portent cette appellation officielle : cf. Verschave, « La Confédération des Syndicats catholiques ouvriers en Hollande » : *D. C.*, t. 10, col. 731-744) ; il professe la foi catholique romaine (*catholic roman Faith*) ; il est membre de l'Eglise catholique romaine (*catholic roman Church*) (de même, en Suisse existe, par exemple, l' « Œuvre catholique romaine de Genève » : cf. *Courrier de Genève*, 10. 1. 25) ; à la rigueur, il acceptera d'être nommé *roman-catholic*, avec un trait d'union (cf. Charles Butler, *Historical Memoirs*, par exemple t. 4 [1821], pp. 185, 199, 225) ; il n'est pas et ne doit pas s'appeler *roman catholic*, catholique-romain.

L'expression *roman catholic* a toute une histoire. D'après le *Oxford English Dictionary*, la plus grande autorité philologique en Angleterre, « l'usage de ce terme composé, au lieu des mots simples *roman, romanist, romish*, qui avaient pris un sens péjoratif, date des premières années du xviie siècle » : Edwin Sandys, dans son *Europae Speculum*, écrit en 1605 : « *Some Roman Catholiques* (sic) *will not say grace when a Protestant is present* (Quelques catholiques-romains ne récitent pas les grâces [après leur repas] quand un protestant est présent). » Mais l'expression est plus ancienne. Dès 1601, un écrivain à tendances puritaines, Percival Wiburn, dans sa réfutation du Jésuite Persons (Howlet), *Checke or Reproofe of M. Howlet*, écrit : « *You Romane Catholickes that sue for toleration...* (Vous, catholiques-romains, qui implorez la tolérance...) » ; il parle du « *parlous dilemma or streight which you Romane Catholickes are brought into* (l'alternative périlleuse ou le défilé dans lequel, catholiques-romains, vous vous engagez) ». En 1588, Robert Crowley, théologien anglican, dans *A Deliberat Answere*, adopte de préférence les expressions *romish catholike* ou *popish catholike* ; mais il critique ceux « *who wander with the Romane Catholiques in the uncertayne hypathes of popish devises* (qui s'égarent avec les catholiques-romains dans les sentiers peu sûrs des inventions papistes) ».

Alors qu'en Allemagne le mot *catholique* a été rejeté du *Credo* par Luther, en Angleterre les théologiens, même à tendances calvinistes, veulent rester des catholiques. Philpot, brûlé sur le bûcher par ordre de la reine Marie en 1555, répond à son juge catholique : « *I am, master doctor, of the unfeigned Catholic Church and will live and die therein, and if you can prove your Church to be the true Catholic Church, I will be one of the same* (Maître, j'appartiens à la véritable Eglise catholique et vivrai et mourrai en elle ; si vous pouvez me prouver que votre Eglise est la véritable Eglise catholique, j'en ferai partie). » Crowley écrit : « *We Protestant Catholiques are not departed from the true Catholique religion* (Nous, catholiques-protestants, ne nous écartons pas de la vraie religion catholique) » ; et plus d'une fois il parle de « *Our Protestant Catholique Church* (notre Eglise catholique-protestante) ».

Aussi refusaient-ils violemment de donner aux catholiques le titre de catholiques tout court ; mais ceux-ci protestent. Le P. Southwell, dans son *Humble supplication to her Majesty* (1591), use toujours du mot « catholique » ; les « appellants », malgré leur libéralisme dogmatique et leurs concessions envers l'autorité royale, s'intitulent sans addition « catholiques ».

C'est à l'occasion des pourparlers concernant l'alliance espagnole (1618-1624) que dans les documents diplomatiques on commença d'appeler *roman catholics* les adhérents de la Papauté en Angleterre. Par lassitude et peut-être pour obtenir la bienveillance des autorités gouvernementales, les catholiques acceptèrent avec le temps cette dénomination. En 1661, l'*Humble Remonstrance, Acknowledgment, Protestation and Petition of the Roman Catholic Clergy of Ireland* commence par ces mots : « *We, your Majesty's faithful subjects the Roman Catholick Clergy of Ireland* (Nous, les fidèles sujets de Votre Majesté, le clergé catholique-romain d'Irlande). » Une association fondée en 1794, avec la pleine approbation des vicaires apostoliques, pour combattre les tendances hétérodoxes du Club cisalpin, s'appelle *Roman Catholic Meeting* (l'Assemblée catholique romaine). Dans des résolutions votées en 1821 à Dublin par l'épiscopat irlandais, sous la présidence de Mgr Troy, les catholiques sont appelés régulièrement *roman catholics*.

Le renouvellement de la vie catholique en Angleterre au milieu du xixe siècle, l'autorité de convertis tels que Faber et Manning, modifièrent l'état des esprits. Plus les anglicans de la *High Church* prônèrent la théorie des trois branches de l'Eglise catholique, composée de catholiques-romains, d'anglo-catholiques et de catholiques-grecs, plus les vrais catholiques répudièrent toute addition à leur nom, ajoutant, du reste, qu'eux-mêmes appelaient les membres de l'Eglise russe « orthodoxes », sans affirmer leur orthodoxie, et les disciples de Luther « partisans de la Réforme », sans croire à l'heureux résultat de leur œuvre ; ils ne voyaient donc pas pourquoi on leur refuserait le nom de « catholiques », qui, depuis saint Augustin, est traditionnel dans le monde pour désigner les chrétiens unis au siège de Rome.

Le Gouvernement britannique n'a pourtant jamais modifié sa manière de voir.

En 1897, au jubilé de diamant de la reine Victoria, et plus tard, en 1901, quand Edouard VII succéda sur le trône à sa mère, l'épiscopat catholique désira présenter une adresse. Une correspondance s'engagea entre le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, et le secrétaire d'Etat à l'Intérieur : celui-ci exigea la formule « *The Roman Catholic Archbishop and Bishops in England* (L'archevêque et les évêques catholiques-romains résidant en Angleterre) » ; il n'accepta même pas les mots « *The Cardinal Archbishop and Bishops of the Catholic and Roman Church in England* (Le cardinal-archevêque et les évêques de l'Eglise catholique et romaine en Angleterre) ». En 1897, aucune adresse ne fut présentée ; en 1901, l'épiscopat anglais acquiesça, mais le cardinal se réserva le droit d'expliquer, dans la suite et publiquement, le sens dans lequel les mots *roman catholic* avaient été prononcés (cf. Snead-Cox, *Life of Cardinal Vaughan*, t. 2, pp. 231-241). Au Congrès de la *Catholic Truth Society* tenu en août 1901 à Newcastle, le cardinal répudia l'interprétation des protestants et des anglo-catholiques et expliqua comment on pouvait donner à l'expression un sens légitime : « Le terme *roman catholic* a deux significations, une que nous répudions et une que nous acceptons. [...] Pour nous, le préfixe *roman* ne limite pas le mot *catholic* à une espèce ou une section de catholiques, mais simplement l'explique [...] ; il rappelle que le centre de la catholicité est à Rome : c'est le Siège romain de saint Pierre. » (Cf. Herbert Thurston, S. J., dans le *Tablet*, 14. 9. 1901 ; le *Month*, sept. 1911 ; la *Catholic Encyclopedia*, t. 13, pp. 121-123.)

Doctrine des anglo-catholiques.

On ne met pas en question leur bonne foi.

S'il nous a été facile de constater et d'énumérer les innovations liturgiques des anglo-catholiques, il est extrêmement malaisé de fixer leur programme doctrinal. On se trouve là devant une masse de matière en fusion, dont les éléments n'ont pas réussi à se cristalliser et à prendre une forme définitive. Y parviendront-ils jamais ?

Les autorités compétentes de l'Eglise catholique

l'Angleterre n'hésitent pas à reconnaître la bonne foi et la sincérité de beaucoup de ces anglicans :

Sans doute, c'est une question profonde que celle de savoir jusqu'où va l'ignorance invincible et ce qui constitue la bonne foi. C'est une question dans laquelle je n'ai pas besoin d'entrer. Mais il faut, à coup sûr, user d'une singulière indulgence envers ceux qui sont nés dans un système et qui ont été élevés dans une atmosphère comme sont le système et l'atmosphère du protestantisme. Je suis continuellement touché de tout ce qu'il y a d'aimable et de bon chez ces hommes. Non seulement leur culture et leur intelligence, mais leur caractère et leurs bonnes qualités naturelles font que c'est un plaisir de travailler avec eux, comme je le fais souvent, sur des questions d'intérêt public et national. Je les aime et j'apprécie leur mérite en toute sincérité et de tout cœur (1).

Leurs efforts vers la sanctification.

Certains d'entre eux s'efforcent d'élever leur idéal intime à la hauteur de la vocation sacerdotale et apostolique :

La vie catholique ne peut guère mener aux grands succès terrestres ; le vrai chrétien détourne son regard des vanités d'ici-bas. Son idéal est la Croix, symbole des défaites terrestres éternellement triomphantes dans les cieux... Il a pleine confiance que la cause de son Maître finira par prévaloir, en dépit de ses échecs à lui. La pauvreté et la souffrance n'ont pour lui rien d'effrayant, mais bien plutôt elles sont pour lui le privilège et la gloire du chrétien ; il y voit un moyen de participer aux souffrances terrestres de Jésus (2).

Et dans leurs efforts de sanctification personnelle ils réussissent assez pour produire une impression d'édification sur des catholiques de vie austère qui les ont approchés et connus.

Mon expérience personnelle de ceux qui sont en dehors de l'Eglise, écrit le cardinal Manning, confirme tout ce que j'ai écrit à propos des doctrines de la grâce. J'ai connu intimement, parmi eux, des âmes vivant par la foi, l'espérance et la charité et la grâce sanctifiante avec les sept dons du Saint-Esprit, dans l'humilité, la pureté absolue de vie et de cœur, la méditation constante de l'Ecriture sainte, la prière continue, le renoncement complet d'eux-mêmes, le travail personnel consacré aux pauvres, ayant, en un mot, une vie d'une sainteté visible, aussi évidemment l'œuvre du Saint-Esprit que j'en aie jamais rencontré [...] (3).

---

(1) *L'Anglo-catholicisme*, par le P. Ragey, lettre du cardinal Vaughan, pp. xxiv-xxv.

(2) Rev. W. L. Knox, *The catholic Movement in the Church of England*, pp. 105-106.

(3) Ce passage est tiré d'une note trouvée dans les papiers du cardinal Manning. (*Life of cardinal Manning, archbishop of Westminster*, par Edward Sheridan Purcell, t. II, p. 780, cité par Thureau-Dangin, *op. laud.*, t. III, p. 298.) — L'ouvrage, en deux volumes, de Purcell a paru à Londres en 1895 ; il contient un grand nombre de lettres et de notes personnelles de Manning. L'information de l'auteur est pourtant très incomplète ; et le R. P. William Henry Kent (né en 1857, fils de Charles Kent, directeur du *Weekly Register* — petit-fils du capitaine William Kent, qui a donné son nom aux îles de Kent, — petit-neveu de l'évêque Baggs, — arrière-petit-neveu d'Esmond Kyan, — cousin de John Talbot, le « bon » comte de Shrewsbury, 16e à porter, avec ce titre créé en 1442, l'appellation de « premier comte d'Angleterre », le grand bienfaiteur au XIXe siècle des œuvres catholiques, — parent de la sainte princesse Gwendolen Borghese, — élevé à St Charles's College, Bayswater, Oblat de Saint-Charles en 1876, ordonné prêtre par Manning en 1881, professeur de théologie de 1882 à 1898, bibliste et syriacisant, collaborateur à la *Dublin Review*, au *Tablet* et autres revues théologiques), a découvert d'importants documents inconnus de Purcell, en particulier la correspondance de Manning avec Gladstone, que Purcell croyait détruite ; il prépare une nouvelle vie du grand cardinal. Purcell n'a, du reste, pas toujours bien compris l'attitude de Manning, spécialement son état d'âme avant sa conversion, le rôle qu'il joua dans l'affaire Errington et ses relations avec Newman. Voir, à ce sujet, l'*Appendix to « Cardinal Manning »*, par le Dr J. R. Gasquet, neveu par alliance du cardinal ; la *Life and Times of Cardinal Wiseman*, par Wilfrid Ward, qui met au point tous les détails de l'incident Errington, et la recension de l'ouvrage de Purcell par le R. P. Kent dans la *Dublin Review* d'avril 1896.

Mais ils ont conservé l'esprit protestant.

Mais, en matière de doctrine, le bon vouloir et les excellentes dispositions intimes ne suffisent pas. Les anglo-catholiques n'arrivent pas à mettre sur pied une profession de foi qui rallie tous leurs suffrages, parce que chez eux manque l'autorité capable de faire accepter ses définitions doctrinales et aussi parce que, quoi qu'ils disent, ils conservent en eux-mêmes l'attachement au principe fondamental du protestantisme, qui est le droit de se gouverner par son propre jugement et l'indépendance à l'égard de l'autorité.

Les hommes de la Haute Eglise, dit un converti, le P. Sydney Smith (1), n'aiment pas le nom de protestants et désirent être appelés catholiques. Mais si on entend par catholique un homme qui soumet son jugement à celui de l'Eglise vivante et par protestant un homme qui réclame le droit de décider toujours en dernier ressort par son jugement propre, il faut dire que les hommes de la Haute Eglise, tels que Lord Halifax et M. Puller (2), sont aussi bons protestants et aussi peu catholiques que

---

(1) Né en 1843, mort le 5. 7. 22, fils d'un *vicar* anglican, s'est converti en 1864, est devenu Jésuite en 1866, prof. de théologie à St Beuno's et rédacteur au *Month*.

(2) Le Rev. Frederik William Puller est un des personnages les plus représentatifs de la Haute Eglise. Né le 11. 9. 1843, fils de Christopher William Giles-Puller, membre du Parlement pour le Hertfordshire, et d'Emily Blake, il fut élevé à Eton, à Trinity College (Cambridge), où il gagna son M. A., et à Cuddesdon Theological College. *Deacon* en 1866, *priest* en 1867, *curate* à Walworth et *vicar* de Roath (Glamorganshire), il entra chez les Pères Anglicans de Cowley (Société de Saint-Jean l'Evangéliste) en 1880, fit sa profession en 1883, fut missionnaire au Cap de 1883 à 1891, maître des novices de son Institut de 1891 à 1900, repartit dans le Sud-Africain de 1901 à 1902 et de 1904 à 1909, enfin de 1909 à 1919 fut supérieur à Cowley de Westminster House ; actuellement il réside à Oxford (the Mission House, Marston Street). Voici la liste de ses principales publications : *The Duties and Rights of Parish Priests* (Devoirs et droits des curés), 2e éd., 1880 ; *What is the Distinctive Grace of Confirmation ?* (Quelle est la grâce particulière de la Confirmation ?) 1880 ; *Concerning the Fast before Communion* (A propos du jeûne eucharistique), 3e éd., 1903 ; *The Primitive Saints and the See of Rome* (Les Pères et le Saint-Siège), nouveau tirage de la 3e éd., 1914 ; *The Bull Apostolicae Curae and the Edwardine Ordinal* (La Bulle *Apostolicae Curae* et l'Ordinal d'Edouard VI), 1896 ; *Les Ordinations anglicanes et le Sacrifice de la Messe* (en français), 1896 ; *The Anointing of the Sick and the Numbering of the Sacraments* (L'extrême-onction et le nombre des sacrements), 1904 ; *Marriage with a Deceased Wife's Sister* (Du mariage avec sa belle-sœur), 1912 ; *The Continuity of the English Church to the Monarchical Claims of the Church of Rome* (La continuité de l'Eglise d'Angleterre en face des prétentions monarchiques de l'Eglise de Rome), 1915 ; (en collaboration avec le Rev. Darwell Stone) *Who are Members of the Church ?* (Qui sont membres de l'Eglise ?) 1921.

Lord Grimthorpe (1) et l'archidiacre Sinclair. Les premiers peuvent admettre plus de vérités que les seconds, mais ils les admettent pour le même motif (2).

Leurs incohérences doctrinales.

Leur parti compte des hommes, tels que Lord Halifax et le Rev. Wilfred Knox, qui paraissent vraiment bien près de nous par leurs doctrines, mais aussi des écrivains, et non des moindres, chez qui l'on retrouve des préjugés si accusés qu'ils font penser à *Low Church* ou même au non-conformisme.

De ce nombre est Bishop Charles Gore, dont l'abondante production théologique constitue aux yeux des anglicans un trésor, trésor singulièrement mélangé et sujet à caution. Le Dr Gore adopte en christologie des conceptions nettement kénotiques. Pour lui, « Notre-Seigneur était non seulement ignorant comme homme, mais il lui a plu d'être ici-bas ignorant même comme Dieu » (3). Il est d'avis que la doctrine de la transsubstantiation « viole le principe de l'incarnation, à savoir que la nature divine n'éclipse ni ne détruit l'humaine ; et que, dans l'Eucharistie, la Présence divine ne détruit ni ne défigure les substances matérielles du pain et du vin » (4).

Le même Dr Gore, qui se dit « catholique non romain », n'hésite pas à écrire dans un livre tout récent, *The Holy Spirit and the Church* (Le Saint-Esprit et l'Eglise), à propos de l'Eglise catholique historique, qu'elle a été « le mauvais guide de l'Europe » ou encore que « le maintien des prétentions romaines implique une constante perversion de la vérité » (5).

Tandis que le Rev. Wilfred Knox se rallie en gros à la doctrine des sept sacrements, le Rev. W. H. Frere (6), maintenant bishop de Truro, déclare dans un rapport lu au Congrès de juillet 1923 : « Plusieurs sacrements ont été institués par le Christ.

(1) Edmund Beckett, né le 12. 5. 1816, fils de Sir Edmund et de Maria Beverley of Beverley, étudie à Eton et à Trinity College (Cambridge), inscrit à Lincoln's Inn en 1841, épouse en 1845 Fanny Lonsdale, fille du bishop de Lichfield, succède en 1874 au baronetage de son père, est créé baron Grimthorpe en 1886. Grand propriétaire terrien, Lord Grimthorpe restaura de nombreuses églises, en particulier la cathédrale de St Alban's ; il fut chancelier et vicaire général d'York de 1877 à 1900. Il mourut le 29. 4. 1905. Son fils, Ernest William, épousa Lucy Tracy Lee, de New-York, et mourut en 1917. Le 3e baron Grimthorpe, Ralph William Ernest Beckett, est un actionnaire important de la banque Beckett and C°, Leeds.

(2) Cité par le P. Ragey, *op. cit.*, p. 137, note 1.

(3) *Anglo-catholicism and Re-union*, par le Rev. S. H. Scott, London, 1923, pp. 37-38.

(4) *Revue pratique d'Apologétique*, 1. 12. 20, p. 197, note 1.

(5) *The Tablet* (de Londres), 12. 4. 24, p. 489.

(6) Le Dr Walter Howard Frere, né en 1863 de Philip Howard Frere, de Paston House (Camb.), professeur à Trinity College (Cambridge) et à Wells Theological College (1886-1887), D. D. en 1910, *curate* à Stepney (1887-1892), entre à cette date dans la communauté de la Résurrection, dont il devient supérieur en 1902 jusqu'à 1913, puis de 1916 à 1922 ; en 1923 est consacré bishop de Truro. (Cf. aussi *D. C.*, t. 11, col. 136, note 2.) Ses principaux ouvrages concernent l'histoire de la liturgie. Citons *The Marian Reaction*, 1896 ; *Sursum corda*, 1897 ; *The Use of Sarum*, 2 vol., 1898 et 1902 (la liturgie de Sarum, qui s'étendit peu à peu, avant la Réforme d'Henri VIII, dans le sud de l'Angleterre, une partie de l'Ecosse et de l'Irlande, a été rédigée surtout par saint Osmond, évêque de Sarum ou Salisbury en 1078 : c'est la liturgie romaine du XIe siècle avec quelques additions d'origine normande) ; *New History of the Book of Common Prayer*, 1901 ; *English Church History* ; *Russian Church History*, 1918.

Ce bishop anglican a des sympathies pour saint François d'Assise et il n'a pas craint de le montrer lors du septième centenaire de l'arrivée des Franciscains en Angleterre (10 septembre 1224). Mais laissons au *Times* (11. 9. 24) le soin de nous raconter les solennités si curieuses et si anglaises de ce glorieux jubilé :

« Il y a 700 ans, neuf pauvres Frères [de saint François, sous la conduite du bienheureux Agnello de Pise, débarquaient à Douvres et] demandaient l'hospitalité de Cantorbéry. [...]

» Des centaines de Frères, de prêtres et de laïques [dont 700 à 800 pèlerins de Londres] se sont assemblés pour commémorer ce centenaire. Le cardinal Bourne était présent ; il apportait un message du Pape qui accordait sa bénédiction. [Voir dans le *Tablet*, 13. 9. 24, le texte de ce télégramme adressé à Mgr Amigo, év. de Southwarth, par le cardinal Gasparri ; voir aussi, dans les *Acta Apostolicae Sedis*, 1. 7. 24, la lettre *Placet tecum*, du 13. 6. 24, de S. S. Pie XI au cardinal Bourne.] Tandis que les catholiques romains remplissaient l'église [catholique] de Saint-Thomas [de Cantorbéry, consacrée le 13. 4. 1875], trop petite pour les contenir tous [plus de 300 ne purent y pénétrer], il y avait grande affluence d'anglicans dans le chœur de la cathédrale [jadis catholique, construite par Guillaume de Sens, Guillaume l'Anglais et le prieur Chillendom], où avait lieu un service de communion simple, mais très beau. Il n'y eut pas de service religieux commun [défendu aux catholiques par le droit : cf. *Codex Iuris Canonici* can. 1258 § 1], mais tous les pèlerins se réunirent ensuite dans le magnifique jardin franciscain.

» Une grand'messe pontificale, dont la musique avait été composée spécialement par le Fr. Leo [Capucin de Crawley], du chœur franciscain, fut chantée à l'église de Saint-Thomas par le Dr Doubleday, évêque [catholique] de Brentwood [assisté des FFr. Andrew, Franciscain ; Vincent, Conventuel ; Aidan, Capucin] ; le sermon fut prêché par le Dr Casartelli, évêque [catholique] de Salford [depuis 1903, mort le 18. 1. 25]. [...]

» Après la messe, il y eut une procession extraordinairement pittoresque de religieux, de prêtres et de laïques aux jardins franciscains, situés à l'endroit même où les missionnaires de jadis bâtirent leurs huttes de branchages et ensuite leur monastère. [Le propriétaire actuel, le major James, un non-catholique, avait gracieusement autorisé le pèlerinage. Ce fut un spectacle émouvant que ce cortège défilant dans les rues étroites de la vieille cité. En tête, un Franciscain portait la croix ; derrière lui, cent moines des trois branches de l'Ordre, Frères Mineurs et Capucins, vêtus de brun, pieds nus dans des sandales tels qu'ils étaient venus le matin de Londres ; Conventuels dans leur robe noire. Ils étaient suivis par un grand nombre de religieux en habits, Bénédictins, Dominicains, Carmes, de prêtres séculiers, de deux évêques, puis du cardinal Bourne, imposante figure dans sa robe rouge cardinalice. Derrière lui venaient un groupe nombreux de Franciscaines de Marie, puis des Franciscaines du Tiers-Ordre régulier, des Sœurs de Charité, des religieuses de diverses Congrégations, et des centaines de pèlerins laïques. Les ruines de l'ancien monastère sont situées au milieu d'un jardin, où deux estrades étaient préparées, l'une pour le cardinal, l'autre pour le chœur franciscain.] Si grande était la foule des pèlerins que beaucoup n'y purent entrer. On y chanta [trois antiennes latines, *Unica mea*, *Coelorum candor splenduit*, *Euge serve bone*, puis] un *Te Deum* solennel, qui fit impression.

» Il n'y avait plus une place libre dans le chœur de la cathédrale lorsqu'eut lieu le service anglican. Un très éloquent hommage fut rendu à la mémoire des Frères gris par le bishop de Truro [Dr W. H. Frere] [...] « Nous sommes portés à croire, dit-il, que cet attache-
» ment à la pauvreté était très possible sous les clima
» plus chauds de l'Europe méridionale ; que ces grand
» enthousiasmes étaient naturels au tempérament promp
» des Italiens ; que cette gaieté joviale était instinctiv
» sous le ciel ensoleillé du midi ; nous avons eu long
» temps l'intime conviction que tout cela est impossib
» en notre pays. Nous nous trompions. Tous les mu

C'est lui qui a institué le baptême et la sainte communion. C'est lui qui a donné aux apôtres leur pouvoir. La confirmation représente le travail de l'Esprit dès les premiers temps de l'Eglise, de même

---

» mures de nos esprits se sont révélés sans fondement ; » l'esprit de saint François s'est montré contagieux, et » malgré les difficultés il est resté contagieux. [...] Le » monde moderne est tout entier voué à la recherche de » l'argent ; le monde a pris la luxure, qu'on a coutume » de considérer comme un des sept péchés capitaux, et » il en a fait un des principaux objets de sa convoitise... » Dans une société comme la nôtre, il faudrait que l'esprit » franciscain pénétrât davantage : il n'affiche pas le mé» pris des richesses, mais dans sa vie il manifeste un » grand amour de la pauvreté, et l'amour est plus fort » que le mépris. »

» Le professeur Paul Sabatier, de Strasbourg, le biographe de saint François d'Assise, prononça dans l'après-midi une allocution dans la nef de la cathédrale. Parlant en français, il traita le sujet « Le message de saint » François est-il devenu inopportun et inefficace ? » [...] L'objet principal du message de saint François est l'esprit de pauvreté. Où pourra-t-on trouver, dans les circonstances tragiques que nous traversons, le salut du monde sinon dans un retour à cet esprit ? [...]

» M. Andrew George Little lut ensuite sur « les recherches » récentes dans l'étude franciscaine » une rapide monographie. »

M. Little, né en 1863, fils d'un pasteur, étudiant à Balliol College (Oxford) et à l'Université de Goettingue, est, depuis 1904, professeur de paléographie à l'Université de Manchester, et président de la Société britannique d'études franciscaines ; depuis 1892, on ne compte plus les ouvrages personnels et les éditions de travaux anciens concernant l'Ordre des Frères Mineurs sortis de sa plume.

Le *Times* ajoute en post-scriptum l'adresse du secrétaire de la *British Society of Franciscan Studies* : Dr Walter Seton, University College, London : « Cette société s'intéresse à tout ce qui concerne saint François d'Assise et l'Ordre franciscain ; elle se réunit deux fois par an pour entendre lire des études traitant de sujets franciscains ; elle publie des volumes ayant le même objet. La prochaine publication sera consacrée à un travail important de Paul Sabatier. » (Voir aussi *Tablet*, 20. 9. 24.)

Au même moment, avait lieu, dans le *Foresters' Hall* de la ville, une réunion où le cardinal Bourne, après avoir exprimé le regret que causait l'absence du Dr Amigo, évêque du diocèse, immobilisé par la maladie, insista sur la vitalité de l'Eglise latine, qui envoya les Franciscains en Angleterre, et sur les services rendus à cette Eglise par les fils de saint François. A Cantorbéry même, quatre d'entre eux reçurent, en 1588, le martyre ; ils furent toujours très populaires, comme en témoigne la vieille chanson anglaise *I am a friar of « Orders grey »* (Je suis un Frère franciscain). Le maire de Cantorbéry, M. G. Pope, déclara qu'en sa personne les citoyens de Cantorbéry désiraient témoigner leur sympathie aux Franciscains et à leurs amis. Après la réunion, un thé fut offert au cardinal et aux évêques par le major James. (Cf. *Nouvelles religieuses*, 15. 10. 24.)

Le souverain lui-même fut associé à l'allégresse des *Gray Friars*. Les provinciaux des trois branches de l'Ordre (P. Vincent, des Conventuels ; P. Cuthbert, des Capucins ; P. Herbert Doyle, des Franciscains) envoyèrent au roi et à la reine le télégramme suivant : « Les membres de l'Ordre de saint François d'Assise, célébrant à Cantorbéry, sous la présidence du cardinal Bourne, le septième centenaire de leur arrivée en Angleterre, 10 septembre 1224, saluent humblement Vos Majestés et implorent ardemment les bénédictions de Dieu sur Vos Majestés et sur toute votre maison royale. »

Ils reçurent de Balmoral la réponse suivante : « J'ai ordre d'exprimer les sincères remerciements du Roi et de la Reine pour le message aimable d'hommages et de souhaits que Leurs Majestés ont reçu des membres de l'Ordre de saint François d'Assise, qui célèbrent aujourd'hui à Cantorbéry le septième centenaire de l'arrivée de l'Ordre en Angleterre le 10 septembre 1224. STAMFORDHAM. » (Cf. *Times*, 18. 9. 24 ; *Tablet*, 20. 9. 24.)

« Depuis cinquante ans, les temps ont bien changé », écrit au *Tablet* (13. 9. 24) le Révérendissime Sir David Oswald Hunter-Blair. Né en 1853, 5e baronet de Blairquhan en 1896, à la mort de son père, élevé à Eton et à Magdalen College, Oxford, où il prit son M. A., Dom Hunter-Blair fut d'abord capitaine dans l'armée britannique. Reçu dans l'Eglise catholique le 25. 3. 75, camérier de cape et d'épée de Pie IX et de Léon XIII, il entra dans l'Ordre bénédictin en 1878, fut profès en 1880, prêtre en 1886, recteur du collège de Fort Augustus Abbey, puis *master* de Hunter-Blair's Hall, maison d'études pour les Bénédictins à Oxford (1899-1908). Prieur de Fort Augustus en 1912, abbé en 1913, il démissionna en 1917, et fut élu successivement abbé titulaire de Abingdon et de Dunfermline ; il est l'auteur d'ouvrages historiques et de 78 articles dans la *Catholic Encyclopedia*. Dans sa lettre au *Tablet*, il raconte ses souvenirs du pèlerinage du 13. 4. 75 à Cantorbéry à l'occasion de la consécration de l'église catholique ; avec Lady Anne Howard (maintenant Kerr), il est le seul survivant. Le cardinal Manning rentrait de Rome, où il venait de recevoir la pourpre ; un train spécial amenait de Victoria les pèlerins de Londres ; on avait projeté une procession de la gare à la nouvelle église. Les pèlerins trouvèrent la station couverte d'affiches les menaçant des lois existantes s'ils osaient réaliser leur projet. Le cardinal, en face de cette hostilité, réunit les pèlerins dans la salle d'attente et leur recommanda la plus grande réserve. On se rendit à l'église par petits groupes de deux ou trois. En visitant le lieu du martyre de saint Thomas Becket, personne ne se mit à genoux, afin d'éviter toute apparence de provocation. « Récemment, ajoute Dom Hunter-Blair, j'ai été l'hôte d'un aimable chanoine [anglican] de Cantorbéry, dont la belle maison s'appuie sur le chœur de la cathédrale. Il me demanda, pour visiter avec lui le noble édifice, de porter mon habit bénédictin : « En vérité, vous » avez tout droit à le faire » ; il me dit avoir préparé, à mon intention, dans la chapelle du martyre, une chaise et un prie-Dieu : « Je suis sûr que vous serez content de » réciter là votre office. » Dieu le récompense pour son aimable attention ! »

Après la métropole anglicane, la capitale universitaire voulut prendre sa part de ces festivités toutes simples et fraternelles. Le *Times* (31. 10. 24) écrit : « Oxford a continué hier ce que Cantorbéry a commencé en septembre...

» Le petit groupe des neuf Frères à robe brune était entré à Cantorbéry le 10 septembre 1224. Le 30 octobre 1224, deux d'entre eux firent route par Londres. Ils reçurent l'hospitalité des Dominicains, les *Black Friars*, dans leur monastère, situé sur l'emplacement où se dresse aujourd'hui l'hôtel du *Times*. De là, ils se rendirent à Oxford, où ils reçurent une fois de plus hospitalité et assistance des Dominicains [établis depuis trois ans dans la ville]. A Oxford, en l'espace de trois siècles, les Franciscains devaient entrer en rapports si étroits et si amicaux avec l'Université, qui n'avait à leur arrivée qu'un demi-siècle d'existence, qu'ils ont laissé un souvenir impérissable dans les annales de la science anglaise.

» Disparus de l'Angleterre à la dissolution [en 1538], ils revinrent à Oxford en 1910 et ils y furent les bienvenus, comme ils l'avaient été quelques siècles auparavant. La Maison Franciscaine [Grosseteste House] dans la Iffley-road [177] a maintenant à sa tête l'un des trois provinciaux de l'Ordre en Grande-Bretagne [R. P. Cuthbert, M. A. *Oxon.* « honoris causa », né en 1866 à Brighton, élevé à St Mary's School à Woolhampton, puis dans l'Ordre des Capucins. Novice en 1881, prêtre en 1889, missionnaire dans le Kent en 1904, principal en 1911 de Grosseteste House, maison d'études des Capucins à Oxford, définiteur provincial, puis provincial en 1922, auteur de plusieurs ouvrages : *The Friars and how they came to England*, 1903 ; *Catholic Ideals in Social Life*, 1904 ; *A Tuscan Penitent (St Margaret of Cortona)*, 1907 ; *The Chronicle of Thomas of Eccleston*, 1909 ; *Life of St Francis of Assisi*, 1912 ; *The Romanticism of St Francis*, 1914 ; *God and the Supernatural*, 1920].

» Il y eut grand'messe pontificale célébrée par l'évêque de Northampton [Mgr Dudley Charles Cary-Elwes] [...]. Il y avait là trente à quarante Franciscains, des Dominicains, des Bénédictins, des Servites, des Jésuites et des

que le triple ministère (épiscopat, prêtrise, diaconat) dérive de l'apostolat et trouve son autorité divine dans l'œuvre du Saint-Esprit. » Et le respectable orateur anglo-catholique n'ajoute rien sur les autres sacrements (1).

Ils admettent la notion d'Église.

Toutes réserves étant faites sur ces incohérences, on peut cependant dégager quelques données doctrinales qui paraissent communément adoptées par les anglo-catholiques. La principale, nous semble-t-il, est celle de la nécessité de l'Eglise. L'évêque de Zanzibar (2) le marque fortement, comme il distingue avec précision l'anglo-catholicisme des autres « écoles de pensée » anglicanes :

Le *Low Churchman*, tout occupé de son salut personnel, finit par oublier que les chrétiens sont membres d'une vaste famille. Il tend à séparer ses relations avec Dieu d'avec ses autres relations. Il se soucie peu des traditions de l'Eglise. Il exalte son propre jugement et ses opinions personnelles. Il regarde les évêques des Eglises romain[e] et orientale comme des traditionalistes dévoyés. Se[s] sympathies sont pour le *Free Churchman*. Une allianc[e] panprotestante contre l'ancienne communion chrétienn[e] a toutes ses préférences.

Les anglo-catholiques, tout au contraire, proclamen[t] bien haut le caractère social de notre religion ; il[s] pensent que, si nous avons des devoirs envers Dieu, nou[s] en avons aussi envers les hommes. Ils affirment qu'[il] existe une société unique appelée à grouper les âmes [et] ils reconnaissent les évêques des autres Eglises.

Contre le *Broad Churchman*, l'anglo-catholique maintien[t] qu'une révélation a été confiée par le Christ à ses Apôtr[es] et transmise d'âge en âge par les évêques de la chrétient[é]. Sans repousser les lumières de la science, il est sur s[es] gardes ; il suit l'esprit de Dieu. Sa conviction, c'est qu[e] la vérité est une et que les messages divins ne peuve[nt] se contredire d'un siècle à l'autre. L'Eglise est la dép[...]

Salésiens. Le maire d'Oxford (alderman W. H. Perkins), le shérif d'Oxford et plusieurs membres de la Corporation étaient présents en tenue de cérémonie, et dans l'assistance très nombreuse figuraient plusieurs membres de l'Université en robe.

» Le chœur était composé de Franciscains, qui chantèrent sans accompagnement la messe en musique composée par Fr. Leo, de Crawley, dont la beauté est telle qu'on ne saurait l'oublier après l'avoir entendue. Le sermon fut prêché par le Rev. J[ohn] B[aptist] Reeves, O. P. [d'Oxford] [...].

» Après la messe vinrent les prières pour le roi et le chant solennel du *Te Deum*.

» Puis eut lieu le luncheon au Clarendon Hotel. Ce fut, certes, une scène pittoresque, et pour nos conceptions modernes un tantinet surprenante, que de voir des Franciscains barbus à robe brune, des Dominicains et des Bénédictins en froc noir, attablés dans une grande salle d'hôtel moderne pour un repas moderne, puis fumant un cigare après le repas ; mais quiconque connaît ces religieux sait parfaitement qu'ils sont des hommes comme tout le monde. Le luncheon fut des plus animés et des plus gais. Le siège d'honneur était occupé par l'évêque auxiliaire de Birmingham [Mgr Michael F. Glancey], représentant l'archevêque de Birmingham [Mgr John McIntyre, dans le diocèse duquel se trouve Oxford]. Parmi les personnalités présentes on remarquait le maire d'Oxford, le président de Trinity College, pro-vice-chancelier (en l'absence du vice-chancelier [Joseph Wells, né le 30. 12. 55, étudiant à Queens' College, Oxford, historien, professeur, puis *warden* à Wadham College (1913), élu vice-chancelier de l'Université en 1923]), l'évêque de Northampton, Father Cuthbert et Father Vincent, deux des provinciaux de l'Ordre de saint François, Mgr [Arthur Stapylton] Barnes [cf. *D. C.*, t. 12, col. 681, note 1], le *master* de Balliol, le *dean* de Balliol [Francis Fortescue Urquhart : cf. *D. C.*, t. 12, col. 681, note 1], Lord Abingdon [Montagu Albert Bertie, 7e comte de Abingdon, né le 13. 5. 1836, élevé à Eton, reçu dans l'Eglise en 1858, succède à son père en 1884, marié en 1858 à Caroline Theresa Towneley, décédée en 1873, et en 1883 à Gwendoline Dormer, fille du général ; il est patron de cinq bénéfices anglicans ; sa sœur, Lady Frances Eveling Bertie, s'est convertie et est entrée en 1882 chez les Sœurs de la Merci], le censeur des étudiants *non-collegiate* [J. B. Baker], le prof. de Zulueta [François, né en 1878, fils de Don Pedro, premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Londres, et de la fille de Sir Justin Sheil, élevé à Beaumont College, Oratory School et à New College (Oxford), président de la Newman Society, professeur à Merton, All Souls, New College, depuis 1919 *Regius Professor* de droit civil], le professeur C[lement] C[harles Julian] Webb [né à Londres le 25. 6. 65, fils d'un *vicar* de Londres et de la fille d'un chanoine d'Ely *Regius Professor* d'hébreu à Cambridge, a épousé la fille d'un chanoine de Rochester, étudiant à Christ Church (Oxford), professeur de philosophie de la religion chrétienne à Magdalen (1889-1922) et à Oriel, depuis 1922, auteur de nombreux ouvrages religieux], le shérif d'Oxford et l'alderman Sir Robert Buckle.

» Après les toasts loyaux au Pape et au roi, Father Vincent proposa la santé de l'archevêque de Birmingham et cela lui fournit l'occasion de rappeler le nom de [Robert] Grosseteste, évêque [de Lincoln : 1235-1253], qui fut jadis le premier recteur des Franciscains à Oxford, et le nom du Franciscain John Peckham, archevêque de Cantorbéry [1279-1292]. Dans sa réponse, l'évêque auxiliaire de Birmingham rappela que les Universités de Paris, de Bologne, de Mantoue, d'autres encore, avaient coutume d'envoyer des professeurs à la fameuse école franciscaine d'Oxford.

» Father Cuthbert, ministre provincial, en proposant la santé « de l'Université et de la cité d'Oxford », donna un bref et intéressant historique des relations toujours cordiales entre les Frères et ces deux antiques collectivités. La cité agissait comme *trustees* pour les Frères et elle payait pour eux taxes et impôts. L'Université soutenait l'école franciscaine et elle lui a fourni des maîtres jusqu'à ce que l'école eût les siens propres. C'est Grosseteste qui a posé les premières bases du savoir franciscain. C'est à l'influen[ce] de l'Université sur les Frères qu'on doit l'apparition [de] Franciscains illustres comme Duns Scot et Guillaum[e] d'Occam. Le pro-vice-chancelier, qui répond, fait ressort[ir] la dette que l'Université a contractée envers les Frère[s] grâce à leur activité pratique et à leur liberté spirituel[le] autant qu'intellectuelle.

» Le maire d'Oxford parle au nom de la cité, puis [le] *master* de Balliol propose la santé de l'Ordre franciscai[n]. Il dit les relations intimes qui existaient entre les Frères [et] son Collège.

» Les statuts de Devorgilla [veuve de John Balliol, fondatrice, vers 1262, du College de ce nom] trahissent l'i[n]fluence d'un Frère ; Balliol à ses débuts a été gouver[né] par un Frère. Aux grands jours de Balliol au XIXe siècl[e] tout comme à l'époque présente, on peut voir l'esprit fra[n]ciscain à l'œuvre ; il suffirait d'en donner pour preuves [la] frugalité du régime, le dévouement à la science non da[ns] une vue intéressée mais pour l'utilité de tous.

» Après le luncheon, une procession se forma au O[ld] King's Palace (qui est maintenant l'oratoire catholique [des] *undergraduates*), au fond de St Aldate's, et se dirigea [au] chant des Litanies des Saints] vers St Ebbe's, où se trouv[ait] avant la Réforme la maison des Frères à Oxford. [On] s'arrêta près de la pierre que l'Université a élevée à [la] mémoire du grand savant franciscain d'Oxford, Ro[ger] Bacon. Et la cérémonie se termina par [le chant du *Be[ne]dictus*, de l'*In paradisum* et] la récitation d'une pri[ère] pour les âmes des Franciscains décédés, sur l'emplacem[ent] de leur ancienne maison. »

Le *Tablet* (8. 11. 24) reproduit, après le récit de la fê[te,] le texte de la dépêche envoyée, au nom du Pape, par [le] cardinal Gasparri, ainsi que ceux de l'adresse du ma[ire] d'Oxford au roi et de la réponse de George V.

(1) Cf. *Report A. C. C.*, pp. 113-114.

(2) Il vient de mourir, après une courte maladie, [le] 2. 11. 24. Avec lui, les anglo-catholiques ont perdu le[ur] unique bishop. (Cf. *D. C.*, t. 12, col. 693, note 6.)

re de la vérité. Elle doit veiller à ce que chaque génération reçoive la Révélation telle qu'elle a été donnée à l'origine.

Contre le *Moderate Churchman* l'anglo-catholique affirme la réalité du surnaturel. Il croit que l'Esprit de Dieu emploie les choses matérielles à titre d'instruments de la même manière qu'il a emprunté pour se montrer à nous une nature humaine. Surtout, l'anglo-catholique proclame sa foi au Saint Sacrement, le pain descendu du ciel. Pour lui, le Sacrement c'est le Christ ; la messe est le sacrifice du Christ. Le Sacrement a droit au culte. Aussi les anglo-catholiques l'entourent-ils de ce que la nature et l'art peuvent offrir de plus beau et ils font hommage des richesses matérielles au Créateur de toutes choses... (1)

Leurs erreurs sur l'Église. Leurs préjugés antiromains.

Mais sur ce chapitre de l'Eglise, que de conceptions erronées ! Le Rev. Darwell Stone, alors principal du collège des missionnaires de Dorchester, maintenant président de la *Federation of catholic priests* et leader du parti anglo-catholique à la House of Clergy (2), écrivait au P. Ragey, à la date du 28. 5. 1896, une lettre qui doit encore représenter l'opinion moyenne de son parti :

Le point fondamental de la contestation qui existe entre nous, c'est notre conception de l'Eglise catholique. Nous sommes d'accord pour reconnaître que l'Eglise universelle est le corps du Christ, et l'organe par lequel Dieu parle et agit dans le monde. Nous sommes d'accord pour reconnaître que c'est dans l'Eglise universelle que la bonté divine offre à l'homme son salut. Dans votre croyance, la voix de Dieu n'est promise et le salut stipulé n'est offert que dans la communion avec le Siège de Rome, être séparé de Rome c'est être séparé de l'Eglise.

A mon avis, ce privilège exclusif n'est point accordé à Rome par l'Eglise universelle. Pour vous, en conséquence, les décisions de Rome sont l'immuable vérité. Pour moi, elles sont seulement les opinions d'une partie de l'Eglise qui, tout en ayant de grands titres au respect, ne peut agir avec le pouvoir du corps tout entier, et sont, par conséquent, comme tout acte et toute proposition émanant d'une partie de l'Eglise, de simples essais sujets à changement. Pour vous, la communion avec le Siège de Rome est une question de vie ou de mort. Pour moi, pour désirable qu'elle soit, elle peut être suspendue sans perte de la vie (3).

En général, ils parlent de l'Eglise de Rome avec respect (1) ; le Rev. Wilfred Knox intitule un chapitre « la Sainte Eglise Romaine ». Pourquoi faut-il qu'ils en soient encore si éloignés par leur répugnance à accepter l'autorité du Souverain Pontife et sa conséquence naturelle, l'infaillibilité ? Le Dr Weston expose ces difficultés ou plutôt ces préventions avec une certaine acrimonie, mais on remarquera dans sa parole comme un accent de prière. Il traite de ce qu'il appelle *The roman Claims*, les prétentions romaines :

Les prétentions présentes de la Papauté sont telles que les anglo-catholiques ne peuvent les accepter :

a) On nous demande de reconnaître que nous ne sommes ni évêques ni prêtres de l'Eglise catholique et de confesser que nos sacrements ne sont pas des sacrements valides et catholiques. Céder à cette exigence romaine, ce serait nier le Christ dans notre sacerdoce et dans nos sacrements, ce serait suivre Pierre dans son triste reniement : « Je ne connais pas cet homme ».

Si nous sommes prêts, toutes difficultés étant aplanies par ailleurs, à nous incliner devant la conscience de Rome en matière d'ordres, de telle sorte que notre ministère puisse être accepté aux autels de Rome, nous ne pouvons pas nier que nous *sommes* évêques et prêtres, que nous avons dit la messe, absous des pécheurs et confirmé des chrétiens.

b) Si les évêques sont sur le papier dotés d'une situation élevée dans la Constitution de l'Eglise romaine, en pratique ils n'ont pas la liberté apostolique, ils n'ont pas pleins pouvoirs dans leur diocèse, ils sont tenus de faire renouveler leurs pouvoirs de temps en temps ; ils sont

---

(1) Rev. Frank Weston, *In Defence of the English Catholic*, pp. 23-24.

(2) Né en 1859, fils du *vicar* de Rossett, célibataire, le Rev. Darwell Stone, M. A., D. D., a fait ses études à Merton College (Oxford). *Curate* à Ashbourne (1883-1885), vice-principal du Dorchester Missionary College (1885-1888), il en fut ensuite principal jusqu'à 1903. Bibliothécaire en 1903, principal en 1909 de Pusey House, il a été examinateur pour la collation des grades théologiques d'Oxford de 1912 à 1914. En 1919, il a été nommé chanoine de Christ Church. Ses principaux ouvrages sont *Holy Baptism*, 1899 ; *Outlines of Christian Dogma*, 1900 ; *Christ and Human Life*, 1901 ; *Outlines of Meditations for use in Retreat*, 1902 ; *The Church, its Ministry and Authority*, 1902 ; *The Invocation of Saints*, 1903 ; *The Holy Communion*, 1904 ; *The Discipline of Faith*, 1904 ; *The Christian Church*, 1905 ; *A History of the Doctrine of the Holy Eucharist*, 1909 ; *The Notes of the Church*, 1910 ; *Episcopacy and Valid Orders*, 1910 ; *The Divorce and Re-marriage*, 1913 ; *The Reserved Sacrament*, 1917 ; *The Eucharistic Sacrifice*, 1920 : (avec le *canon* Newbolt) *An Appeal to Facts and Principles*, 1903 ; (avec le Rev. F. W. Puller) *Who are Members of the Church ?* 1922.

(3) P. Ragey, *op. cit.*, pp. 75-76.

(1) De temps à autre, cependant, il leur arrive de laisser échapper une diatribe injurieuse où la grossièreté des expressions ne compense pas la faiblesse des arguments. Qu'on nous excuse d'en donner ici un spécimen, il est typique :

« Nous ne croyons pas que le papalisme ait pour lui l'autorité divine, et c'est pourquoi nous devons prier avec ferveur pour que soit délivrée de son joug cette partie de l'Eglise occidentale qu'on appelle l'Eglise catholique romaine. Notre pensée distingue sans peine entre le catholicisme européen et l'incube (*sic*) tyrannique du papalisme. Les catholiques romains nous disent que c'est là une chose impossible et que leur catholicisme est inséparablement lié avec les doctrines de l'infaillibilité papale et de la juridiction universelle. Quant à nous, nous croyons que le papalisme est comme une laide excroissance qui a gagné cette partie de l'Eglise. Il ne fait pas partie intégrante du catholicisme, pas plus qu'un cancer qui s'est attaché à un homme ne fait partie de lui. » (*Constantinople first : a Plea for a sound Re-union* [Constantinople d'abord : plaidoyer pour la véritable réunion], by the Rev. A. R. Sharpe, p. 28.)

Citons du même auteur (*ibid.*, pp. 32-33), pour donner une idée plus complète de la mentalité anglo-catholique en ses différents milieux, ce passage sur le dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge :

« En 1854, le Pape a élevé la doctrine de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge Marie au rang d'article de foi. Jusqu'à quel point y a-t-il là une barrière ? L'Eglise orthodoxe a un grand respect pour la Mère de Dieu, l'Eglise anglicane se débarrasse elle-même du mépris insultant qu'elle a affecté pendant ces derniers siècles pour Marie. La plupart des anglo-catholiques tendent à croire que, si l'on a pu dire de saint Jean-Baptiste qu'il a été « rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère », à plus forte raison cela doit-il être vrai de celle qui a été l'instrument de l'Incarnation. Nous croyons qu'elle a été préservée de tout péché actuel et originel par « Dieu son Sauveur » en vue de cette fin. Nous croyons et nous aimons la doctrine de l'Immaculée Conception ; quant à en faire un article de foi, c'est une autre question. Ce serait lier les consciences des hommes d'une manière qui nous paraît contraire à la volonté de Dieu. »

exposés à se voir retirer leurs pouvoirs par un *fiat* du Pape. Le meilleur exemple de cette exigence se trouve dans l'histoire du Concile du Vatican. Des évêques qui s'étaient trouvés en désaccord avec la majorité furent obligés de promulguer les décrets conciliaires sous la menace de se voir retirer leurs pouvoirs. Ainsi, en vertu des usages romains actuels, le Pape dispose sur les évêques d'un pouvoir dont nous ne trouvons pas d'exemple dans les premiers âges de l'Eglise.

c) En matière de doctrine, Rome nous demande d'accepter les définitions vaticanes dans leur sens littéral. Notre réponse, c'est que dans leur sens littéral elles ne sont pas en harmonie avec les faits de l'histoire. En outre, nous notons que des catholiques romains bien informés des faits de l'histoire interprètent différemment les définitions vaticanes. Ils voient dans la Papauté un fruit de l'évolution. [...] Je n'ai qu'à citer Manning et Newman (1), Wiseman et Lord Acton (2), le P. Woodlock (1) et Mgr Duchesne ; ces différences sautent a yeux. [...]

Nous sommes donc fondés à espérer qu'un jour explications adéquates nous seront données.

La dernière prétention romaine que je veux mention ici, c'est que les décrets du pontife romain portés *cathedra* sont irréformables en dehors de tout consen ment de l'Eglise.

Je sais les explications données à titre privé par catholiques romains pour rendre cette définition mo pesante à ceux qui connaissent l'histoire de l'Egli Telle quelle, cette doctrine est impossible pour les ang catholiques comme pour les catholiques orthodoxes. que nous demandons, c'est une explication offici

---

(1) Newman, qui dans les temps modernes fut le seul prêtre élevé à la dignité de cardinal sans avoir une charge dans la Curie romaine, et dont la figure occupe incontestablement le premier rang dans l'histoire du catholicisme en Angleterre, eut à souffrir de mésintelligences prolongées avec ses anciens amis Ward et Manning, qui l'accusaient de transplanter l'esprit protestant d'Oxford dans l'Eglise catholique, d'être ainsi pour ses coreligionnaires un homme dangereux. Le fondateur de l'Oratoire en Angleterre resta toujours un fils soumis de l'Eglise ; mais sa tournure d'esprit et ses préoccupations étaient aux antipodes de celles de l'archevêque de Westminster : un conflit était humainement inévitable. Newman avait peu d'enthousiasme pour la défense du pouvoir temporel, la définition de l'infaillibilité, les condamnations doctrinales du Saint-Siège : Il faut défendre le *Credo*, écrit-il, mais « avec un sage et aimable minimisme », sans pousser la vérité à l'extrême, et en déposant tout sentiment de désobligeance pour le prochain. Manning ne goûtait et ne comprenait pas ce langage. Soucieux avant tout de discipline, absorbé par l'action et ses résultats dans le moment présent, le grand archevêque orientait sa vie intérieure vers la pratique immédiate ; les pronostics de Newman sur l'avenir du catholicisme en Angleterre le laissaient froid, les exigences de son humanisme affiné lui échappaient, les complications de son âme inquiète et nuancée lui déplaisaient. Malgré ses dures épreuves, Newman put déclarer, vers la fin de sa vie, que, depuis le jour de sa conversion, aucun doute ne l'avait effleuré sur la divinité du catholicisme. En 1874, quand Gladstone attaqua le « vaticanisme », Newman protesta vivement dans sa *Letter to the Duke of Norfolk* ; il a, du reste, combattu toute sa vie le libéralisme, l'indifférentisme et le subjectivisme ; bien à tort quelques modernistes ont voulu trouver en lui un patron (cf. lettre *Tuum illud opusculum* de Pie X, le 10. 3. 08, à Mgr O'Dwyer, évêque de Limerick : *D. C.*, t. 12, col. 997).

(2) John Emerich Edward Dalberg, 8e baronet, 1er Lord Acton, a pour ancêtre Sir Edward Acton, créé baronet en 1644 par Charles Ier. A une branche cadette appartient le cardinal anglais Charles Januarius Acton (1803-1847), mort à Naples, sa ville natale. John Emerich Edward est né à Naples le 10. 1. 1834, où son père, Sir Richard (mort en 1837), occupait un poste diplomatique ; sa mère appartenait à la famille bavaroise des Dalbergs. Les Acton avaient été naturalisés napolitains depuis que le grand-père de Lord Acton, John Francis Edward (fils d'un médecin du Shropshire, né à Besançon le 3. 6. 1736, mort à Palerme le 12. 8. 1811, officier du duc de Toscane, réorganisateur de la flotte napolitaine), était devenu premier ministre par la faveur de la reine Caroline. Le futur Lord vécut ainsi dès son enfance dans un milieu cosmopolite, et les langues européennes principales lui étaient toutes aussi familières. En 1843, il fut envoyé à Oscott College, que dirigeait le futur cardinal Wiseman ; après cinq ans de séjour, il alla continuer ses études à Munich, où il devint le disciple de Doellinger, avec lequel il visita l'Allemagne et la France. Retourné en Angleterre en 1859, il s'établit dans le domaine familial de Aldenham Park (7 000 acres), dans le Shropshire, siégea six ans au Parlement au nom d'une circonscr tion irlandaise : il vota avec les libéraux, mais prit p de part aux débats. Il se consacra désormais aux étu littéraires et historiques. En 1859, il succède à Newm comme rédacteur du périodique catholique *The Ramb* qui devint en 1862 *The Home and Foreign Review.* opinions ultra-libérales inquiètent les autorités ecclési tiques ; en avril 1864, il suspend la publication sur mots : « Les principes [que j'ai soutenus] n'ont pas c d'être vrais ni l'autorité qui les a condamnés d'être l time, malgré la contradiction qui existe entre eux. » publication du *Syllabus* de Pie IX (1864) augmente répulsion pour les « ultramontains ». Intime ami Gladstone, qui, en 1869, le fait nommer baron, il à Rome pour organiser, au Concile, un groupe d'opp tion à la définition de l'infaillibilité pontificale. échec le rend de plus en plus amer contre le Sa Siège, mais il n'imite pas Doellinger dans son aposta à Cambridge, il assistera régulièrement aux offices Tegernsee (Bavière), il recevra les derniers sacreme avant de mourir (19. 6. 02). Lord Rosebery l'avait nommer en 1895 *Regius Professor* d'histoire modern Cambridge. Il était jusqu'à cette date chambellan de reine Victoria. En 1901, il fera des conférences ; il aussi administrateur du British Museum. Après sa m a paru le tome Ier d'une *Cambridge Modern History* ; Lord Acton a surtout écrit des articles de revues, spé lement dans la *English Historical Review*, et publié conférences ; on en prépare une édition complète. O aussi collationné une grande partie de sa correspondan le ton est brillant, spirituel, la pensée assez superficie peu de vues générales, mais une érudition étendue ; saillies amères, parfois violentes, contre l'organisation la Curie romaine et la politique du Saint-Siège. On attribue les lettres de *Quirinus* publiées au temps Concile du Vatican dans l'*Allgemeine Zeitung*, et lettres au *Times* de novembre 1874. M. Herbert Pa édité, en 1903, les lettres de Lord Acton à Mrs D fille de Gladstone ; Dom Gasquet, actuellement cardi une autre série en 1906 : *Lord Acton and his Circle.* HERBERT THURSTON, *Cath. Enc.*, t. Ier, p. 114.)

En 1865, Lord Acton avait épousé la comtesse M Arco-Valley, de Munich, dont un petit-neveu assassiner 21. 2. 19, le fondateur de la République bavaroise, Eisner (cf. *D. C.*, t. 12, col. 119, note 1). Le 7. 8. naîtra en Bavière, de cette alliance, Richard Maxim [Lyon-]Dalberg-Acton, 2e baron Acton, qui, après ses ét à Magdalen College (Oxford), entra au Foreign Offic 1894. Successivement secrétaire à Berlin, Vienne, B Madrid et La Haye, chargé d'affaires à Darmstadt Carlsruhe, conseiller d'ambassade à Berne (1914), co général à Zurich (1917), il fut de 1917 à 1920 minist Grande-Bretagne en Finlande ; au moment de la gu sa nationalité anglaise fut déterminée par un acte Parlement. Chambellan d'Edouard VII (1905-1910) e Georges V (1910-1911), il fut créé commandeur de l'O de Victoria en 1916 ; sous le ministère Mac Donal se rangea parmi les rares Lords travaillistes. Catho convaincu, il épousa en 1904 une convertie, Dorothy (morte en 1923), dont il ajouta, en 1919, le nom à de Dalberg-Acton ; mort en juin 1924, il laisse deu et six filles. Le 3e baron Acton, né le 15. 12. 07, s'ap John Emerich Henry. (Cf. *Tablet*, 3. 5. 24.)

(1) Cf. *D. C.*, t. 12, col. 693, note 3.

entant la définition papale d'une manière qui onde à tous les faits et qui harmonise les différences nous constatons dans la position actuelle du Pape son pouvoir au temps de Clément Ier, d'Etienne, de Ier, de Grégoire le Grand, d'Hildebrand, d'Inno- III, de Pie IX et de Pie XI. Nous espérons de Dieu au moment choisi par Sa Bonté, le Saint-Siège éclair- nos difficultés de telle sorte que ses prétentions elles cessent de nous être un inutile fardeau. Ce que ne tolère librement dans ses limites, ne peut pas en de compte servir de barrière pour repousser ceux que suppose être de l'autre côté du poteau-frontière (1).

Leurs arguments spécieux.

es anglo-catholiques ne sont pas sans se rendre pte que leur position doctrinale est des plus aturées. Mais les universitaires qui ont adhéré parti leur fournissent des réponses à toutes les cultés. Sans doute, le 28e article condamne la ssubstantiation, mais il a été rédigé avant que oncile de Trente n'ait défini ce point de dogme, donc il condamne les abus de l'époque et non doctrine officielle de l'Eglise romaine (2).

Autre argument spécieux. Ils impriment et ils répètent qu'une Eglise peut vivre séparée de Rome, et ils invoquent l'exemple des Eglises orientales, comme si le schisme de Photius n'avait pas été, de l'aveu des historiens, la pire des calamités pour l'Europe et une cause de grave déperdition de la vie religieuse pour les populations orientales. Ils font appel au précédent du grand schisme, « où les Papes rivaux jouissaient chacun de l'allégeance de quelques nations, prétendaient chacun être le seul successeur authentique de saint Pierre et anathématisaient leurs opposants comme s'étant retranchés de l'unité de l'Eglise » (1), comme s'il n'y avait pas cette différence capitale et décisive qu'au temps du grand schisme la chrétienté entière croyait qu'à l'Eglise il faut un Pape et qu'à ce Pape tout le monde doit obéissance.

Mais ils élèvent une nouvelle prétention, qu'on rencontre à chaque pas dans leurs publications. Selon eux, la fonction de l'Eglise est de fournir aux fidèles les moyens de vivre de la vie catholique. Là où on trouve une société religieuse capable de produire cette vie, là est l'Eglise catholique, et cette société est fondée à prétendre qu'elle fait partie de la vraie Eglise.

Or, dans l'Eglise anglicane, « on a vu paraître tous les signes de la vie sacramentelle catholique : communions quotidiennes, confessionnaux assiégés, défilé ininterrompu d'adorateurs devant le Saint Sacrement conservé dans des milliers d'églises, réapparition du sentiment de la vocation sacerdotale, vie religieuse, développement de ce type particulier de vie mystique et sainte que seule la religion catholique peut produire, tous les signes extérieurs qui contribuent à créer l'atmosphère catholique et qui sont trop subtils pour se prêter à une description verbale. Ce réveil, cette restauration exacte de l'expérience collective telle qu'elle existe dans l'Eglise catholique romaine, n'aurait jamais pu se produire s'il n'y avait pas de sacrements et si l'expérience anglo-catholique était pure imagination » (2).

Manning, qui a parlé des « œuvres de l'Esprit-Saint dans l'Eglise d'Angleterre » (3), et Newman, qui écrivait en 1850 à l'adresse de ses anciens coreligionnaires : « Vous me dites, mes Frères, que vous avez l'évidence manifeste des influences de la grâce sur vos cœurs..., que vous avez été convertis du péché à la sainteté... Vous me parlez de la paix, de la joie, de la force que vous avez éprouvées... Je ne suis pas homme à révoquer en doute la véracité de vos paroles », Manning et Newman admettaient la réalité du travail de sanctification dans l'Eglise anglicane.

Newman expliquait qu'un pareil fait n'avait rien qui ne fût en accord avec la doctrine catholique de la grâce ; que cette grâce agissait sur les âmes de bonne foi, qui, bien que n'appartenant pas visible-

---

) Dr Weston, *op. cit.*, p. 11. Les erreurs du bishop anzibar trouveront leur réfutation en même temps que s de Lord Halifax au chapitre des « Conversations de nes ».

) Les trente-neuf articles restent pour l'Eglise établie *mpedimentum* des plus embarrassants et dont beaucoup draient se dégager ; mais le moyen de renier cette nde Charte du protestantisme anglican ! Nous en vons une preuve très significative dans le rapport délégués envoyés par le Patriarcat orthodoxe de Con- inople près de la Conférence de Lambeth :

L'œuvre de la réunion serait beaucoup plus facile, t ces députés, si l'on supprimait les fameux trente- articles en Angleterre, comme on l'a fait dans les ses épiscopales d'Amérique et d'Ecosse. Aussi avons- pensé qu'il n'y aurait rien d'injurieux à proposer abolition définitive. En réponse à ce vœu, on nous a é certaines explications. « Le but d'Elisabeth et de s conseillers, nous a-t-on dit, a été de trouver un oyen de concilier les tendances catholiques et les ndances protestantes. Dans ce temps de désordre où différents partis d'Europe cherchaient à faire ompher des professions de foi variées, les trente- uf articles, loin d'imposer une foi nouvelle, cherchaient mettre fin aux disputes. Ils étaient donc un com- omis. Leur but n'était pas de définir des doctrines. n'était pas un symbole de foi, mais les articles une déclaration officielle pratique et publique (*but ticles of a practical public State confession*), comme le voit à leur tournure peu précise. Il n'y a pas une ule branche de l'Eglise où on ne puisse trouver telle telle formule digne d'être rejetée et cependant dif- ile à rejeter. Dans le dernier demi-siècle, les trente- uf articles ont perdu du terrain, tandis que les *Credo* t gagné dans l'estime publique. Si vous voulez con- ître l'esprit de l'Eglise d'Angleterre, étudiez le *Prayer ok* et non les trente-neuf articles. » Tel est le lan- que nous tint le président de la Commission perma- .

Le président de la Commission des évêques nous parla u près comme il suit : « Nous comprenons que l'abo- ion des trente-neuf articles aurait ses avantages. Il est act que chez nous ils ont moins de force que le *ayer Book* et le Catéchisme. Dans plusieurs sections l'Eglise anglicane ils ne sont plus employés du nt. Nous ne demandons pas qu'une autre Eglise qui sire entrer en relations avec nous les accepte. Ils t été écrits pour le seizième siècle, en réponse aux résies. Beaucoup d'entre eux sont déjà désuets. Si ccasion s'en présentait, on pourrait les réviser. »

En conformité avec les paroles concluantes du bishop loucester, il nous fut proposé par la Commission per- ente que notre propre Commission permanente exa- t la question et signalât les modifications qui nous paraîtraient nécessaires. Aussi longtemps qu'en Angleterre l'Eglise n'aura pas été séparée de l'Etat, séparation qui est chose faite en Ecosse et dans le pays de Galles, il semble bien que tout ce qu'on pourra obtenir, ce sera une révision de ces articles. Cette révision, sanctionnée par une autorité compétente, tiendrait évidemment lieu, dans une large mesure, de l'abolition définitive des Articles. » Cf. *Documents on christian unity*, publiés par G. K. A. Bell, London, Humphrey Milford, 1924, pp. 65-66.) Il serait difficile d'imaginer explications plus gênées et plus nuageuses.

(1) Rev. Wilfred Knox, *op. cit.*, p. 147.

(2) *The anglo-catholic Case*, par Kenneth Ingram, London, Society of SS. Peter and Paul, pp. 59-60.

(3) « *The Workings of the Holy Spirit in the Church of England* », dans *England and Christendom*, pp. 81-137.

ment à la véritable Eglise, cherchaient sincèrement à faire la volonté de Dieu ; et il rappelait, à ce propos, la distinction scolastique de la grâce *ex opere operato*, quand elle est donnée par le rite sacramentel, et de la grâce *ex opere operantis*, quand elle a pour instrument l'action intérieure de celui qui la reçoit. Il mettait seulement les consciences en garde contre le sophisme qui les ferait conclure de la réalité de cette grâce et de la sanctification qui en est la suite, à la légitimité des Eglises séparées, ou tout au moins à la possibilité d'y demeurer sans mettre son salut en péril. « Apprenez, mes Frères, leur disait-il, à trembler pour vos âmes. C'est quelque chose que d'avoir la paix intérieure, mais ce n'est pas tout : ce peut être le calme de la mort. » (1)

Leur propagande.

Le dévouement des anglo-catholiques à leur cause est un fait indéniable. Ils savent peiner et souffrir quand il s'agit d'affirmer leurs convictions. Ils ont eu à lutter contre l'hostilité des éléments *Low Church ;* des exaltés de cette fraction, comme M. Kensit, ont déchaîné dans leurs églises, pendant la célébration des offices, de grossières émeutes (2) ; ils ont surtout contre eux l'opposition des bishops, presque tous choisis dans les rangs de *Low Church*, parmi les modernistes et les *moderate churchmen* (3). Ces prélats protestants les regardent avec défiance, les maintiennent dans des postes inférieurs à leur mérite, refusent d'entrer dans les églises où on leur signale que le « Sacrement » est conservé. Mais les anglo-catholiques ont tenu bon. Leur fermeté leur a gagné des partisans. A la Chambre du Clergé ils exercent, semble-t-il, une certaine influence. Ils s'organisent pour jouer un rôle analogue à la Chambre des laïques. A cet effet, la *English Church Union* de Lord Halifax se reconstitue sur une base diocésaine pour avoir, dans chaque partie du pays, une action plus directe et pour organiser le vote des fidèles en vue des élections prochaines où seront désignés les membres de la *House of the Laity*.

Il est difficile d'apprécier leur force numérique. Cependant, voici quelques données intéressantes. L'*English Churchman* du 20 juin 1920 estime à 5 218 les églises (anglicanes) où l'Eucharistie se célèbre devant un crucifix et des cierges allumés ; à 4 621 celles où l'on fait usage de l'encens. A Londres, l'adoration de la Croix a eu lieu le Vendredi-Saint dans 46 églises anglicanes (4).

Parmi les clergymen de l'Eglise établie, il y a 14 000 curés. Or, les curés ritualistes ne dépassent pas 3 000 ; et, parmi les laïques, la proportion des anglo-catholiques tombe à 5 pour 100 (5).

Ils sont une minorité, mais ils sentent leur force. « Notre mouvement s'est établi solidement dans l'Eglise anglicane. Vouloir le supprimer équivaudrait à rompre tout à fait l'édifice « établi » (6).

Et ils passent à l'attaque :

Comment, il y aurait place dans l'Eglise pour des hommes tels que le dean Rashdall (7), M. Major (8), le dean Inge (1) et le bishop de Durham (Dr Henson) (2), et faudrait exclure, pour plaire au Dr Henson, le bishop Gor le Dr Darwell Stone et Lord Halifax ? Nous sommes fat gués de nous voir tolérés comme des hommes bien inte tionnés mais dévoyés. Nous sommes outrés du traiteme infligé à des hommes tels que Stanton (3) et Dolling, nous voulons que notre position dogmatique soit reconn légitime par l'épiscopat anglican (4).

(1) THUREAU-DANGIN, *op. cit.*, t. II, pp. 106-108.
(2) C'est surtout en 1898 et en 1899 que M. John Kensit organisa ces manifestations dans les églises anglicanes à tendances ritualistes.
(3) Dr WESTON, *op. cit.*, p. 27.
(4) *Revue Apologétique*, 1. 11. 23, pp. 152-153.
(5) Cf. *Etudes*, 5. 2. 24.
(6) W. L. KNOX, *op. cit.*, p. 235.
(7) Sur le Rev. Hastings Rashdall, cf. *D. C.*, t. 12, col. 700, note 3.
(8) Sur le Rev. Henri Dewsbury Major, cf. *ibid.*, note 4.

Le Congrès tenu à Londres en juillet 1923 donne aux anglo-catholiques l'occasion de se grouper d'évaluer leur force.

(*A suivre.*)

Abbé J. WADOUX.

La Perfection dans la vie chrétienne : tome XIII la Morale spéciale, de l'Exposition de la Mor catholique. La Perfection dans la vie chrétien (Carême 1923), par le R. P. M.-A. JANVIER, O. — Un vol. in-8° écu de 390 pages. Prix, 10 fran Lethielleux. 1923.

« Ce volume, comme les précédents, contient les con rences dominicales et la retraite pascale.

» Les six conférences étudient les conseils, les élém de la perfection évangélique, les états de perfection, la religieuse et les troix vœux, le droit d'entrer en relig l'épiscopat considéré comme état de perfection.

» De la retraite pascale, la première instruction traite désir de la perfection, et la dernière de l'Eucharistie c sidérée comme ouvrière de la perfection ; toutes les au sont consacrées à la contemplation.

» Qui n'a point vu à Paris avec quelle attention instructions sont écoutées ne sait pas toute la puissa que la parole évangélique, et même les appels à la per tion, porte en eux pour passionner et conquérir les âme (*Revue des Lectures*, 15 mars 1924.)

Les Martyrs angevins, par le chanoine UZUREAU. Un vol. 4 francs. Siraudeau, Angers.

« Tous ceux qui lisent l'*Anjou historique* savent quel zèle son infatigable directeur recueille les souv de l'histoire religieuse locale. Dans sa récente broch M. le chanoine Uzureau a réuni les notices qu'il a consacrées, au fur et à mesure de ses trouvailles, victimes angevines de la Révolution : 16 guillotinées la place du Ralliement, 83 fusillées au Champ des tyrs. Dans chacune de ces notices, l'auteur a eu de résumer l'interrogatoire des condamnées, d'après pièces d'archives ; l'on voit donc à l'évidence que fidélité à la religion catholique leur a valu la mort. à peu, dans tous les diocèses, le dossier se forme d cause des bons serviteurs de Dieu sous la Terreur. remerciements à M. Uzureau pour le dossier angevin PAUL DUDON. » (*Etudes*, 5 août 1922.)

(1) Sur le Rev. William Ralph Inge, cf. *D. C.*, t col. 701, note 8.
(2) Sur le Dr Herbert Hensley Henson, cf. *D.* t. 11, col. 134, note 2, et col. 142.
(3) Le Rev. Herbert Udny Weitbrecht Stanton, Ph D. D., est né à Londres le 24. 1. 1851, élevé à Islin Bonn, Berlin, Tubingue ; *deacon* en 1874, *priest* en 18 en 1876, entra dans la *Church Missionary Society*. Il comme missionnaire à Lahore et à Simla, publia des mentaires indiens de la Bible, est depuis 1911 à Lo représentant des missions et *warden* de St Cathe Deaconess House.
(4) Dr WESTON, *op. cit.*, pp. 16-17.

Imp. PAUL FERON-VRAU, 3 et 5, rue Bayard, Paris-8e. — *Le Gérant :* A. FAIGLE.